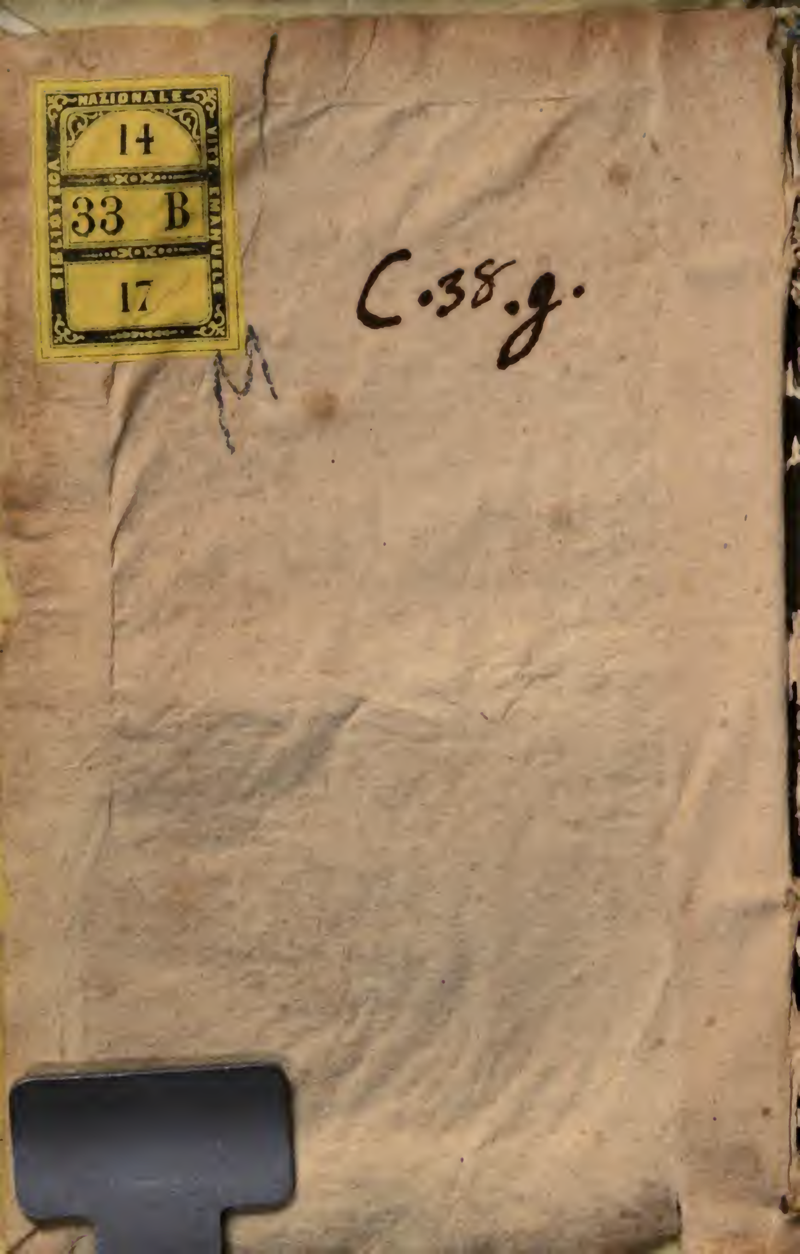
LA VIE DE LA VENERABLE MERE ISABELLE DES ANGES, RELIGIEUSE...




BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
33 B
17
C.38.g.

LA VIE

DE LA VENERABLE MERE ISABELLE DES ANGES.

LA VIE
DE LA VENERABLE MERE
ISABELLE DES ANGES,
RELIGIEUSE
CARMELITE DESCHAUSSE'E,
Professe du Conuent de Salamanque:

Et l'vne des Fondatrices de l'Ordre de Nostre-Dame du Mont-Carmel, selon la reforme de sainte TERESE, *en France, decedée au Monastere de Limoges.*



A PARIS,
Chez Antoine Vitré, Imprimeur ordinaire du Roy, & du Clergé de France.

M. DC. LVIII.
Auec Priuilege de sa Majesté.

A NOS

TRES-REVERENDES MERES ET TRES-CHERES SOEVRS du premier Monaſtere de noſtre Ordre en ce Royaume, dit de l'Incarnation de noſtre Seigneur.

MEs Reuerendes Meres, & tres-cheres Sœurs,

Ce recit de la vie de noſtre venerable Mere Iſabelle des Anges que nous vous offrons, eſt vn preſent qui ne vous doit pas ſurprendre : C'eſt vn fruit ſpirituel qui vous appartient plus qu'à nous, nous l'auons formé, à la verité, mais c'eſt vous principalement, mes Meres, qui eſtes cauſe qu'il void le jour. Si vous ne l'euſsiez

jugé digne de la lumiere, il seroit encore caché dans nostre Monastere, & sans vos charitables exhortations, connoissant nostre incapacité & nostre rudesse, nous n'eussions jamais osé l'exposer aux yeux de nos Sœurs, & beaucoup moins à ceux du public. Il est juste pour cette raison qu'il retourne à vous, mais quand cette consideration particuliere ne nous y obligeroit pas, ce que nous vous deuons, & ce que tout nostre Ordre vous doit en general, eust esté vn assez puissant motif, pour ne mettre point d'autre nom que le vostre au front de cét Ouurage.

Nous reconnoissons vostre sainte Maison, comme estant la premiere de l'Ordre, & comme la baze & la pierre fondamentale, sur laquelle tout l'edifice du Carmel s'est esleué & s'est

accreu auec tant d'estenduë & tant de benediction dans ce Royaume. Nous la regardons comme celle qui a receu l'esprit primitif de la Regle, comme celle qui dés le commencement a recueilly les eaux toutes pures & naturelles de la Doctrine celeste de nostre sainte Mere Terese par la bouche de ses premieres Compagnes, & qui a conserué jusques aujourd'huy ce sacré depost auec vne fidelité inuiolable. C'est par vos trauaux & par vos soins qu'elles ont coulé jusques à nous, vous les auez receuës sans fiction & sans deguisement, & vous nous les auez communiquées sans enuie & sans reserue, comme parle le Sage du don de la Sagesse : Et estant toutes obligées d'aduoüer, qu'apres la grace de Dieu, nous tenons de vostre plenitude ce que

nous auons, il eſt bien raiſonnable que les productions qui ſortent de l'eſprit des Filles de ſainte Tereſe, pour la gloire de Dieu, & pour l'edification de ſon Ordre, aillent directement à vous, puis que c'eſt par vous, ou par celles qui vous ont precedé au lieu où vous eſtes, qu'elles ont receu ſon eſprit, & que vous en eſtes touſiours des modeles ſi parfaits: Il eſt juſte, dit ſaint Paul, que celuy qui a planté vne vigne gouſte de ſon fruit, & que celuy qui paiſt vn trouppeau mange de ſon laict.

Cette Loy eſt d'elle-meſme ſi équitable que la regardant ſeulement il ne nous euſt pas eſté permis de nous en diſpenſer, quand nous n'en aurions point vne toute particuliere, & comme domeſtique qui nous y oblige plus

eſtroitement. Nous faiſons profeſſion de nous conformer religieuſement aux ſentimens que nous auons remarquez en noſtre chere & venerable Mere Iſabelle, & nous croyons encore luy obeïr en vous dediant ſa belle Vie; car ſi par inſpiration diuine, ou par l'ordre de ſes Superieurs elle l'euſt eſcrite elle-meſme à l'exemple de noſtre glorieuſe Fondatrice, a qui l'auroit-elle pluſtoſt addreſſée qu'à vous, mes cheres Meres, qui compoſez vne Maiſon qui eſt en partie ſon Ouurage, dont elle a eſté la premiere Soûprieure, qu'elle a touſiours portée dans ſon cœur, & qu'elle a touſiours tendrement aimée dans la charité de IESVS-CHRIST. *Nous en ſommes les teſmoins, mes Meres, & nous ne craignons pas de dire qu'encore qu'elle euſt tant contri-*

bué à la fondation de vostre Monastere, que vos premieres Professes fussent ses Filles, & qu'elle les eust en quelque sorte engendrées à IESVS-CHRIST. *Neantmoins son amour & sa tendresse auoient passé jusques au respect, & jusques à la veneration, apres qu'elle eut reconnu par diuerses experiences les grandes graces que Dieu y auoit respanduës. Cette ame zelée ne se pouuoit lasser de le benir de ce que dans le cours de peu d'années sa prouidence auoit assemblé dans ce lieu vn si grand nombre de parfaites Religieuses, & des grands fruits que cette sacrée pepiniere auoit produits: Elle auoit continuellement dans la memoire & dans la bouche ces illustres Meres, dont vous possedez les cendres, mais plustost les reliques: Elle*

nous les propoſoit en toutes rencontres pour nous animer à la vertu, & elle les regardoit comme le ſouſtien, les colomnes, & en quelque façon, comme les Anges tutelaires de noſtre ſainte Religion.

Elle a veſcu dans ces ſentimens, elle nous les a laiſſez quand elle s'en eſt allée à Dieu, & en vous rendant ce teſmoignage de noſtre affection, & de noſtre deuoir, nous croyons en meſme temps ſatisfaire aux volontez de noſtre venerable Mere, & aux obligations particulieres dont nous vous ſommes redeuables, pour tant de marques que noſtre petite Communauté a touſiours receuës de voſtre ſincere charité en noſtre Seigneur. Cét Ouurage nous ſert meſme de ſujet, pour vous demander vne nouuelle faueur. Lors

que nous l'auons entrepris, nous auons consideré l'Ordre tout entier; Nous auons consideré qu'en faisant vne partie, & que cette Maison estant l'vn de ses membres, quoy que des plus imparfaits, nous deuions trauailler pour tout le Corps, qu'il estoit bon que cette vie, si pleine de grands exemples, & de saintes instructions ne fust pas propre seulement à quelque peu de maisons, mais qu'elle se rendist commune à toutes celles qui appartiennent à sainte Terese. Nous la leur dedions donc, & nous la leur consacrons aussi de tout nostre cœur, & nous esperons qu'elles la receuront plus fauorablement, & auec plus de grace, quand elle leur sera communiquée par vos mains. Nostre present estant si riche par luy-mesme, ne peut estre de-

fectueux que par les fautes que nous y auons meslées. Vous ferez, mes Reuerendes Meres, qu'on les excusera, & que tant de saintes ames, & de chastes espouses de IESVS-CHRIST *qui ne nous sont pas connuës, mais que nous cherissons auec respect, & que nous honorons sincerement en luy, joindront leurs prieres aux vostres, pour luy demander qu'il nous rende meilleures que nous ne sommes; & que nous n'abusions pas de la grande faueur qu'il nous a faite de nous auoir donné, & de nous auoir conserué tant d'années dans ce desert, vne Mere si parfaite, & vn exemplaire si rare de toutes les vertus; & enfin qu'ayant escrit sa vie & ses actions, nous soyons fideles à les imiter. Cependant nous esleuerons tous les iours nos voix &*

nos cœurs à nostre Seigneur IESVS-CHRIST, *auec qui nous croyons qu'elle vit & qu'elle regne glorieusement pour coniurer sa Maiesté d'augmenter sans cesse ses dons & ses misericordes en vous, & vous protesterons dans la simplicité & dans la verité de ce mesme Seigneur, que nous sommes en luy & en sa sainte Mere pour iamais, & auec toute la reconnoissance que nous deuons;*

Mes Reuerendes Meres,

Vos tres-humbles & tres-obeïssantes Sœurs & seruantes,
Sœur FRANÇOISE DE SAINTE TERESE, Prieure indigne du Conuent des Carmelites Deschaussées de Limoges, pour toute la Communauté.

PREFACE.

IL ſemble que c'eſt aller contre les intentions de la venerable Mere, dont la vie eſt repreſentée en ce recueil, & que c'eſt en quelque ſorte renoncer à ſes inſtructions & à ſon exemple, de produire ſes actions au jour, & de manifeſter des graces & des vertus, qu'elle a pris tant de ſoin de celer tandis qu'elle a eſté ſur la terre: C'eſt le propre des Saints de ſe cacher aux yeux du monde; l'idée qu'ils ont de la pureté de Dieu leur fait trouuer des taches dans leurs meilleures actions, & la veuë de leur neant les met dans vn abaiſſement ſi profond qu'ils ſe perſuadent touſiours qu'il n'y a rien en eux qui merite d'eſtre connu; au contraire que tout y eſt digne de meſpris, & qu'il leur ſeroit auantageux d'eſtre effacez de la memoire des hommes.

Ces ſentimens ſi communs à toutes les Ames ſaintes & eſclairées, ont eſté tres-viuement empraints dans celle de la venerable Mere Iſabelle des Anges, & ſans doute ſes Filles n'auroient jamais peu obtenir d'elle, pendant qu'elle eſtoit en vie, la licence de

faire ce qu'elles ont entrepris apres sa mort. Mais comme elle a esté dans le Monastere vne Image accomplie de IESVS-CHRIST, & de ses Saints; elles ont creu que ce ne seroit pas manquer au respect qu'elles conseruent pour elle, ny à l'obeïssance qu'elles luy auoient autres fois promise, de declarer les merueilles que Dieu a operées en elle, & de la rendre glorieuse apres son trespas, comme il est arriué à IESVS-CHRIST, & à la plus grande partie de ses Saints.

Le Sauueur du monde reuestu de nostre mortalité, & entant qu'homme a voulu demeurer presque durant tout le cours de sa vie inconnu ou mesprisé; il a caché tout ce qui estoit en luy de grand, de sublime & de diuin. Nous ignorons encore tout ce qu'il a fait, & tout ce qu'il a dit en son petit Nazareth, par l'espace de trente années; sa sainte Mere en a esté seule la confidente, & le tesmoin, & ce peu que nous en sçauons est, qu'aux yeux de Dieu il estoit plain de grace & de sagesse, mais qu'aux yeux des hommes il ne paroissoit rien plus qu'eux, & que pour se cacher & s'humilier auec excez, il portoit à l'exterieur la ressemblance d'vne chair de peché.

Il est

Il eſt vray qu'il a employé trois années de ſa belle vie à conuerſer parmy le monde, & que durant ce peu de temps il a dit des choſes admirables, & qu'il en a fait de ſi grandes, & de ſi eſclatantes que les vnes n'ont peu eſtre entenduës qu'auec de l'admiration, & les autres eſtre veuës qu'auec de l'eſtonnement. Mais qu'eſtoit-ce que toutes ces merueilles au prix de ce qui eſtoit au dedans de luy, & quels ont eſté ces petits écoulemans qu'il a permis de paroiſtre à la veuë des hommes, à comparaiſon de l'abyſme de ſes grandeurs & de ſa puiſſance, qu'il a tenu comme clos, & fermé? Quoy que ces grandes choſes ſe fiſſent pour le bien de tout le monde, il a voulu les reſtreindre dans les limites de la Iudée qui eſtoit vn petit pays, peu connu, & peu conſideré; & lors qu'il les a faites, il a tellement fuy l'eſtime, & l'oſtentation qu'il a apporté des precautions merueilleuſes, & meſme vſé de rigoureuſes defenſes pour empeſcher qu'elles ne fuſſent diuulguées durant ſa vie mortelle.

Ce qui a eſté pratiqué par le Saint des Saints a eſté imité par tous les Saints: La conduite du Fils naturel de Dieu a eſté en ce point, le modele & l'exemplaire de tous

les enfans de Dieu par la Grace : L'Eglise en propose tous les jours les exemples aux fideles, & il seroit superflu de rapporter icy le grand nombre de Saints tres-releuez deuant Dieu, qui par vn bas sentiment d'eux-mesmes, & pour ne connoistre que IESVS-CHRIST, & n'estre connus que de luy, ont choisi pour leurs demeures les deserts, les montagnes, & les cauernes de la terre, afin d'exprimer en eux la plus longue partie de la vie de leur maistre, tousiours Dieu à la verité, & Dieu Sauueur, mais vn Dieu caché. Ils ont tous fait profession, comme toutes les Filles du Carmel la font, encore d'estre les imitateurs & les esclaues de la sainte Mere du Fils de Dieu, & de saint Ioseph son chaste Espoux. Ces deux admirables sujets ont eu, sans doute, plus de part aux dispositions de IESVS-CHRIST, que toutes les autres creatures qui ont jamais esté ; & pourtant leur vie a esté si retirée que leurs actions sont presque inconnuës aux Chrestiens : Le recit de celles de la glorieuse Vierge est fort court dans l'Euangile, Nous y auons peu de ses paroles, & il n'y en a pas vne de celles de saint Ioseph.

Qui peut donc douter que cette voye ne soit tres-sainte, puis qu'elle a esté con-

ſacrée par IESVS-CHRIST, & par ce qu'il a eu au monde de plus cher & de plus ſemblable à luy ? Les Filles de la venerable Mere Iſabelle honorent encore la fidelité auec laquelle leur admirable Superieure l'a ſuiuie, pendant qu'elle a eſté ſur la terre, & elles n'ignorent pas qu'il eſt de leur deuoir d'eſſayer de l'imiter dans cette pratique, comme en toutes ſes autres vertus. Mais elles ſçauent auſſi, d'autant plus que les Saints ſe ſont cachez par eux-meſmes, que Dieu a eu d'autant plus de ſoin de les faire connoiſtre, & de les glorifier, elles ſçauent qu'il a manifeſté tres-ſouuent leur ſainteté, meſme dés cette vie, mais que pour l'ordinaire, apres auoir recompenſé leurs trauaux d'vne couronne de gloire dans le Ciel, il a voulu que toute la terre connuſt ſes graces en eux, & qu'elle leur donnaſt des loüanges, & leur rendiſt des hommages. IESVS-CHRIST ſe meſle parmy la foule du peuple qui alloit au Bapteſme de ſaint Iean ; en cét eſtat il ne ſe contente pas de paroiſtre vn homme du commun, mais il ſe cache tellement, qu'eſtant la ſainteté meſme, il veut bien paſſer aux yeux du monde pour vn pecheur. Mais en meſme temps Dieu le glorifie admirable-

ment; le Ciel s'ouure, les Anges en descendent pour le seruir, le Saint Esprit paroist visiblement sur luy en forme de colombe, le Perè eternel par vne voix sensible declare que cét Inconnu est son Fils bien aymé en qui il a mis toutes ses delices : & à peine peut-on remarquer dans la vie du Fils de Dieu, quelque insigne abaissement, par lequel il ayt voulu couurir sa grandeur, & sa puissance, qui n'ayt esté suiuy aussitost de quelque sublime manifestation de sa gloire, soit de la part de Dieu son Pere, soit de la part des hommes; les demons mesme par vne secrette dispensation de la Sagesse diuine, ont seruy à cét effet, ils ont esté contraints de se prosterner publiquement deuant IESVS, & de l'adorer: Et pour conclurre cecy par le dernier de ses aneantissemens, ce mesme IESVS n'estant pas reconnoissable sur la Croix, estant tellement changé & tellement defiguré que selon la parole de son Prophete, ce n'estoit plus vn homme, mais vn ver, dans ce déplorable estat, le Ciel, la terre, & tous les elemens ont reconnu leur Seigneur, & ç'a esté en cette extremité qu'exerçant vn pouuoir dont Dieu seul est capable, qui est de conuertir les cœurs,

vn Payen a cessé de l'estre en vn instant, & a declaré hautement que sous la figure d'vn homme souffrant & mourant il voyoit le Fils de Dieu.

Marie sa sainte Mere abismée dans vn profond abaissement, se jugeant la moindre des Seruantes de Dieu, & n'ayant autre pensée que de rendre gloire à luy seul, en cét admirable Cantique, où elle parle auec tant d'humilité de sa bassesse & de son neant, se sent elle mesme obligée par vne impulsion diuine d'annoncer ses propres loüanges: le saint Esprit y deuient son Panegyriste, & luy fait dire sans qu'elle en eust le dessein, que Dieu a fait de grandes choses en elle, & que tous les siecles à venir la tiendroient pour la plus heureuse & pour la plus digne de gloire de toutes les femmes. Le grand Baptiste dont nous venons de parler, qui durant trente années n'auoit eu que les antres & les deserts pour tesmoins de son extréme Sainteté, & de sa vie miraculeuse, qui proteste si souuent qu'il n'est qu'vn echo, qu'vne voix, & quelque chose de moins, est releué si auantageusement par la bouche de IESVS-CHRIST qu'il le met au dessus de tous les Patriarches, & de tous les Prophetes

quand il dit, qu'entre les enfans des hommes il ne s'en eſt point trouué de plus grand que Iean Baptiſte.

C'eſt ainſi que ſont honorez ceux que le Roy des Rois veut honorer, & comme aſſez ſouuent il les glorifie ſi hautement dés cette vie mortelle & paſſagere, il eſt encore plus certain que jamais il ne laiſſe leur memoire enſeuelie apres leur mort: la memoire du Iuſte eſt eternelle, comme parle l'Eſcriture, & cette verité eſt ſi conſtante & ſi connuë qu'elle n'a beſoin d'aucune preuue. IESVS-CHRIST mort & caché ſous la terre, comme le grain de froment, n'en fut pas pluſtoſt ſorty, que la foy qu'il auoit apportée au monde, & la gloire de ſon nom ſe reſpandit, comme vne brillante lumiere par tous les coins de la terre, les Iuifs; les Grands, les Sages, & les Sçauans du ſiecle conſpirerent enſemble pour eſtouffer le nom, auec la Religion des Apoſtres & des Martyrs à ſa naiſſance: qui n'euſt creu qu'apres auoir employé les priſons les plus obſcures, les eaux, les feux & les flammes, & enfin tout ce que l'artifice des hommes, joint à la ſouueraine puiſſance peut inuenter pour perdre ces grands Saints, & leur ſouuenir à jamais, ce deſſein ne leur

euſt à la fin reüſſi ? Mais au contraire, Dieu s'eſt ſeruy contr'eux de leurs armes, leurs chaiſnes & leurs cachots ſont honorez par tout l'vniuers, & tout ce qu'ils ont dit, tout ce qu'ils ont fait, & tout ce qu'ils ont enduré dans la nuit de leurs perſecutions à paſſé jusques à nous, parce qu'il a pleu à Dieu de conſeruer leurs actes, que l'Egliſe recite tous les jours auec reſpect.

Les Solitaires meſme n'ont peu aller contre cét Ordre de Dieu, qui veut que ceux qui le meſpriſent ſoient meſpriſez, & que ceux qui le glorifient ſoient remplis de gloire. Apres s'eſtre confinez dans les grotes & dans les bois pour y viure inconnus à tout le monde, apres auoir vſé de toutes les ſaintes addreſſes que leur pieté & leur humilité leur auoit peu ſuggerer pour éuiter l'eſclat, leur reputation n'a pas laiſſé de paſſer de leurs cellules juſques aux oreilles des plus grands : ces idoles du monde & de la vanité ont ſouuent quitté leurs Palais pour venir baiſer les mains des Hermites, pour ſe jetter à leurs pieds, & implorer leur ſecours dans leurs neceſſitez ; le deſert de Syrie, les ſablons de la Thebaïde, & meſme les rochers ſcituez au milieu de la mer n'ont peu cacher ces admirables reclus:

leurs vertus heroïques, & l'euidence de leurs miracles ont ſurmonté tous ces obſtacles, leur Dieu a voulu qu'ils fuſſent connus, & l'hiſtoire de leurs vies comble l'Egliſe de joye, & tous les fideles de conſolation.

Sur ce fondement, & pour la gloire de Dieu, qui prend plaiſir à glorifier ſes Saints, & qui eſt glorifié en eux, les Religieuſes du Conuent des Carmelites de Limoges ont entrepris de rediger par eſcrit quelque choſe de la vie toute edifiante, & des vertus extraordinaires de leur chere & venerable Mere: elles n'ont penſé de la manifeſter qu'apres que Dieu l'a luy meſme manifeſtée. Auant & depuis ſa mort il a fait par elle de grandes choſes, & tant s'en faut qu'elles ayent deu apprehender de les publier, qu'au contraire, elles auroient peu paſſer pour coupables ſi elles euſſent tenu plus long-temps caché vn ſi riche threſor, & ſi elles euſſent ſouſtrait à l'Egliſe, & particulierement à leur Ordre vn ſi grand exemple. Si ſes enfans n'euſſent parlé, les pierres ſe ſeroient fait entendre, & ſi ſes Filles euſſent eſté aſſez negligentes pour ne rien dire d'vne telle Mere, les mongnes & les rochers de la Prouince où la

Prouidence les a placées auroient fourny autant de bouches qu'ils ont d'habitans, qui les auroient accusées de peu de soin, & qui auroient publié les vertus & les merites de cette grande Seruante de Dieu, dont la memoire est tousiours dans vne singuliere veneration parmy eux.

On n'a pas deu attendre d'elles vn stile releué, ny des paroles eloquentes pour s'exprimer dans cette relation ; leur sexe, leur profession, & leur pieté, qui les appliquent à d'autres exercices les en dispensent assez : mais au lieu de ces ornemens qu'elles font gloire dignorer, on y verra la verité toute simple & toute naïfue, qui plaira sans doute, plus que toute l'elegance du siecle, à ceux qui preferent l'vtile à l'agreable. Elles ont trauaillé sur des preuues de la fidelité, desquelles on ne peut raisonnablement douter. Les Religieuses du Conuent de Salamanque en Espagne, où la venerable Mere Isabelle auoit fait profession, la voyant reluire en toute sorte de vertus dés son entrée parmy elles, en dresserent vn memoire pour leur seruir d'exemple & de consolation ; elles le conseruerent cherement dans son absence, & depuis sa mort sa chere Sœur la venerable Mere Beatrix de la Con-

ception (qui fut la troisiesme des Meres Espagnoles qui vinrent fonder l'Ordre des Carmelites en France, & qui ne l'a survescuë que d'vne année) l'enuoya aux Religieuses du Monastere de Limoges, comme le plus agreable de tous les presens qu'elle eust peu leur faire, les Meres & les Sœurs des Conuents de France, que la venerable Mere a fondez en ont fourny d'autres, le reste est de la connoissance de ces filles bien-aymées du Conuent de Limoges. Elles ont possedé ce rare thresor durant années, & elles ne rapportent rien que ce qu'elles ont entendu, que ce qu'elles ont veu de leurs yeux, ce qu'elles ont touché de leurs mains, ainsi que parle l'Escriture, & que ce qu'elles ont admiré en elle durant tant de temps.

Leur modestie leur auroit peut-estre fait garder ce recueil dans le secret de leur Maison, pour leur instruction & leur edification particuliere; mais elles n'en ont pas esté absolument les Maistresses: Les Superieurs de l'Ordre, qui auoient approué qu'il se fit apres l'auoir leu & examiné, ont trouué à propos qu'il fust publié: Et ayant esté communiqué en suite au grand Conuent des Carmelites à Paris les Meres

qui le composent, dont la sagesse & le jugement sont connus de tout le monde, confirmerent beaucoup leurs Sœurs de Limoges, dans le dessein de faire imprimer cét Ouurage, leur tesmoignant que ce seroit s'acquitter en mesme temps d'vne reconnoissance tres-juste, & rendre vn grand seruice à l'Ordre, de conseruer par ce moyen la memoire, l'exemple, & les salutaires aduis de la seule des Meres Espagnoles, qui par vn appel tout particulier, & vn ordre de Dieu tout visible estoit demeurée en France. Monseigneur l'Euesque de Limoges qui auoit communiqué fort long-temps auec la bonne Mere, qui auec son soin & sa prudence ordinaire auoit examiné diligemment son esprit & sa conduite, qui auoit reconnu en elle des graces extraordinaires, & qui en suite l'auoit aymée, & estimée au de-là de ce que l'on sçauroit dire, sceut auec joye que l'on trauailloit à ce recueil, il le vid, il l'approuua, & il a esté l'vn de ceux qui a fait paroistre le plus de desir qu'il fust mis au jour.

C'est ce qui a encouragé ces humbles Vierges de le donner au public : apres l'authorité de leur Euesque, en qui elles reconnoissent celle de Dieu : apres l'appro-

bation & la volonté de leurs Superieurs aufquels elles doiuent obeïſſance : apres les puiſſantes exhortations des Meres du grand Conuent de Paris, pour leſquelles elles ont touſiours eu beaucoup d'amour & de deference, elles ont creu que non ſeulement elles ne pouuoient faillir, mais que meſme elles auoient obligation de rendre commun ce recit ; premierement aux Conuents de l'Ordre, pour leſquels il eſt principalement deſtiné ; & en ſuite à toutes les ames pieuſes, qui tireront ſans doute beaucoup d'edification, & beaucoup de fruit de la lecture d'vne vie ſi feconde en vertus, & qui donne des exemples ſi beaux & ſi expres des graces que Dieu tout miſericordieux communique à celles qui l'ayment, & qui luy ſont fideles.

APPROBATION DE MONSEIGNEVR l'Eueſque de Limoges.

FRANÇOIS DE LA FAYETTE par la grace de Dieu & du ſaint Siege Apoſtolique Eueſque de Limoges: A tous ceux qui ces preſentes Lettres verront, ſalut en N. S. La Mere Iſabelle des Anges Religieuſe Carmelite, & vne des premieres & plus deuotes filles de la reforme que ſainte Tereſe a faite dans l'Ordre des Carmes, a ſi ſaintement veſcu, que tous ceux qui ont eu le bon-heur de la connoiſtre ont jugé qu'elle eſtoit veritablement animée de l'eſprit de ſainte Tereſe; & vne tres-digne fille de cette illuſtre Mere, & ſa memoire eſt en odeur de ſuauité, en tous les lieux où elle a eſté; ſpecialement en la ville de Limoges principale de noſtre Dioceſe, où

elle fut enuoyée pour la fondation & eſtabliſſement d'vn Monaſtere de ſon Ordre, où elle a demeuré durant pluſieurs années. La connoiſſance particuliere que nous auons des rares & heroïques vertus qu'elle a pratiquées, tant dans la conduite de ce Conuent en qualité de Superieure, que dans l'exercice des autres charges de la Religion, & dans la condition de Religieuſe particuliere, nous ont ſouuent fait deſirer que ſes belles actions fuſſent auſſi connuës apres ſa mort, que ſon humilité luy a donné de ſoin, & ſuggeré d'inuention pour les tenir cachées durant ſa vie. Dans cette penſée & diſpoſition nous auons appris auec plaiſir le deſſein que ſes deuotes filles ont fait de donner au public vn recueil qui a eſté fait des exercices de pieté qu'elle a employez pour ſe per-

fectionner en ſa vocation, dans la voye admirable par laquelle Dieu l'a conduite, & nous auons leu cét abregé de ſa vie auec attention, & n'y auons rien trouué de contraire aux veritez Catholiques & Ortodoxes, ny aux bonnes mœurs, qui nous pûſt empeſcher d'y donner noſtre approbation; & nous eſtimons que l'impreſſion en ſera tres-auantageuſe, non ſeulement aux Religieux, mais encore à tous les fideles, pour leur faire conceuoir l'eſtime & l'amour des plus belles & plus excellentes vertus du Chriſtianiſme, & les animer & encourager à les pratiquer à ſon exemple. Donné dans le Palais epiſcopal de noſtre cité de Limoges le 14. jour du mois d'Aouſt 1657.

FRANÇOIS DE LA FAYETTE
Eueſque de Limoges.

APPROBATION DE MONSEIGNEVR l'Euesque de Condom.

L'ESTIME particuliere que nous auons fait des vertus de la venerable Mere Isabelle des Anges, Religieuse Carmelite reformée, qui a fondé les plus grands Conuents de l'Ordre dans ce Royaume, & finy ses jours heureusement à Limoges, nous a fait lire auec plaisir l'abregé que les Religieuses Carmelites de cette Maison ont recueilly de ses plus belles actions. Comme nous auons reueré sa Sainteté dans les interuales, où nous venions rendre nos deuoirs respectueux à Monseigneur l'Euesque de Limoges, nous auons aussi jugé qu'il estoit raisonnable de luy donner nostre Approbation, afin qu'il seruist aux ames deuotes, d'vn parfait modele des Vertus chrestien-

nes

nes & religieuſes qui reluiſoient dans cette belle Ame, dont la lecture nous a laiſſé vn ſentiment particulier de la vie interieure, & nous oblige de faire part au public de la ſatisfaction que nous auons eu à lire le recueil de ſa vie, & l'ayant conſideré attentiuement, nous n'y auons rien trouué qui ne ſoit conforme à la Doctrine chreſtienne & Catholique, & aux bonnes mœurs, & auons eſtimé qu'il eſtoit vtile de la mettre au jour pour la gloire de Dieu, l'honneur du Carmel, & l'edification des perſonnes de retraite. En foy dequoy nous auons ſigné l'Approbation que nous en faiſons. A Limoges, ce 13. Nouembre 1657.

IEAN D'ESTRADES,
Eueſque de Condom.

APPROBATION DE MONSEIGNEVR l'Euesque de Conserans Docteur de Sorbonne.

NOVS auons leu vn abregé de la vie & des actions principales de la venerable Mere Isabelle des Anges, vne des Fondatrices des Carmelites en France, qui ont esté recueillies par les Religieuses du Conuent du mesme Ordre de la ville de Limoges, & apres auoir examiné auec soin ledit Liure, nous n'y auons rien troué qui ne soit conforme à la foy, à la Doctrine Chrestienne & aux bonnes mœurs, & nous auons jugé que la lecture de la vie de cette venerable Mere seroit vtile au public puis qu'elle pourroit seruir de grande edification à tous ceux qui aspirent à la deuotion & à la pieté, & d'vn parfait modele de sainteté aux personnes

religieuſes : En foy dequoy nous auons donné noſtre atteſtation audit liure. A Limoges le 12. Iuillet 1657.

BERNARD, E. de Conſerans, Docteur de Sorbonne.

Extraict du Priuilege du Roy.

LE Roy par ſes Lettres patentes, a permis à Antoine Vitré ſon Imprimeur ordinaire, & du Clergé de ſon Royaume, d'imprimer, ou faire imprimer vn Liure intitulé, *La vie de la venerable Mere Iſabelle des Anges, Religieuſe Carmelite deſchauſſée, Profeſſe du Conuent de Salamanque : Et l'vne des Fondatrices de l'Ordre de Noſtre-Dame du Mont-Carmel, ſelon la reforme de ſainte* TERESE, *en France, decedée au Monaſtere de Limoges.* Et fait ſa Majeſté tres-expreſſes defenſes à tous autres de quelque qualité & condition qu'ils ſoient de l'imprimer, ny vendre en quelque ſorte & maniere que ce ſoit, ſi ce n'eſt de l'impreſſion dudit Vitré, ou de ceux qui auront pouuoir de luy, & ce pendant le temps & eſpace de dix ans, à compter du jour

qu'il ſera acheué d'imprimer, à peine de trois mil liures d'amande, confiſcation des Exemplaires contrefaits, & autres peines portées par leſdites Lettres, données à Paris le onzieſme jour de Ianuier 1658. Signées, Par le Roy en ſon Conſeil. CHARLOT.

Acheué d'imprimer le 14. Ianuier 1658.

Et les Exemplaires ont eſté fournis.

LA VIE DE LA VENERABLE Mere ISABELLE DES ANGES, *Religieuſe Carmelite Deſchauſſée, Profeſſe du Conuent de Salamanque ; & l'vne des Fondatrices de l'Ordre de Noſtre Dame du Mont-Carmel, ſelon la reforme de ſainte* TERESE, *en France, decedée au Monaſtere de Limoges.*

CHAPITRE I.

Des Pere & Mere de noſtre Venerable Mere Iſabelle des Anges : De ſa naiſſance & de ſon enfance.

NOSTRE Venerable Mere Iſabelle des Anges, naquit à Ville Caſtin en l'Eueſché de Segouie. Ses parens eſtoient nobles d'extraction, & n'eſtoient pas moins connus & eſtimez dans tout le pays,

pour leurs grandes vertus, que pour la noblesse de leur sang. Son pere se nommoit Iean Marqués Messia, & sa mere Marie Ibagnés. Son pere fut vn modele de pieté & de Religion : de sorte que sa vie ressembloit mieux à celle d'vn Religieux que d'vn Caualier. Il faisoit chaque jour deux heures d'Oraison mentale, l'vne le matin, l'autre le soir, & entendoit la sainte Messe tous les jours auec vne attention extraordinaire. Il auoit vne extréme reuerence enuers le tres-saint Sacrement de l'Autel, dont il rendoit tous les tesmoignages qui luy estoient possibles. Il souhaittoit que tout ce qui estoit employé au seruice diuin, & particulierement à l'honneur de ce tres-auguste gage de nostre salut, fust magnifique; & peu auant sa mort il donna à sa Paroisse plus de deux

mille ducats, & vn tour de lit de drap d'or pour seruir le Ieudy Saint. Il receuoit souuent ce pain des Anges, & c'estoit chose de grande edification de voir la reuerence auec laquelle il s'en approchoit.

Il estoit tres-deuot à la Mere de Dieu, il ne manquoit point de se confesser & communier à toutes ses Festes, & de jeusner la veille au pain & à l'eau. Tous les jours il recitoit le petit Office de cette tres-sainte Vierge, & le Rosaire entier, à quoy il estoit tellement fidele, que peu de jours auant sa mort il appella vne ancienne seruante de sa maison, femme fort vertueuse, & luy dit, Entrez « en l'oratoire & recitez le Rosaire en « l'honneur de la Vierge, puis que je « ne le puis faire. Il y a quarante ans « que Dieu m'a fait la grace de n'a- « uoir pas manqué vn jour à le dire. «

Ses aumoſnes eſtoient grandes & continuelles, fourniſſant au beſoin des pauures auec beaucoup de charité, & ſa maiſon eſtoit tousjours ouuerte aux neceſſiteux. Ses proches luy repreſentoient quelquefois qu'il auoit vne grande famille, & qu'il eſtoit obligé d'y pouruoir auant que de faire du bien aux eſtrangers, mais
,, il reſpondoit de bonne grace; Pour-
,, uoyons à cette neceſſité pour l'a-
,, mour de Dieu, & il aura ſoin de nos
,, enfans, il en eſt le pere.

Il auoit grand ſoin de ſes domeſtiques, les traitant pluſtoſt comme pere que comme maiſtre. Il les faiſoit inſtruire des myſteres de noſtre ſainte Foy. Il leur pouruoyoit de tout ce qu'ils auoient beſoin, ſur tout quand ils eſtoient malades; & il les viſitoit & conſoloit, comme s'ils euſſent eſté ſes propres enfans.

Que si les qualitez vrayement Chrestiennes paroissoient auec tant d'éclat dans les actions du Seigneur Marqués Messia, il ne manquoit pas de celles qui sont propres à vn Caualier. Ses bonnes mœurs, sa sage conuersation, sentoient en tout sa personne de condition & de naissance, & sa conduite dans le maniement des affaires temporelles, accompagnée d'vn jugement solide, d'vne exacte prudence, & d'vne entiere probité. luy aquirent tant d'estime, que le Roy d'Espagne & son Conseil en ayant eu connoissance, il fut enuoyé en Italie prés du grand Duc de Florence, pour y traiter les affaires de sa Majesté Catholique. Il demeura cinq années dans cét employ, & il s'y gouuerna si bien, qu'agissant auec vne exacte fidelité dans tous les interests de son Maistre, il donna aussi

beaucoup de ſatisfaction au grand Duc & à toute ſa Cour ; ce que l'on jugera aiſément, ſi l'on conſidere le long-temps que le Roy d'Eſpagne & ſon Conſeil le laiſſerent dans cette charge.

Il fut long-temps affligé de faſcheuſes gouttes, & il en ſouffroit les douleurs auec vne patience admirable, & vne entiere conformité à la volonté de Dieu. Il pratiquoit ces meſmes vertus dans toutes les rencontres faſcheuſes de la vie. S'il luy arriuoit quelque perte de biens ou quelqu'autre affliction, il en rendoit graces à Noſtre Seigneur, comme de ſignalées faueurs qu'il receuoit de ſa main. Vne fois entre les autres on luy vint dire qu'il luy eſtoit mort vn fort grand troupeau de moutons, qui auoit eſté ſurpris à la campagne par les neiges, il reſpondit ;

Dieu nous les auoit donnez, il nous les a ostez, son saint Nom soit beny à jamais.

Sa mort respondit à vne si belle vie, car il mourut comme vn Saint, apres l'auoir predite long-temps auparauant.

Quant à Madame Marie Ibagnés, comme Dieu l'auoit choisie pour estre femme d'vn mary d'vne si haute vertu, il luy donna toutes les bonnes qualitez qui luy estoient necessaires pour viure auec luy en parfaite vnion & conformité de volonté, & pour correspondre au dessein que sa diuine Majesté auoit, qu'ils luy esleuassent ensemble des enfans capables de luy rendre beaucoup d'honneur (comme il est arriué) presque tous ayant esté consacrez à son seruice. Cette vertueuse Dame a tousjours rendu à son mary tout le res-

pect & l'obeyſſance qu'on peut attendre d'vne parfaitement honneſte femme, qui eſt engagée dans cette condition.

Elle pratiquoit les meſmes vertus de pieté & charité que luy, tant à cauſe du bon exemple qu'il luy donnoit, que par ſon inclination naturelle; & de plus, à cauſe de la bonne education qu'elle auoit receuë de ſa mere, qui eſtoit auſſi tres-pieuſe & tres-charitable, comme nous dirons ailleurs.

Mais la ſolide vertu de Madame Marie Ibagnés eſclata bien dauantage pendant ſa viduité, qui fut de vingt-trois ans, durant laquelle elle fit paroiſtre qu'elle eſtoit vne vraye veuue, & du nombre de celles que ſaint Paul recommande d'honorer.

Sa vertu & ſa conſtance parurent dans pluſieurs aduerſitez & faſcheu-

ſes affaires qu'elle eut à ſouſtenir, & dans de grandes maladies, par leſquelles Dieu l'exerça, & qu'elle porta tousjours auec beaucoup de patience & de conformité à la volonté diuine.

Sa prudence ſe fit auſſi connoiſtre clairement dans la conduite de ſa famille, ſur tout de ſes enfans. Sa plus grande occupation & ſes plus grands ſoins eſtoient employez à les éleuer en la crainte & en l'amour de Dieu, à qui elle les offroit tous les jours, luy demandant auec grande inſtance qu'il les fiſt dignes de le ſeruir & de l'aymer parfaitement; & ſes ſaints deſirs furent accomplis auec tant de bon-heur, que comme vne autre ſainte Felicité, qui offrit ſes ſept enfans à Dieu pour le martyre; elle auſſi en conſacra ſept à ſa diuine Majeſté dans l'eſtat Religieux

& Ecclesiastique, l'aisnée de ses filles & la plus jeune estant entrées dans l'Ordre de sainte Claire, & la troisiesme (qui est celle dont nous escriuons la vie) dans celuy des Carmelites. Le second de ses fils embrassa l'Estat Ecclesiastique. Le troisiesme entra en la Compagnie de Iesvs. Le quatriesme fut Carme deschaussé. Et tous ont vescu & sont morts comme l'on pouuoit attendre de la sainteté de leur condition. De sorte qu'il ne resta que l'aisné des fils dans le monde, qui y vescut aussi fort chrestiennement.

Cette bonne Dame demeura encore au monde quelques années apres que nostre venerable Mere fut venuë en France, & mourut, comme dit l'Escriture de plusieurs grands seruiteurs de Dieu, pleine de jours & de bonnes œuures.

CHAPITRE II.

De la naissance & de l'enfance de nostre venerable Mere Isabelle des Anges.

NOSTRE venerable Mere nasquit le jour de sainte Agathe, le 5. Feurier de l'année 1565. on luy donna le nom d'Isabelle, à cause que c'estoit celuy de sa grand' mere du costé maternel. Elle fut la cinquiesme entre les enfans que Dieu donna à ses pere & mere. Elle estoit fort belle & agreable, de sorte qu'elle plaisoit à tout le monde. Elle estoit d'vn naturel si doux qu'il sembloit qu'elle fust incapable de pleurer ny de se fascher comme font les autres enfans. De sorte que les femmes qui seruoient sa mere l'appelloient ordinairement la petite Isabelle la paisible. Aussi-tost qu'elle fut sevrée, sa

grand' mere la prit auec elle, & la garda jusques à l'aage de sept à huit ans. C'estoit vne femme fort prudente & fort charitable. Elle donnoit tous les jours à disner à plusieurs pauures, & elle en faisoit loger beaucoup proche de son logis, pour auoir plus de commodité de les secourir. Cette vertu de charité fit vne si grande impression en nostre petite Isabelle en cét aage tendre, que c'estoit vne chose merueilleuse. Lors que l'heure du disner approchoit, si elle remarquoit que sa grand' mere n'enuoyast pas promptement le disner aux pauures selon sa bonne coustume, elle luy disoit
„ agreablement: Ma grand' mere auez-
„ vous aujourd'huy oublié les pau-
„ ures? pourquoy ne leur enuoyez-
„ vous pas à disner? j'iray bien auec
„ ceux qui les seruiront, donnez-moy

quelque chose pour leur porter. Et « sur le soir elle assembloit tous les petits pauures qu'elle rencontroit dans la ruë, & les ayant fait asseoir dans la court du logis, elle leur distribuoit encore l'aumosne, leur donnant tout ce qu'elle auoit peu trouuer dans la maison qu'elle pensoit leur estre propre, ce qui causoit beaucoup de consolation à sa grand' mere.

A l'aage de six à sept ans elle eut vn grand mal d'yeux qui luy fut causé par vne cheute, & elle en souffroit beaucoup, comme aussi par des remedes tres-violens qu'on luy fit pour l'en guerir, ce qu'elle supporta auec tant de patience & de douceur qu'elle ne s'en plaignit jamais.

Elle estoit si deuote à la Mere de Dieu dés ce petit âge qu'entendant vn jour dire aux seruiteurs de la maison qu'ils deuoient aller le lende-

main à la Messe à vne chapelle dediée à la sainte Vierge, qui estoit bien esloignée, elle se leua de grand matin, & s'èstant dérobée elle s'y en alla toute seule. Comme elle fut arriuée à cette Chapelle, qu'elle trouua fermée, elle fut attaquée d'vne grande troupe de corbeaux qui luy vouloient creuer les yeux : Comme elle se vid enuironnée de ces animaux, elle se mit à dire vn *Aue Maria*, ce qui les fit disparoistre. Elle nous a dit souuent qu'elle auoit tousjours creu que c'estoient des demons. Lors qu'elle ne se trouua plus au logis, on se mit à la chercher auec beaucoup de peine, & sa grand' mere qui la vid venir quelque temps apres toute gelée de froid, luy demandant d'où elle venoit, la petite luy respondit, qu'elle estoit allée pour oüir la Messe à l'Oratoire de la sainte Vierge; qu'el-

le n'y auoit rencontré que de certains grands oiseaux noirs qui l'auoient voulu manger ; mais que la sainte Vierge l'auoit gardée : on dit cecy à sa mere , & d'autres choses semblables , ce qui luy fit craindre qu'on n'eust pas assez de soin de sa fille , & fut cause qu'elle la retira. La petite ressentit fort cela pour l'amour qu'elle portoit à sa grand' mere, mais elle se consola par la compagnie de sa sœur Beatrix, qui n'auoit qu'vn an plus qu'elle, & dés ce temps-là elles s'aimerent tousjours cherement. En ce mesme temps son pere reuint de Florence, où il auoit demeuré cinq ans , comme nous auons dit, Lors qu'il fut de retour en sa maison, il s'appliqua fort à la bonne education de ses enfans , & sur tout de ses filles ; & quoy que sa femme en eust grand soin , il y en

apporta de ſon coſté vn tres-exact ; de ſorte que ſon logis auoit plus de l'air d'vn Monaſtere reformé , que d'vne maiſon ſeculiere bien reglée. Noſtre Mere Iſabelle en cét aage auoit grande repugnance à apprendre à lire & à eſcrire , croyant que dés qu'elle le ſçauroit, on la mettroit dans vn Conuent,à quoy elle n'auoit aucune inclination , ce qui faiſoit que lors que le Maiſtre venoit pour luy monſtrer elle ſe cachoit : mais comme cela faſchoit ſon pere, elle reuenoit auſſi-toſt, & alloit à ce Maiſtre , en diſant à ſa ſœur ; C'eſt en vain que mon pere me fait apprendre, car ie ne veux point eſtre Religieuſe, ſa ſœur l'appaiſa, en luy diſant qu'il eſtoit du tout neceſſaire qu'vne femme mariée ſceuſt lire & eſcrire, parce que quand ſon mary ſeroit abſent, il ne ſeroit pas bien-

ſeant

ſeant qu'elle fuſt obligée d'employer quelqu'vn de ſes gens pour luy mander ſes affaires, ou pour lire les lettres qu'il luy eſcriroit, dont elle demeura ſatisfaite : & elle nous diſoit quelquefois en ſe recreant, que cette ſeule raiſon l'auoit conuaincuë du beſoin qu'elle auoit d'apprendre à lire & à eſcrire. Ces deux ſœurs s'aimoient vniquement, de ſorte qu'elles ne ſe ſeparoient jamais, & ce qui eſtoit à l'vne eſtoit à l'autre. Et quoy que cét amour fuſt purement naturel en ſon commencement, il ſe verra comme il fut apres perfectionné par la grace, & comme Dieu voulut faire connoiſtre qu'il l'approuuoit, leur ayant inſpiré à toutes deux en meſme temps le deſſein d'abandonner le monde, & tout ce qu'elles y auoient de plus cher, & enfin les ayant tranſplantées enſemble pour

en faire deux fleurs odoriferantes dans ſon parterre du Carmel.

En ce temps l'aiſnée de tous les freres & ſœurs, qui s'appelloit Marie, eſtant aagée de dix-neuf ans, demanda d'eſtre Religieuſe : ſes parens faiſoient grande difficulté de luy accorder du premier coup, ſur tout, ſa mere ; mais enfin ils s'y rendirent, & ſon pere diſoit, qu'il tenoit à bonne augure, que Dieu priſt pour luy leur premier fruit. Quelque temps apres la derniere des quatre filles deſira de ſuiure l'aiſnée, & ſes parens y conſentirent auſſi.

CHAPITRE III.

Continuation de ce qui ſe paſſa juſques à ſa vocation à la vie religieuſe, & comme elle perdit ſon pere.

LORS que le Seigneur Marqués Meſſia vid qu'il ne luy reſtoit

plus que ses deux filles Beatrix & Isabelle, il redoubla les soins qu'il auoit tousjours pris de les bien esleuer, & de leur faire gouster la pieté & deuotion, & il sembloit qu'il eust desja quelque lumiere que Dieu les appelleroit dans la vie religieuse, tant il prenoit de soin de les esloigner de tout ce qui pouuoit les porter, pour peu que ce fust, à l'amour du monde & de la vanité. Iusques à ce qu'elles eussent atteint l'aage de quatorze ans, il ne vouloit point souffrir qu'elles portassent de chaussure haute, ny d'habits de soye, mais seulement de laine, blancs en Esté & gris en Hyuer : Lors qu'elles eurent quatorze ans, voyant qu'elles ne tesmoignoient point d'inclination à estre Religieuses, il se creut obligé de les laisser vestir selon leur condition, de sorte qu'on leur fit faire des habits

de ſoye & fort beaux, qui venoient parfaitement bien à noſtre venerable Mere, parce qu'elle eſtoit belle, qu'elle auoit bonne mine & beaucoup d'agréement en particulier; Elle auoit les cheueux fort beaux; Elle a bien jetté des larmes depuis pour le temps qu'elle auoit perdu à s'ajuſter, & diſoit quelquefois que ſi ſon pere ne l'euſt retenuë, elle euſt eſté la fille du monde la plus vaine. Dans ce jeune aage de quatorze ans il vouloit qu'elles ſe confeſſaſſent & communiaſſent tous les huit jours, il ne ſouffroit preſque point qu'elles ſortiſſent du logis que pour aller à la Meſſe & au Sermon, & s'il leur permettoit quelquefois d'aller à la promenade (ce qui arriuoit rarement) c'eſtoit tousjours auec leur mere, qui ne les perdoit point de veuë: il ne vouloit pas auſſi qu'elles

apprissent à danser, ny souffrir qu'elles leussent d'autres liures que de deuotion ; de sorte que nostre venerable Mere disoit quelquefois, Nous « ne sommes pas seulement Religieu- « ses dans nostre logis, mais nous som- « mes Chartreuses, car nous gardons « tellement le silence, que j'entens « sonner trois fois l'horloge sans « auoir dit vn seul mot. Bien que cet- « te si grande retraite ne fust pas tout à fait selon son inclination, laquelle conformement à son aage l'eust portée à se diuertir vn peu dauantage, elle ne laissa pas de produire de fort bons effets ; car elle fit qu'elle s'adonna fort serieusement à la vertu, & Dieu la disposoit par cette solitude, & par ce silence à embrasser vn jour vne maniere de vie où elle deuoit faire profession de les garder plus estroitement & plus parfaite-

ment qu'elle ne faiſoit lors.

Elle s'accouſtuma dés ſes plus tendres années à jeuſner ſouuent, particulierement les Vendredis & Samedis, & c'eſtoit quaſi tousjours au pain & à l'eau, ſur tout les Samedis, & les veilles des Feſtes de la ſainte Vierge, & lors qu'elle jeuſnoit ainſi, elle donnoit aux pauures ce qu'elle euſt mangé de plus. Son pere & ſa mere euſſent bien ſouhaité qu'elle n'euſt pas jeuſné ſi ſouuent, craignant qu'elle ne s'en trouuaſt mal; mais ſa ferueur eſtoit ſi grande qu'elle ne laiſſa pas de continuer. Elle eſtoit auſſi fort portée à la penitence en tout le reſte, & lors qu'elle ſe paroit le plus, elle mettoit ſous ſes beaux habits quelque rude cilice; elle le fit vn jour entr'autres, qu'on luy auoit fait faire vn bel habit & fort juſte; Sa ſœur la voyant triſte, &

luy en demandant la cauſe, elle luy reſpondit qu'elle ſe trouuoit vn peu mal : Le ſoir en ſe deshabillant ſa ſœur la preſſant de luy dire ſon mal, elle luy fit voir vne playe qu'elle auoit au coſté, où ſon cilice luy auoit enleué vn grand morceau de chair. Cette chere ſœur la pria de ſouffrir qu'elle luy appliquaſt quelque remede, mais elle ne le voulut jamais permettre, diſant qu'il ne falloit pas s'amuſer à ſi peu de choſe, & que cela ſeroit bien-toſt guery. Elle portoit toutes ſes peines & déplaiſirs auec grand courage, & elle en auoit naturellement au delà ſon ſexe.

Elle poſſedoit en vn haut point les vertus d'humilité & de charité, ce qu'elle a fait paroiſtre en pluſieurs rencontres. Entre les autres, vn jour ſa ſœur & elle allant entendre vn

fameux Predicateur, elle pria auec ciuilité vne femme de les laiſſer paſſer, cette femme prit vn de ſes chapins auec grande cholere pour la frapper, ceux qui l'accompagnoient firent apperceuoir cette perſonne de ce qu'elle alloit faire, ſurquoy s'eſtant vn peu reconnuë, elle voulut auſſi-toſt luy en demander pardon, mais noſtre humble Iſabelle l'embraſſant, luy dit qu'elle auoit grande raiſon, parce qu'elle meritoit bien d'eſtre ainſi traitée. Et comme ſes parens ſe faſchoient de ce qu'elle parloit ſi doucement à cette femme, ſi rude & ſi inſolente, elle leur reſpondit qu'elle euſt bien deſiré auoir moyen de la ſeruir.

Elle fit à peu prés la meſme choſe en vne autre occaſion. Vn de ſes freres auoit eu querelle auec vn gentilhomme de la Ville, & vn jour com-

me les deux sœurs Beatrix & Isabelle alloient à la Messe, vne sœur de ce gentil-homme commença à leur dire beaucoup d'injures, & à leur donner de grandes maledictions, Madame Beatrix tesmoigna qu'elle auoit beaucoup de peine à les supporter, & quelques gens qui estoient auec elles en vouloient tirer raison; mais elle pria sa sœur, dans sa douceur ordinaire, de laisser cette personne sans luy rien dire, parce qu'elle parloit comme vne femme affligée, & elle adjousta qu'elle prioit Dieu qu'il luy fist du bien, & la consolast.

Elle estoit tres-charitable enuers les pauures, & prenoit vn merueilleux plaisir à leur faire l'aumosne. Elle en prenoit aussi beaucoup à soulager les domestiques de sa maison, & lors qu'elle n'estoit pas aperceuë elle les aidoit dans quelque

chose de leur trauail ; ce qu'elle faisoit fort adroitement & agreablement. Cette grande bonté vers eux estoit cause que tous l'aymoient beaucoup. S'ils tomboient malades elle les seruoit auec vne charité extraordinaire, & elle auoit vne grace toute particuliere à les assister & à les consoler. Lors que Monsieur son pere estoit malade (ce qui arriuoit assez souuent) elle ne vouloit point permettre que personne le seruist qu'elle seule, disant aux seruiteurs qui la vouloient soulager de ce trauail, que c'estoit son pere, & qu'ainsi elle y estoit obligée. En sa derniere maladie qui dura trois mois, elle ne le laissa presque point, ny jour ny nuit, le seruant auec vn courage incomparable. Il parut merueilleux en ce rencontre; car bien qu'elle ressentist la perte qu'elle faisoit de son pere, au

delà de tout ce qui ſe peut dire, elle fut tousjours au cheuet de ſon lit, & luy tint la teſte trois jours entiers ſans le quitter. Enfin il rendit l'eſprit entre ſes bras. Il luy dit vn jour que deux choſes luy faiſoient de la peine, l'vne eſtoit d'auoir offenſé Dieu, & l'autre de ſe ſeparer de ſi bonnes filles. Elle luy reſpondit que l'vne ny l'autre ne luy en deuoit faire; Que pour la premiere il falloit qu'il miſt ſa confiance en Dieu & aux merites de noſtre Seigneur IESVS-CHRIST, duquel il deuoit attendre le pardon de ſes pechez; & que pour la ſeconde il ne deuoit point craindre, puiſque leur ſeparation n'eſtoit que pour fort peu de temps (cette vie eſtant ſi courte) & que pour elles ce leur ſeroit toûjours vne grande conſolation d'auoir eu vn ſi bon pere, & qu'elles eſperoient qu'il leur ob-

tiendroit beaucoup de graces du Ciel lors qu'il y seroit entré.

Comme la vie de ce bon Seigneur auoit esté si Chrestienne, sa mort y fut toute semblable. Il receut tous ses Sacremens auec beaucoup de deuotion, & finit dans des dispositions si saintes, qu'il y a sujet de croire qu'il est auec Dieu. Quoy que sa chere Isabelle eust jusques alors caché sa douleur, on vid bien que cette mort luy auoit esté extraordinairement sensible; car au mesme temps que son pere eut rendu l'esprit elle jetta du sang par la bouche en si grande abondance, que les Medecins creurent que cette douleur, auec la violence qu'elle s'estoit faite pour ne la pas tesmoigner, & pour assister son pere jusques à la fin, luy auoit desseché le cœur: Il fallut luy appliquer des vantouses scarifiées, & luy faire

diuers autres remedes pour la faire reuenir : elle estoit lors aagée de dix-neuf ans, & sa sœur Beatrix de vingt. Si elles auoient esté retirées pendant la vie de leur pere, elles le furent encore plus apres sa mort; elles ne quittoient point leur mere, & elles seules estoient toute sa consolation ; elles s'adonnerent en ce temps plus que jamais à la priere, à frequenter les Sacremens, & à la pratique des vertus.

Plusieurs bons partis se presenterent pour les deux sœurs ; ceux qui les recherchoient y estans plus portez à cause de leur vertu & de leur bonne nourriture, que pour leurs biens. Parmy les autres vn cousin de nostre venerable Mere luy témoignoit vne particuliere affection, & il se resolut d'obtenir dispense du saint Pere pour l'espouser. C'estoit

vn jeune homme fort bien fait, fort vertueux & ſi adonné à la penitence, que la pluſpart du temps il couchoit ſur la terre, n'ayant qu'vn tapis ſous luy, & vn bois ſous ſa teſte : Celuy-cy a bien fait pleurer noſtre venerable Mere, parce qu'en ſa conſideration elle eut quelque penſée de s'engager dans le monde ; car il la gagnoit par ſes bonnes qualitez : mais elle le pria qu'auant que de trauailler à obtenir aucune diſpenſe, ils s'appliquaſſent l'vn & l'autre plus qu'à l'ordinaire à la pratique des vertus, & à faire beaucoup de prieres & de bonnes œuures, afin de pouuoir connoiſtre la volonté de Dieu. Ce gentil-homme diſoit ſouuent à Madame Marie Ibagnés, que Madame Iſabelle ſa fille eſtoit ſi deuote, qu'il doutoit fort que Dieu la laiſſaſt dans le ſiecle, & qu'il eſtoit preſque per-

ſuadé qu'il l'en retireroit, ce qui arriua, comme nous allons dire au Chapitre ſuiuant.

CHAPITRE IV.

De la vocation de noſtre venerable Mere pour eſtre Carmelite.

LA feſte de Noël eſtoit proche, & les deux ſœurs ſe preparerent pour la celebrer auec des deuotions extraordinaires. Pour cét effet elles paſſerent preſque tout l'Auent en jeuſnes, prieres & lectures de liures ſpirituels, & à la fin elles firent vne confeſſion generale, Dieu ſe ſeruant de la lecture des liures de noſtre Mere ſainte Tereſe, à quoy elles s'étoient occupées en ce temps-là, pour leur toucher le cœur, & pour les diſpoſer à receuoir la grace qu'il leur vouloit faire de les appeller abſolu-

ment à ſon ſeruice : Madame Beatrix ſe ſentit particulierement eſmeuë en eſcriuant quelque point de ſa confeſſion, le jour de l'Expectation de la ſainte Vierge, Dieu l'appella interieurement, luy faiſant naiſtre vn grand deſir & vne grande ferueur de quitter le monde & de ſe rendre Religieuſe Carmelite ; mais elle ne ſçauoit comment le dire à ſa ſœur, conſiderant le déplaiſir que cette nouuelle luy pourroit donner, à cauſe de la grande amitié qu'elles ſe portoient.

Elles auoient arreſté enſemble, que ſi vne d'elles prenoit quelque condition, l'autre demeureroit auprés de leur mere, afin de ne la pas abandonner ; & qu'apres ſa mort elles ſe remettroient enſemble pour ne ſe plus ſeparer. Mais comme les œuures de Dieu ſont admirables, il

ne

ne ſe paſſa que trois jours entre la vocation de la premiere & celle de la ſeconde, qui arriua le jour de ſaint Thomas Apoſtre. L'appel de celle-cy fut fort particulier : Elle auoit paſſé tout le jour en retraite, eſcriuant ſa confeſſion; ſur le ſoir elle ſortit, & demanda à ſa ſœur Beatrix ſi elle ſe vouloit aller vn peu promener au jardin, luy diſant qu'elle eſtoit laſſe d'eſcrire ſes pechez, ſa ſœur luy reſpondit qu'elle allaſt deuant, & qu'elle la ſuiuroit: vn peu apres cette chere ſœur eſtant venuë pour la chercher, elle la trouua ſous vn arbre toute hors d'elle-meſme, & baignée en larmes; Elle l'appella, & voyant qu'elle ne reſpondoit point, elle attendit qu'elle reuinſt à elle, ce qu'elle fit quelque temps apres, & eſſuyant ſes larmes, elle ne fit pas ſemblant que rien ſe fuſt paſſé

en elle. Sa ſœur Beatrix ne luy teſmoigna pas non plus qu'elle ſe fuſt apperceuë de rien ; mais elle creut bien que Dieu luy auoit fait quelque grace extraordinaire.

Quelques jours ſe paſſerent ſans qu'elles ſe rendiſſent conte l'vne à l'autre de leur vocation, de crainte de ſe donner de la peine, chacune penſant eſtre la ſeule appellée de Dieu. L'aiſnée ſouffroit vne grande douleur d'auoir à ſe ſeparer de ſa chere ſœur, & c'eſtoit la ſeule conſideration qui l'empeſchoit d'executer ſon bon deſir. Vn ſoir s'eſtant couchée auec cette penſée, elle vid en ſonge vn lieu obſcur où il y auoit vn lac tres-profond, & d'vne eau fort trouble : dans ce lac il y auoit des monſtres affreux, & il luy ſembloit qu'elle auoit vn petit fil fort delié, attaché au petit doigt de ſa main,

auec lequel on la tiroit pour la faire tomber dans ce lac; ce que voyant, elle destacha ce fil, disant: Seigneur, » ce qui me tient c'est ma sœur: Aussi- » tost elle s'esueilla, & il luy sembla qu'effectiuement elle demeura libre, & elle prit resolution de descouurir son dessein à sa sœur dés qu'elle seroit leuée; mais ô bonté de Dieu, qui n'attendez autre chose d'vne ame que le moment d'vne forte determination pour la payer contant, vous fistes cette grace à celle-là, car dés lors qu'elle se fut ainsi abandonnée à vous, elle ne sentit plus aucune peine à le dire à sa sœur, ny à la quitter. Elle se leua de grand matin & l'alla trouuer, & en l'embrassant elle luy dit: Demeurez auec Dieu, » ma sœur, car sa Majesté m'appelle » à estre Carmelite déchaussée, & il n'y » a rien au monde qui m'empesche »

,, d'executer ce bon deſſein: noſtre venerable Mere luy reſpondit, que Dieu la vouloit auſſi pour ſon ſeruice, & qu'elle auoit pris la meſme reſolution de quitter le monde; mais qu'elle l'auoit deuancée à luy dire. Elles rendirent toutes deux graces à noſtre Seigneur, le priant de diſpoſer les choſes de telle ſorte qu'en peu de temps il leur donnaſt l'accompliſſement de leurs deſirs. Apres qu'elles furent Religieuſes, noſtre venerable Mere dit à ſa ſœur, que le jour de ſaint Thomas, eſtant dans le jardin (comme nous l'auons dit) & liſant dans le liure des Epiſtres du Pere Auila, à la premiere parole qu'elle leut, elle oüit vne voix de Dieu interieure qui l'appella, & luy commanda de quitter tout, pource qu'il la demandoit pour luy, & pour eſtre ſon eſpouſe. Cette voix de noſtre

Seigneur fut si efficace, qu'au mesme temps elle s'offrit à luy pour le seruir, & pour estre Carmelite déchaussée, auec vne si forte resolution, qu'il luy sembloit qu'aucune difficulté du monde ne seroit capable de l'en empescher.

Pendant quelques jours les deux sœurs demeurerent sans faire connoistre leur dessein à personne, & cependant nostre venerable Mere souffrit beaucoup de violentes tentations, l'esprit malin luy representant les auantages qu'elle pouuoit pretendre dans le monde, & luy faisant voir que sa vocation veritable n'auoit esté qu'vne illusion & vne tromperie, parce que jusques alors elle n'auoit eu aucune pensée d'estre Religieuse : de sorte qu'en cette occasion elle eut besoin du grand courage, que celuy qui l'appel-

loit luy auoit donné. Elles ne ſçauoient toutes deux comment deſcouurir leur deſſein à leur mere; mais apres y auoir bien penſé, elles prirent reſolution de faire d'vne pierre deux coups, & de confier leur deſſein au parent qui pretendoit eſpouſer noſtre venerable Mere, eſperant que comme il eſtoit ſi bon, & craignant Dieu, il ne s'y oppoſeroit pas, & que meſme il les aideroit à obtenir de leur mere le conſentement qu'elles ſouhaittoient. Pour le premier elles ne ſe tromperent pas, car auſſi-toſt qu'elles luy eurent dit leur bon deſſein, bien loin de les en détourner, il prit luy-meſme reſolution de ſe rendre Religieux (ce qu'il executa depuis) en la Compagnie de IESVS, où ayant veſcu peu d'années, il mourut en odeur de ſainteté. Mais pour le ſecond elles n'y trouuerent

pas la meſme facilité, car elles eurent bien de la peine à le faire condeſcendre de porter vne nouuelle ſi affligeante à leur mere; elles l'en prierent pourtant auec tant d'inſtances qu'enfin il leur promit: & en effet, vn jour qu'elles eſtoient ſeules auec leur mere, il luy dit : Madame, Ie »
vous ay tousjours dit que mes couſi- »
nes eſtoient ſi bonnes & ſi vertueu- »
ſes que Dieu les prendroit pour luy, »
c'eſt ce qu'il fait ; car les voila qui »
veulent toutes deux ſe rendre Car- »
melites, nous n'auons qu'à nous ſoû- »
mettre à ſa diuine Volonté. A cela »
cette femme vrayement Chreſtienne & pieuſe, & qui ſçauoit preferer la qualité de Seruante de IESVS-CHRIST à celle de mere, reſpondit auec vn courage merueilleux, & auec vne grande force d'eſprit dans ce coup ſi ſenſible : Mes filles ne ſont »

» pas à moy, mais à Dieu, il me les a
» données ſeulement afin que ie les eſ-
» leuaſſe pour ſon ſeruice; je voudrois
» auoir mieux fait, puis qu'il daigne
» les prendre pour ſes eſpouſes: Qu'il
» les retire quand il luy plaira, c'eſt vn
» fruit qui luy appartient, & non pas
» à moy, beny ſoit-il pour jamais: de
» quatre filles qu'il m'auoit données
» il ne m'en laiſſe pas vne, il les prend
» toutes pour luy, & me laiſſe ſeule;
diſant cela elle fondoit en larmes, ce qui attendrit fort ſes bonnes filles. La voyant ſi affligée, elles ſe retirerent pour vn peu de temps de deuant ſes yeux, & apres que ces premieres tendreſſes furent arreſtées elles retournerent auprés d'elle, & luy rendirent conte de leur vocation, la ſuppliant de ſe vouloir conſoler, & de ne point mettre d'obſtacle à vne choſe qui paroiſſoit ſi manifeſte-

ment eſtre de Dieu. Elles la prierent auſſi de n'en rien dire à leurs freres & à leurs autres parens juſques à ce que tout fuſt conclu & arreſté. Leur bonne mere leur promit, & leur donna toute ſorte de ſatisfaction, le grand amour qu'elle auoit pour elles ne luy permettant pas de leur rien refuſer de ce qu'elles deſiroient, & ſur tout dans vn œuure où il s'agiſſoit du ſeruice de Dieu. Elle leur demanda où elles ſouhaittoient qu'on traittaſt de leur entrée en Religion, elles luy dirent, à Salamanque, à cauſe que c'eſtoit vn lieu où elles ſeroient moins connuës & viſitées, eſtant plus eſloigné de leurs parens.

La mere euſt bien deſiré que c'euſt eſté à Auila ou à Segouie, mais voyant qu'elles n'y inclinoient pas, elle les laiſſa dans leur liberté, & dé-

pescha vn messager exprés à Salamanque, qu'elle adressa au Pere Michel Marcos, de la Compagnie de IESVS, le priant de traitter cette affaire auec la Mere Prieure de ce lieu. Elle luy fit responſe qu'elles n'auoient que deux places de reste, & qu'elles en auoient promis vne à vne Damoiselle de Biscaye qu'elles attendoient; de sorte qu'elles ne pouuoient receuoir qu'vne des deux sœurs. Le Pere leur escriuit aussitost cette responſe, & leur manda que si elles ne se vouloient pas separer, il estoit asseuré qu'elles pourroient estre receuës toutes deux à Madrid, & qu'il partiroit quand elles voudroient pour en aller traitter; mais elles n'y auoient point d'inclination. Quatre jours apres il dépescha vn second messager pour dire à Madame Ibagnés qu'il y auoit deux

places à Salamanque, parce que la Damoiselle de Biscaye estant allée visiter vne de ses sœurs Religieuse, y estoit demeurée auec elle; de sorte qu'il fut resolu qu'elles iroient à Salamanque.

Tous les soins que l'on apporta pour tenir cette affaire cachée, n'empescherent pas que les parens n'en eussent connoissance, ce qui les toucha beaucoup, & ils firent tout ce qui leur fut possible pour les empescher de les quitter; mais comme elles estoient si fortement touchées de Dieu, & si resoluës de le seruir, ces difficultez ne furent pas assez puissantes pour les faire reculer.

Le jour de leur depart, qu'elles desiroient si ardemment, estant arriué, qui fut le premier de May 1589. elles prirent congé de tous leurs parens auec vne grande fermeté d'es-

prit, elles ne jetterent pas vne ſeule larme, quoy que tous leurs proches, & les domeſtiques de la maiſon, à cauſe de la grande affection qu'ils auoient pour elles, en verſaſſent en abondance; & il eſt vray qu'elles eſtoient fort aymées & eſtimées de tous. Noſtre venerable Mere les conſoloit, & leur diſoit qu'elle les reuerroit quelque jour; ce qui fut verifié quand elle vint en France.

CHAPITRE V.

De ſon entrée au Conuent de Salamanque, & de ſa grande ferueur pendant ſon Nouiciat.

ELLES arriuerent à Salamanque le quatrieſme jour de May, & le lendemain elles allerent aux Carmelites voir les Religieuſes: noſtre venerable Mere y parut fort gaye & fort agreable; la Mere Prieure la pria

de chanter, pour voir si elle auoit bonne voix pour l'Office diuin, à quoy elle luy respondit auec gentillesse, qu'elle la prioit de la laisser joüir d'vn jour & demy qui luy restoit pour faire sa volonté, & qu'apres elle feroit ce qu'elle luy ordonneroit. L'esprit malin ne manqua pas de luy faire la guerre dans cette occasion, & de jetter dans son esprit vn extréme dégoust de ce qu'elle auoit si ardemment desiré; chaque pointe de grille luy faisoit peur, & la maniere de vie de cét Ordre luy paroissoit austere & rigoureuse au delà de ses forces : Sortant du Parloir, & entrant dans le carosse, elle se mit si fort à pleurer, que sa sœur luy dit que ce seroit temerité d'entrer auec vne si grande violence, à quoy elle luy respondit : Que Dieu «
fasse de moy & se serue de moy com- «

„ me il luy plaira, ſi ce n'eſt pas ſa vo-
„ lonté que ie ſente aucune conſola-
„ tion, quand ce ſeroit juſques au jour
„ du Iugement, il ne m'importe, je ne
„ veux que le ſeruir luy ſeul; & pour
„ ſon ſeul amour j'embraſſe cét eſtat
„ de Religion, & luy offre ma vie, &
„ mille ſi ie les auois pour les employer
„ à ſon ſeruice.

Le jour ſuiuant, ſixieſme de May, jour de S. Iean deuant la porte Latine, elles prirent toutes deux l'habit auec grande deuotion; l'aiſnée prit le nom de Beatrix de l'Incarnation, & noſtre venerable Mere celuy d'Eliſabeth des Anges. Elle eſtoit ſi modeſte qu'il ſembloit qu'elle euſt porté ce ſaint habit pluſieurs années; & dés les premiers jours de ſon entrée elle fut ſi exacte à tout ce qui eſtoit de regularité, qu'eſtant au Parloir auec ſa mere, & entendant ſonner

Vespres, elle la quitta à l'instant. Le soir à la conuersation, elle fut fort estonnée de voir les Sœurs si gayes; car elle estoit encore dans son amertume de cœur, & disoit: Sera-t'il pos- » sible que ie puisse jamais auoir au- » tant de joye. Elle se retira dans sa » cellule auec cette mesme angoisse, & s'offrit à la porter toute sa vie pour l'amour de Dieu; elle s'endormit dans cette resolution, le lendemain elle s'esueilla dans vne paix & dans vne tranquillité d'esprit incroyable, & elle disoit depuis qu'en tout le temps qu'elle a vescu en la Religion, elle n'a jamais ressenty la moindre tentation, ou la moindre peine sur sa vocation.

Elle embrassa auec joye toutes les vertus religieuses, sur tout l'obeïssance; elle estoit tres-exacte à la garde du silence, & comme on luy en

demandoit la cauſe, elle reſpondit que mettant les pieds ſur la porte du Conuent elle auoit veu vn Saint dans le Cloiſtre auec le doigt ſur la bouche, qui luy auoit monſtré qu'il falloit qu'elle ſe teuſt.

Elle fut fort remarquable en l'eſprit de pauureté; toute ſa conſolation eſtoit d'eſtre veſtuë d'habits remplis de pieces, & que ce qui eſtoit dans ſa cellule fuſt le plus pauure qu'il ſe pouuoit. Comme les cellules eſtoient de plaſtre, & que l'on donnoit vne piece de liege aux Sœurs, pour empeſcher que la fraiſcheur ne leur fiſt mal: noſtre venerable Mere s'auiſa vn jour de ramaſſer pluſieurs morceaux de vieille natte, ſi petits, qu'à peine il y en auoit pour mettre ſous ſes pieds, & elle demanda permiſſion de les porter dans ſa cellule, & d'en oſter le liege, ce que la Mere

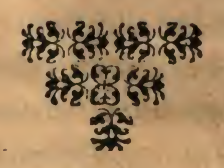
Prieure luy accorda. Elle prenoit pour elle les vieilles alpargates, ou souliers de cordes que les Sœurs ne pouuoient plus porter, & il falloit vser d'vn commandement absolu pour luy faire prendre quelque chose de neuf; neantmoins auec tout cela elle estoit extrémement propre.

Elle excelloit en humilité, mesme durant qu'elle estoit dans le monde, comme nous auons dit; mais elle se rendit bien plus remarquable en cette vertu depuis qu'elle fut Religieuse: Elle recherchoit en toutes les manieres possibles les occasions de pratiquer l'abjection & le mespris d'elle-mesme, tant en ses paroles qu'en ses actions, & elle s'employoit toûjours plus volontiers aux offices les plus vils de la Maison, qu'elle estimoit trop honorables pour elle.

Elle demanda congé d'assister &

ſeruir vne malade pulmonique qui eſtoit dans le Conuent, elle nettoyoit ſa cellule, & vuidoit les vaiſſeaux où elle crachoit, qui luy faiſoient ſoûleuer le cœur, parce que naturellement elle eſtoit fort propre. Elle eut au commencement beaucoup de repugnance au ſeruice de cette malade, à cauſe de l'infection que ſon mal luy cauſoit, mais elle la ſurmonta auec grand courage; de ſorte qu'vn jour allant vuider vn baſſin où elle auoit craché toute la nuit, elle en ſentit vne extréme
» horreur, ce que voyant elle dit : Eſt-
» il poſſible que j'aye repugnance à
» ſeruir vne ſeruante de Dieu; & puis elle mit de ce qu'elle portoit dans ſa bouche, ſe faiſant pour cela vne ſi grande violence à elle-meſme, qu'il luy ſembloit qu'on luy arrachaſt l'ame du corps. Mais apres cette action

elle n'eut plus aucune peine au ſeruice de cette affligée, au contraire elle y ſentoit vne grande conſolation. Elle dit cecy vn jour à vne Religieuſe dans vne rencontre où elle voyoit qu'elle auoit de la repugnance, pour l'encourager à ſe vaincre. Elle recherchoit continuellement les occaſions de ſe mortifier au manger, au coucher, & en tout le reſte. Au Refectoir elle ſe contraignoit de manger de ce qui luy donnoit le plus d'auerſion, & lors qu'elle trouuoit du gouſt à ce qu'elle mangeoit elle mettoit dedans des choſes ameres pour le luy oſter.



CHAPITRE VI.

De ſa Profeſſion, & des vertus qu'elle pratiqua en diuers offices où elle fut employée, & particulierement de ſa charité enuers les malades.

ELLE paſſa dans la ferueur que nous venons de dire tout le temps de ſon Nouiciat, qui dura ſeize mois. La cauſe de ce retardement de ſa Profeſſion furent les affaires qui ſuruinrent à l'Ordre en ce temps-là, le Conuent de Salamanque tenant ferme, auec quelques autres, contre le Vicaire general pour la conſeruation des Conſtitutions de noſtre Mere ſainte Tereſe, auſquelles luy & les autres Peres de l'Ordre vouloient apporter du changement. Comme donc le Conuent de Salamanque, entre les autres, luy reſiſtoit, il en receut beaucoup de dé-

plaisir, & defendit à la Mere Prieure, qui estoit la Mere Anne de l'Incarnation, cousine de nostre Mere sainte Terese, & à toutes les Religieuses de receuoir à la Profession aucune Nouice. Les parens de nostre venerable Mere sçachant les grands desirs que sa sœur & elle auoient de la faire, prierent instamment le Pere General de retracter son ordonnance pour l'amour d'elles, & n'ayant pû obtenir de luy cette grace, ils s'adresserent au Nonce du Pape qui leur accorda vn Bref pour faire faire profession à leurs parentes, nonobstant cette deffense ; mais nostre venerable Mere ne s'en voulut point seruir, aimant mieux se priuer de la satisfaction que ce luy eust esté de se consacrer sans retardement à IESVS-CHRIST par les vœux, que de donner le moindre mescontentement à

ſon Superieur. Sa ſœur Beatrix n'eſtoit pas tout à fait ſi reſignée, & faiſant vn jour paroiſtre quelque ennuy d'eſtre ſi long-temps Nouice, noſtre venerable Mere luy dit qu'elle n'en euſt point de peine, & que pour elle, elle n'en auoit aucune, croyant que Dieu auoit permis l'empeſchement qui eſtoit arriué à leur Profeſſion pour leur augmenter le deſir d'vn ſi grand bien, & auſſi afin qu'elles euſſent plus de temps pour ſe diſpoſer à vne action de telle importance: & de plus que ce leur eſtoit vn grand ſujet de conſolation de ce que les Sœurs leur auoient fait la grace de les receuoir au Chapitre. Ainſi elle attendit en paix le moment ordonné de la Prouidence diuine pour l'accompliſſement du plus ardent ſouhait qu'elle euſt en la terre, & fit voir que ſi elle n'eſtoit que

Nouice par ſon eſtat exterieur, elle eſtoit vne Religieuſe tres-auancée par ſa diſpoſition interieure, & par le progrés qu'elle auoit fait dans la ſoûmiſſion & le dégagement d'elle-meſme.

Au bout de trois mois le Pere General enuoya ſon conſentement à la Mere Prieure pour la Profeſſion des deux ſœurs. Noſtre venerable Mere ſouhaitta de la faire en qualité de Sœur Conuerſe pour ſeruir aux offices les pus bas, & elle le demandoit auec tant d'inſtances, qu'il fut neceſſaire que la Mere Prieure luy defendiſt d'en plus parler, ny d'y plus penſer. A quoy elle adjouſta de luy faire conſeiller le meſme par le Reuerend Pere Ribera, de la Compagnie de IESVS, ſon Confeſſeur, qui auoit les meſmes ſentimens, ſur ce ſujet, que la Mere Prieure, & tous

deux luy dirent que Dieu demandoit d'elle d'autres choses que de balayer la maison, & de seruir à la cuisine; & que pour s'exercer au trauail & à l'humilité le voile noir ne l'en empescheroit pas. Elle, comme tres-obeïssante, s'y rendit, encore qu'il luy semblast qu'elle n'estoit propre à autre chose qu'à exercer ces offices.

Elle fit sa Profession auec tant de ferueur d'esprit, qu'elle renouuella celle de toutes les Religieuses qui y assisterent. Comme elle fut preste à prononcer ses vœux, la Mere Prieure luy dit qu'elle estoit encore en liberté, & elle respondit: „ Acheuez, „ ma Mere, s'il vous plaist, si j'auois „ mille vies ie les offrirois toutes à no- „ stre Seigneur auec grande consola- „ tion de mon ame. Il y eut vne Religieuse fort sainte qui vid vne grande lumiere qui enuironnoit le Cha-

pitre pendant qu'elle prononçoit ses vœux, & cette Religieuse eut dés lors vne tres-haute opinion de ce que Dieu vouloit faire dans cette ame, & crût certainement qu'elle luy estoit fort agreable. Ce fut en l'année 1590. le dernier jour d'Aoust, qui est signalé en nostre Ordre par la Feste que nous y faisons de la Dedicace de toutes nos Eglises. Sa sœur Beatrix de l'Incarnation fit aussi Profession auec elle, estant aagée de vingt-six à vingt-sept ans, & nostre venerable Mere de vingt-cinq & demy. Celuy qui prescha à la ceremonie de leur voile, qui estoit vn Pere de l'Ordre de saint Dominique, sembla predire ce qui arriua depuis; car se retournant vers Madame leur mere, il luy dit, que dans peu elle verroit ses filles aller par le monde fonder des Conuents: ce qui fut verifié lors que

noſtre venerable Mere vint en France; car ſa mere eſtoit encore viuante, & logea trois jours les Religieuſes chez elle, parce que la maladie d'vne d'entr'elles les obligea d'y ſejourner ce temps-là.

Comme elle ſe vid Profeſſe, & par conſequent auec plus d'obligation pour la vertu, elle redoubla ſes ſoins à la pratiquer, & particulierement la charité, l'humilité, & la pauureté. Elle eſtoit occupée ſans ceſſe au ſeruice des malades : elle balayoit leurs cellules, & les ſeruoit dans toutes les autres choſes les plus viles, & cela ſi ſecrettement que perſonne ne s'en apperceuoit, afin d'éuiter d'en eſtre loüée. Elle eſtoit ſi deſireuſe de tout ce qu'il y auoit de plus humiliant & de plus penible à faire dans la maiſon, que ſes Superieures ne luy pouuoient donner vne plus grande con-

ſolation que de l'y employer. Elle perſeuera quatorze ans à ſeruir la malade dont nous auons parlé, & demanda cét employ eſtant encore Nouice, dont elle s'aquitta pendant tout ce temps auec vne extraordinaire charité, ponctualité & netteté. Elle ne laiſſoit pas, nonobſtant cette occupation, de faire d'autres offices que l'obeïſſance luy ordonnoit, & de s'en acquitter tres-bien : on luy voulut oſter le ſoin de cette Religieuſe malade lors qu'elle fut faite Souprieure, mais elle pria auec tant d'inſtance que l'on la luy laiſſaſt, que l'on ne pût luy refuſer d'eſtre ſon Infirmiere perpetuelle juſques à la mort, apres laquelle elle demeura fort affligée, & vne Sœur luy demandant comment elle pouuoit tant regretter cette bonne Sœur qui eſtoit bien-heureuſe d'eſtre deliurée

des miſeres de cette vie pour aller
» joüir de Dieu, elle reſpondit : Ma
» Sœur, vous ne ſçauez pas le treſor
» que ie perds n'ayant plus cette oc-
» caſion de ſeruir Dieu en ſa ſeruante.

Elle eſtoit continuellement à re-
chercher les occaſions de ſe morti-
fier, & ſembloit n'auoir d'attache à
autre choſe. Elle demeura pluſieurs
années dans vne cellule fort froide,
& eſtroite, & qui ſeruoit de paſſage,
jamais on ne l'oüit plaindre de cela,
ny d'autres choſes, tout luy ſem-
blant bon pour elle, pourueu que ce
fuſt le pire. Elle couchoit ſur des ais
qu'elle mettoit adroitement dans ſa
paillaſſe, pour empeſcher qu'on ne
s'apperceuſt de cette ſorte de peni-
tence. Ses diſciplines eſtoient ſi ri-
goureuſes, que la terre & les murail-
les en demeuroient pleines de ſang,
ce qui la mortifioit ſenſiblement,

parce qu'eſtant fort humble elle auoit grande peine que l'on apperceuſt ce qu'elle faiſoit. Outre cette ſorte de penitence, elle en a toute ſa vie fait de tres-grandes, comme il ſera dit cy-apres.

Elle pratiqua quatorze ans vers cette malade, dont nous auons desja parlé, vne charité merueilleuſe, ne ſe rebutant point de luy rendre de continuels ſeruices, bien que ſes crachats fuſſent ſi infects & puants, qu'ils faiſoient ſoûleuer le cœur à toutes celles qui paſſoient deuant ſa cellule. Mais outre le ſeruice de celle-là, à qui elle ne manqua jamais, elle fut ſix ans Infirmiere, & le ſoin qu'elle auoit des malades en cét office eſtoit incroyable. Elle eſtoit quaſi toûjours à penſer comme elle pourroit leur donner quelque ſoulagement. Pendant ce temps il y eut

plusieurs Religieuses qui eurent de grandes & longues maladies, & qui l'obligoient à des soins & à des fatigues qui ne se peuuent representer. Il y en eut vne entre les autres qu'elle seruit sept mois continuels, passant toutes les nuicts auprés d'elle sans se deshabiller, & auec cela Dieu voulant que la grande recompense qu'il preparoit à nostre venerable Mere pour sa charité, luy coustast vn peu cher, permit que cette pauure malade, apres auoir esté trauaillée de douleurs violentes, & de fortes conuulsions, en demeura dans vn tel abbatement d'esprit & de corps, que tous les seruices que son Infirmiere luy pouuoit rendre, & tous les soins qu'elle prenoit à la satisfaire, ne luy tournoient qu'à dégoust & ennuy; & de l'autre costé Dieu permit aussi que la Mere Prieure creust

bien ſouuent qu'il y euſt de ſa faute, de ſorte qu'elle l'en reprenoit ſeuerement. A tout cela noſtre venerable Mere ne faiſoit autre choſe que de ſe proſterner, demeurant longtemps la face contre terre, & jamais on n'entendit ſortir de ſa bouche vne ſeule parole de plainte ou d'excuſe. Iamais elle ne monſtra qu'elle fuſt laſſe de ce grand trauail, mais elle auoit tousjours vn viſage doux & ſerain, qui faiſoit paroiſtre la paix que ſon ame poſſedoit, & la conſolation qu'elle receuoit d'exercer ces actes d'humilité & de charité. Pendant ce temps vne Sœur l'ayant vn jour trouuée deuant le ſaint Sacrement toute baignée en larmes, & luy en ayant demandé la cauſe, elle luy reſpondit que rien ne luy faiſoit de peine que de ne pouuoir donner aucun ſoulagement à cette bonne

Sœur dans ſes grandes ſouffrances: peu apres la Mere Prieure reconnût clairement la grande humilité, charité & patience de noſtre venerable Mere, & en eſtoit en admiration auſſi-bien que toute la Communauté.

Nous auons dit comme dés ſon enfance elle eſtoit ſi douce & paiſible, qu'elle ne ſçauoit pas ſe plaindre ny ſe faſcher; mais ce qu'elle faiſoit lors par la bonté de ſon naturel, elle le pratiquoit auec bien plus de perfection quand elle fut Religieuſe, par la conduite de la grace, dont toutes ſes actions eſtoient animées. Elle ne faiſoit point paroiſtre ſes maladies, ſi elles n'eſtoient exceſſiues, & ne s'arreſtoit jamais au lict qu'à toute extremité. Elle fut trauaillée d'vn grand mal de poitrine, qui luy cauſoit vn viſage de morte,

ſans

sans qu'elle en fist aucun semblant, n'estant jamais plus contente que lors qu'elle auoit quelque chose à souffrir. Vn jour dans vne de ses maladies vn Chirurgien qui l'auoit saignée du pied, luy tira vne si grande abondance de sang, que si le Medecin ne fust suruenu, qui le fit arrester, elle estoit en danger de sa vie; & bien qu'elle se sentist defaillir, elle n'en dit pas vn mot.

On luy osta l'office d'Infirmiere, à cause des infirmitez qu'elle auoit elle-mesme, ce qui l'affligea fort, parce qu'on luy ostoit l'occasion de pratiquer la charité, comme elle desiroit. On luy donna celuy de Sacristine, & elle l'exerça auec toute la reuerence, la propreté & decence qui se pouuoit souhaitter. Elle seule lauoit & pollissoit les corporaux, & elle a toûjours conserué cét employ

pendant qu'elle a vescu par la tres-grande deuotion qu'elle auoit au tres-saint Sacrement. Son nouuel office n'estoit pas capable de luy faire oublier celuy où elle estoit auparauant, pour lequel elle auoit tant d'amour : de sorte que tout le temps qu'elle pouuoit auoir de reste de la Sacristie ; elle demandoit congé à la Mere Prieure d'aller à l'Infirmerie pour soulager les malades & les Infirmieres.

CHAPITRE VII.

De quelques graces extraordinaires qu'elle receut de Dieu, & de son élection à la charge de Soûprieure.

SON humilité estoit si grande qu'elle luy a tousjours fait cacher toutes les graces que Dieu luy faisoit, & les secrets qu'il daignoit luy communiquer, & elle estoit si retenuë en

cela, qu'il estoit bien difficile d'en apperceuoir quelque chose. Mais vn jour estant encore au Conuent de Salamanque, il luy eschapa, venant de communier, de dire tout haut: ,, Mon Dieu, & mon Seigneur, où ,, estiez-vous allé? Cette action parut fort nouuelle à la Mere Prieure, qui estoit assez proche d'elle, (c'estoit lors nostre Bien-heureuse Mere Anne de Iesus) elle la prit & l'alla renfermer dans sa cellule, où elle fut tout le jour sans boire & sans manger. Vne Sœur demandant ce qu'elle estoit deuenuë, la Mere Prieure luy respondit; Ma fille laissez-la, pleust à Dieu ,, que je fusse en mesme estat qu'elle ,, est. Et elle fit connoistre à cette Religieuse que Dieu auoit fait vne grande grace à nostre venerable Mere.

Le parent qui l'auoit voulu espou-

ſer, entra apres qu'elle fut Profeſſe, en la Compagnie de IESVS, où il veſcut auec tant de ferueur, qu'en peu de temps il eut acheué ſon ouurage, comme nous auons dit, & Dieu le retira à luy, n'ayant eſté que ſept ans en Religion. La nuit qu'il mourut il la vint viſiter, & l'appella par ſon nom; Elle s'éueillant vid ſa cellule toute remplie de lumiere, & ce parent au milieu, reueſtu d'vne ſi grande gloire qu'elle ne le pouuoit regarder; Il luy donna la benediction & diſparut ſans dire mot. Trois jours apres la nouuelle vint qu'il eſtoit mort à la meſme heure, & la Mere Prieure le diſant à noſtre venerable Mere, elle n'en parut aucunement émeuë, ſeulement elle reſpondit:
„ Beny ſoit Dieu, qui recompenſe
„ auec tant de largeſſe ce que l'on fait
„ pour luy.

Vers ce mesme temps vn de ses freres, qu'elle aimoit fort, estant à Rome occupé dans de grandes pretentions; Dieu le toucha pour se rendre Religieux, ce qui luy fit tout quitter pour reuenir en Espagne, mais il tomba malade en chemin d'vne fievre chaude auec pourpre, qui le reduisit à l'extremité. On l'escriuit à la Mere Beatrix de l'Incarnation, sœur de nostre venerable Mere, qui la vint trouuer pour luy apporter cette nouuelle; mais auant qu'elle commençast à luy parler, elle luy dit, Ie sçay ce que vous me venez di- »
re, ne vous mettez point en peine : »
cette nuit apres Matines, comme i'e- »
stois en oraison, Nostre Seigneur m'a »
fait voir nostre frere malade à l'ex- »
tremité, & m'a dit qu'il n'en mour- »
roit pas, & qu'il seroit Carme des- »
chaussé, ce qui arriua peu de temps »

apres Il veſcut ſaintement dans l'Ordre, & y fut preſque tousjours employé dans les principales charges. Il mourut eſtant Prieur de leur Conuent de Pampelune, apres auoir ſerui ſa Communauté, auec vne charité tres-ardente dans vn accident de maladie contagieuſe, parmi dix-huit ou vingt malades, dont elle fut tousjours affligée, leſquels ayant remis en ſanté, il fut frappé du meſme mal, qui luy fut vn moyen pour aller pluſtoſt au Ciel receuoir la recompenſe de ce feruent amour qu'il auoit exercé enuers ſes freres.

Ces faueurs ſingulieres du Ciel, la ſageſſe qui paroiſſoit en noſtre venerable Mere, & tant de vertus ſolides qui l'accompagnoient furent cauſe que l'on jetta les yeux ſur elle pour la faire Soûprieure en ſon Monaſtere, deux ans auant qu'elle vinſt

en France, ce qu'elle ressentit tres-viuement. Elle fit tout ce qui fut en son pouuoir pour l'empescher, mais la Mere Prieure, qui estoit la Mere Beatrix du saint Sacrement, sœur du Duc d'Alve; & toutes les Religieuses la desirerent si ardemment dans cette charge, qu'elle fut contrainte de s'y soumettre. Elle en jetta des larmes en abondance; disant, que l'on ne la connoissoit pas, qu'elle n'estoit propre que pour balayer la maison, & faire les Offices les plus vils; à quoy elle s'employa encore dauantage depuis qu'elle fut Soûprieure, qu'elle n'auoit fait auparauant, disant que jusques alors elle n'auoit rien fait, & pour exercer ces offices d'humilité & de mortification, elle prenoit ordinairement le temps que toutes les Religieuses estoient retirées, ou bien auant qu'elles fussent leuées, ce

qu'elle a tousjours continué (mesme lors qu'elle estoit Prieure) car elle auoit vn extreme soin de ne point paroistre singuliere en aucune chose, ayant vne grande circonspection pour éuiter ce defaut pardessus tout autre, tant en elle mesme, que dans celles dont elle auoit la conduite.

CHAPITRE VIII.

Dieu manifeste à nostre venerable Mere le dessein qu'il auoit qu'elle fust vne de celles qui viendroient en France, & comme elle y fut conduite.

LE temps s'approchant auquel Nostre Seigneur auoit determiné de donner des Carmelites à la France, & que nostre venerable Mere fust du nombre, il luy en fit connoistre quelque chose. Monsieur de Berulle, qui depuis fonda en ce Royaume la Congregation de l'O-

ratoire, & que sa rare pieté & ses autres tres-eminentes vertus esleuerent en suite à la dignité de Cardinal, fut choisi de Dieu pour auoir la meilleure part en l'execution de ce bon œuure. Sa Sainteté par la Bulle de l'establissement de nostre Ordre en France, l'auoit nommé pour estre l'vn de nos premiers Superieurs, & dés lors nous regardant auec vne charité de pere; il se resolut d'entreprendre le voyage d'Espagne, pour demander des Religieuses. Pendant qu'il se disposoit à partir, & trois mois auant son arriuée, il pleut à la diuine Bonté de le reueler à sa seruante. Car au jour de la feste de nostre glorieux Pere saint Ioseph, le saint Sacrement estant exposé, & elle estant demeurée au Chœur durant l'heure du Refectoir, nostre Signeur luy manifesta comme elle deuoit

estre du nombre de celles qui se-roient choisies pour faire cét establissement, & luy commanda d'accepter cét employ, qui luy seroit fort agreable. Elle s'en alla aussi-tost dans sa cellule, & écriuit au R. Pere General (qui estoit alors le P. François de la Mere de Dieu) & luy manda qu'elle auoit sceu que des personnes de pieté deuoient venir de France demander des Religieuses de l'Ordre pour y faire des fondations, & que nostre Seigneur luy donnoit de tres-ardens desirs d'accompagner celles qui y seroient enuoyées: Qu'il auoit tant de connoissance de son peu de vertu & de capacité, qu'elle ne sçauoit si elle osoit esperer cette grace d'estre nommée pour vne entreprise si sainte; mais qu'elle auoit pensé qu'elle ne s'employeroit qu'à seruir les autres Religieuses, n'estant

pas digne de faire rien dauantage, & qu'elle luy declaroit ſeulement ſon deſir, afin que s'il le jugeoit à propos, il l'employaſt à ce deſſein, qui paroiſſoit ſi auantageux à la gloire de Dieu. Cette premiere lettre ne contenoit autre choſe, ſans rien dire qui peuſt faire connoiſtre la lumiere qu'elle auoit receuë de noſtre Seigneur. Auſſi-toſt que cette dépeſche fut partie, le Diable commença à luy faire la guerre, agitant ſon eſprit de pluſieurs ſortes de penſées, luy repreſentant que ce qu'elle auoit veu eſtoit vne tromperie & vne illuſion, & qu'elle auoit eſté trop facile à y adjouſter foy & à en écrire au Pere General. Elle dit ſa peine à vn Seruiteur de Dieu, qui l'ayant écoutée, luy conſeilla de ne s'en inquieter pas beaucoup, luy diſant que Dieu deſcouuriroit la verité de cette

affaire, & que si c'estoit son œuure elle seroit effectuée, sinon qu'il luy manifesteroit sa volonté par le moyen de son Superieur, qui luy tenoit en la terre la place de sa diuine Majesté, & qu'elle auoit fort bien fait de luy en écrire. Ces raisons mirent l'esprit de nostre venerable Mere en repos, parce qu'elle ne desiroit que la plus grande gloire de Dieu.

En ce temps arriuerent en Espagne Monsieur de Berulle, Monsieur Gautier, Monsieur de Bretigny, & trois femmes deuotes Françoises, apportans vn Bref de sa Sainteté, afin qu'on leur donnast des Religieuses pour venir establir nostre Ordre en France. Nostre Seigneur redoubla lors le commandement qu'il auoit fait à nostre venerable Mere de venir en ce Royaume, & vn jour apres la sainte Communion, elle fut si pres-

sée d'en aller écrire à son General, qu'elle n'y pût resister. Dieu permit qu'elle n'eust aucune response à cette lettre ny à sa premiere; de sorte qu'elle ne sceut jamais qu'elle iroit en France, que lors que Monsieur de Berulle & sa compagnie vinrent à Salamanque. Vn jour donc les François estant au parloir auec nostre bien-heureuse Mere Anne de Iesvs, nostre Mere Isabelle en estant auertie, demanda permission à la Mere Prieure de leur aller parler, ce qu'elle luy accorda. Lors qu'elle entra dans le parloir, Monsieur de Berulle demanda comme elle s'appelloit, elle luy respondit, Isabelle des Anges, lors il luy dit qu'elle estoit nommée dans l'obedience, ce qui causa à son ame vne joye incroyable, se voyant proche de l'accomplissement de ses desirs. Dés que cette nouuelle

fut ſceuë dans le Conuent, il y eut vne grande triſteſſe, toutes les Religieuſes l'aimant tendrement. Elles firent tous leurs efforts pour empeſcher qu'elle ne s'en allaſt, elles la prierent auec d'extremes inſtances de ne les point abandonner, & leurs ſollicitations furent ſi preſſantes aupres du Pere Prouincial, auquel elles eurent recours en cette rencontre, que vaincu des prieres de la Mere Prieure & des autres Religieuſes, quoy qu'il ſceuſt que le R. Pere General l'auoit deſtinée à ce grand œuure, il luy dit qu'il trouuoit à propos qu'elle demeuraſt auec ſes Sœurs, & qu'elle y ſeruiroit noſtre Seigneur, comme elle le feroit en France. A cela, cette vraye Religieuſe reſpondit, qu'elle n'auoit d'attachemens qu'à la volonté de Dieu, mais que comme elle ſçauoit bien qu'il l'appelloit à tra-

uailler à la fondation de France, elle ne doutoit point que sa Majesté ne luy fist connoistre son dessein sur ce sujet, comme il auoit fait au Pere General, ce qui arriua bien-tost apres; car à peine le Pere Prouincial estoit sorti d'auec elle pour aller disner, qu'il retourna en diligence la demander, & luy dit, qu'il n'auoit jamais pû manger vn seul morceau à cause d'vn mouuement interieur qui l'auoit poussé fortement de luy venir dire, que nostre Seigneur luy auoit fait voir que c'estoit sa volonté qu'elle vinst en France. Les Religieuses aussi ne firent plus tant d'effort pour empescher sa sortie, voyant bien que l'affaire estoit de Dieu.

Le voyage fut donc conclud pour le jour suiuant, & cette mesme nuit nostre Mere Isabelle estant endor-

mie, elle s'éueilla au grand bruit qu'elle entendit dans ſa cellule, où elle vid entrer par ſa feneſtre vn grand oiſeau noir, qui faiſoit des croaſſemens épouuantables, & qui commença à ſauter ſur ſon lit: elle connut bien par les effets qu'elle reſſentit en ſuite, que c'eſtoit l'eſprit malin; de ſorte qu'elle fit le ſigne de la Croix, ce qui le fit auſſi-toſt diſparoiſtre. Elle ſe leua en meſme temps, & s'en alla deuant le tres-ſaint Sacrement, où elle fut en oraiſon juſques au jour; Et le ſuiuant, qui eſtoit celuy de ſaint Bernard, noſtre bienheureuſe Mere Anne de IESVS, noſtre venerable Mere Iſabelle des Anges, & la Mere Beatrix de la Conception, ſortirent du Conuent de Salamanque à deux heures apres minuit pour commencer leur voyage vers la France.

On

Ce fut vn grand ſacrifice à noſtre venerable Mere de ſe ſeparer de ſes Sœurs, pour qui elle auoit tousjours eu beaucoup d'affection : Elle en prit neantmoins congé auec vn ſi grand courage qu'il ſembloit qu'elle fuſt inſenſible à cette ſeparation, & eſtant proche de ſe dire le grand adieu, elle les embraſſa toutes en leur diſant, Nous ne nous reuerrons plus »
qu'au Ciel, Dieu ſoit auec nous. »

Nos trois Meres, & toute la troupe qui les accompagnoit, allerent droit au Conuent d'Auila, pour y prendre noſtre bien-heureuſe Mere Anne de ſaint Barthelemy, & la ſœur Leonor de ſaint Bernard, qui les y deuoit venir trouuer. Le Pere General les y attendoit pour leur donner ſa benediction : il parla trois diuerſes fois fort particulierement à noſtre venerable Mere Iſabelle, com-

me à vne des principales de cette fondation, & luy recommanda qu'elle fust tousjours fort exacte en l'obseruance de la Regle, des Constitutions, & des autres saintes coustumes de nostre Ordre. En ce mesme temps il la nomma Soûprieure de la nouuelle fondation, comme elle l'estoit du Conuent de Salamanque, dont tout le monde fut fort content. Il les accompagna jusques à vne lieuë de la Ville où il leur dit adieu auec beaucoup de larmes. De là elles allerent à Bourgos, où elles prirent la Mere Isabelle de S. Paul, qui estoit aussi vne de celles qui deuoient venir en France.

Le plus jeune des freres de nostre venerable Mere estoit lors Nouice en l'ordre des Carmes Deschaussez, & ils le firent aller en vne Ville où elle deuoit passer afin qu'elle le vist,

& le fortifiast par ses saints conseils dans vne vocation qu'il croyoit certainement tenir de ses prieres.

Quelques jours apres le Pere General alla à Salamanque, où parlant à la Mere Beatrix sœur de nostre venerable Mere, il luy dit ces paroles. I'ay long-temps resisté à la sortie des „ Carmelites de ce Royaume pour les „ enuoyer en France, estant vne chose „ qui se deuoit beaucoup peser. Elles „ sont desja parties, & ce m'est vne „ grande consolation que la Mere Isa- „ belle soit de la compagnie. „

Nos Meres poursuiuant leur chemin rencontrerent plusieurs mauuais passages, & d'autres difficultez inéuitables en vn si grand & si penible voyage, & dans toutes ces rencontres nostre venerable Mere paroissoit si gaye & si resoluë qu'elle encourageoit toutes les autres, de

ſorte que les François l'appelloient fort agreablement la vaillante Eſpagnole : & depuis ce temps-là Monſieur de Berulle l'aima, & la conſidera tres-particulierement, & elle auſſi de ſon coſté commença d'auoir pour luy beaucoup de veneration. Nous ne rapporterons point icy toutes les particularitez de ce qui ſe paſſa le reſte du chemin, pource qu'elles ſont écrites ailleurs, & données au public. Nous dirons ſeulement que les Religieuſes arriuerent à Paris le 16. d'Octobre 1604. elles entrerent le lendemain 17. veille de ſaint Luc, dans leur nouueau Monaſtere, & le 18. jour de ce ſaint Euangeliſte, le ſaint Sacrement y fut poſé & la premiere Meſſe chantée. Noſtre Mere Iſabelle ſoulageoit en tout ce qui luy eſtoit poſſible noſtre bien-heureuſe Mere Anne de Ieſus, outre la charge de Soû-

prieure, elle luy donna ſoin des ouuriers, qui eſtoient lors en grande quantité, la maiſon n'eſtant pas encore acheuée de baſtir. Elle demeuroit tout le jour ſur pied ; de ſorte que pendant trois mois elle les eut tousjours pleins de groſſes empoulles, qui creuant en pluſieurs endroits luy cauſoient beaucoup de douleur, ſans que jamais elle en fiſt rien paroiſtre, & ſans y chercher aucun ſoulagement. Elle prenoit ſur elle tout le trauail qu'elle pouuoit, comme de nettoyer, de porter de l'eau, du bois, & autres choſes ſemblables, & tous ces exercices ne l'empeſchoient jamais de ſe trouuer à la Communauté, particulierement au Chœur, où elle aſſiſtoit tousjours auec vne deuotion & vne application ſinguliere.

Comme noſtre bien-heureuſe

Mere Anne de Iesus connoissoit la haute vertu de nostre venerable Mere Isabelle sa Soûprieure, elle prenoit vn soin particulier de luy faire pratiquer, non seulement afin qu'elle s'accreust tousjours dauantage en elle, mais aussi pour edifier par ses saints exemples les Nouices que l'on receuoit dans ces commencemens de l'Ordre, & qui en deuoient estre les fondemens. Pour cela, si quelque chose n'estoit pas faite en son temps, où s'il arriuoit quelqu'autre manquement semblable dans le Monastere, elle s'en prenoit à sa Soûprieure, comme si c'eust esté par sa faute, & nostre bonne Mere ne s'excusoit jamais, mais se prosternoit sans respondre vn seul mot, si ce n'est que la Mere Prieure luy ordonnast. Vn jour il arriua que les Sœurs du voile blanc n'eurent pas acheué ce

qu'il falloit pour le disner de la Communauté, ce qui fut cause qu'il fallut vn peu retarder de sonner le Refectoir; nostre bien-heureuse Mere Anne de Iesus en reprit bien fort nostre Mere Isabelle, & luy en donna mesme vne Penitence qu'elle accomplit auec beaucoup de joye.

CHAPITRE IX.

Comme nostre venerable Mere Isabelle fut menée à Dijon par la Mere Anne de Iesus. Des grandes instances qu'elle luy fit d'aller auec elle en Flandres. Et comme elle se resolut de demeurer en France, pour correspondre à la volonté de Dieu.

NOSTRE venerable Mere exerçant sa charge auec la grace & la benediction que nous venons de voir, nostre bien-heureuse Mere Anne de Iesus fut enuoyée à Dijon, pour y donner commencement à vn

nouueau Monaſtere, & elle n'y voulut point aller qu'on ne luy donnaſt noſtre venerable Mere pour eſtre ſa Soûprieure. Meſſieurs nos Superieurs luy accorderent ſa demande, la traitant tousjours & en toutes choſes, auec beaucoup de condeſcendance. Quand elles eurent eſté quelques mois à Dijon, l'infante d'Eſpagne, Iſabelle Claire Eugenie, demanda noſtre bien-heureuſe Mere Anne de Ieſus, pour fonder noſtre Ordre en Flandres : & bien que la choſe ne ſe deuſt pas executer ſi promptement, la reſolution en fut priſe deſlors, en ſuite dequoy noſtre Mere Anne de Ieſus, & la Mere Beatrix de la Conception, qui la deuoit accompagner, firent de grands efforts pour emmener auſſi auec elles noſtre Mere Iſabelle. Ces inſtances ne luy donnerent pas peu de peine, car d'vn coſté elle

aimoit beaucoup ces deux bonnes Meres, & elle euſt fort deſiré de leur donner cette ſatisfaction; mais de l'autre elle ſe ſentoit en ſon interieur ſi puiſſamment attirée à demeurer dans la France, qu'elle ne pouuoit douter que ce ne fuſt le lieu où Dieu vouloit qu'elle continuaſt à trauailler pour ſa gloire. Eſtant vn jour en grande angoiſſe & en grande amertume de cœur ſur ce ſujet, elle eut recours à ſon remede ordinaire, qui eſtoit l'oraiſon. Noſtre Seigneur luy fit connoiſtre qu'il ne vouloit pas qu'elle s'en allaſt, & luy dit par forme de reproche; ſi elle vouloit fuïr la Croix & éuiter les trauaux qu'elle deuoit trouuer en ces fondations de France. Par ces paroles de noſtre Seigneur, ſon eſprit demeura dans vne grande paix, & dans vne grande joye. Vne autre fois comme

ces deux Meres la pressoient de nouueau pour s'en aller, luy disoient plusieurs raisons pour luy en faire voir quelque sorte de necessité, cela la mit en grand trouble, luy faisant apprehender que ce qu'elle pensoit auoir entendu de nostre Seigneur ne fust pas de luy; mais que ce fust vne illusion de l'esprit malin. Sa peine l'obligea de recourir vne autre fois au mesme remede de l'oraison, dans laquelle nostre Seigneur la reprit de ce qu'elle estoit entrée en quelque doute, si elle deuoit demeurer en France, apres qu'il luy auoit fait connoistre si clairement que c'estoit son dessein sur elle. Lors elle dit à nostre Seigneur auec vne grande de-
» termination, Seigneur me voicy, ie
» m'offre toute à vous, faites de moy
» tout ce qu'il vous plaira, & j'espere
» qu'estant assistée de vostre grace, ie

ne me rendray à nulles difficultez : »
lors nostre Seigneur luy dit : Aye bon »
courage ma fille, ie ne t'abandon- »
neray point. Ces paroles luy cause- »
rent vne si grande force d'esprit, qu'elles la firent resoudre absolument de demeurer, de sorte que comme on luy parla encore de s'en aller, elle répondit courageusement, que nostre Seigneur & la Vierge luy auoient donné la France pour son partage, & qu'elle ne la quitteroit point.

Peu de jours apres, comme elle faisoit vne oblation d'elle-mesme à Dieu, Monsieur de Berulle arriua à Dijon, & la trouuant disposée à tout ce qu'il pouuoit souhaiter, il la pria d'aller faire vn nouuel establissement en la ville d'Amiens, luy disant, que tout le monde la demandoit auec grande instance, & particuliere-

ment Madame la Comtesse de saint Paul.

CHAPITRE X.

Comme elle alla fonder à Amiens, & de ce qui se passa en l'establissement de ce nouueau Monastere, jusques à ce qu'elle en partit pour aller à Roüen.

NOSTRE venerable Mere Isabelle eut beaucoup de regret de quiter nostre bien-heureuse Mere Anne de Iesus, & la Mere Beatrix de la Conception, ses anciennes compagnes. Elles estoient toutes trois sorties en mesme temps du Conuent de Salamanque, & ces deux bonnes Meres estant destinées pour la Flandre, il y auoit beaucoup d'apparence qu'elle ne les reuerroit jamais. Mais voyant que Dieu demandoit d'elle cette separation, elle la fit auec grande resolution. Nostre tres-

honoré Pere Monsieur de Berulle, auec deux femmes seculieres, la menerent à Paris, & dés la sortie de Dijon elle fut atteinte d'vne violente dissenterie, qui mit fort en peine Monsieur de Berulle. Il s'informoit continuellement de l'estat où elle estoit, & il auoit soin qu'on luy fist prendre des eaux cordiales, & qu'on luy donnast tous les autres soulagemens qui se pouuoient dans ce voyage. Elle nous a dit souuent qu'elle n'oublieroit jamais les charitez qu'elle auoit receuës de luy, sur tout celles qu'il luy rendit en cette occasion. Ils furent quatre jours en chemin, & arriuerent à Paris la veille du Dimanche des Rameaux. Elle eut tant de joye de reuoir cette sainte communauté, que son mal la quitta. Nostre bien-heureuse Mere Anne de saint Barthelemy (qui estoit Supe-

rieure de la Maiſon, en l'abſence de noſtre bien-heureuſe Mere Anne de Ieſus) & toute les Meres & Sœurs Françoiſes ne la receurent pas auec moins de joye. Noſtre Mere Anne de ſaint Barthelemy deuant donner l'habit le Mercredy Saint à deux Demoiſelles, deſira que noſtre Venerable Mere fiſt cette ceremonie. Elle y reſiſta beaucoup ; mais voyant que tout le monde le vouloit, elle y conſentit. La Reine Marie de Medicis, & Madame (qui a eſté depuis Reine d'Eſpagne) y aſſiſterent, accompagnées de toute leur Cour, auec grande deuotion. A la fin de la ceremonie, Mademoiſelle de Longueuille (Fondatrice du Monaſtere) prit noſtre venerable Mere par la main, & la mena à la Reine, ce qui ne luy fut pas vne petite mortification, à cauſe de ſa grande humilité & rete nuë

Mademoiſelle de Longueuille dit à la Reine , en luy preſentant noſtre bonne Mere. Voſtre Majeſté, Ma- » dame, peut bien deſcouurir ſes pen- » ſées & ſes ſentimens à la Mere Iſa- » belle , c'eſt vne grande ſeruante de » Dieu. La Reine l'embraſſa auec gran- » de tendreſſe, ce que firent auſſi les autres Princeſſes & Dames qui eſtoient auec elle. Elle demeura à Paris plus de ſix ſemaines, auec grand contentement de toutes les Religieuſes , & de ſon coſté elle n'en auoit pas moins voyant leur ferueur, & comme elles alloient croiſſant tous les jours de vertu en vertu. La Mere Prieure donna permiſſion aux Sœurs de l'aller voir dans ſa cellule pour luy parler en toute liberté, & toutes l'aimoient fort tendrement, à cauſe de ſon extreme douceur & de ſon humilité.

Noſtre venerable Mere partit de Paris pour la fondation d'Amiens, auec quatre Religieuſes. Madame la Comteſſe de ſaint Paul les ſçachant proches d'arriuer, alla vne demy-lieuë au deuant d'elles, accompagnée des Dames les plus qualifiées de la Ville. Elle les mena droit à la grande Egliſe, où Monſieur l'Eueſque les attendoit auec tout ſon Chapitre. Il les receut auec beaucoup de teſmoignages de bienveillance & d'affection, & leur fit voir le Chef de ſaint Iean Baptiſte, & les autres corps Saints qui ſont conſeruez en cette Egliſe. De là elles furent conduites auec grand applaudiſſement du peuple, en la petite maiſon que l'on leur auoit preparée, en attendant qu'il s'en rencontraſt vne plus commode, tous paroiſſans fort pleins d'affection pour noſtre ſaint Ordre, mais

partie

particulierement Monsieur le Comte de saint Paul & Madame sa femme. Comme ils n'auoient point encore d'enfans, ils prierent nostre venerable Mere de demander à Dieu qu'il leur en donnast, ce qu'elle prit fort à cœur, & à quelque temps de là Dieu leur donna Monsieur le Duc de Fronsac. Aussi-tost qu'on le peut faire sortir dehors, Madame la Comtesse le fit porter à nostre venerable Mere, comme estant vn fruit de ses oraisons, & elle luy portoit tant de respect qu'elle l'appelloit sa bonne Mere, & vouloit aussi qu'elle l'appellast sa fille. Le petit Duc n'ayant encore qu'vn an & demy, fut attaqué d'vne si grande maladie que les Medecins en desespererent. Madame sa mere vint au Conuent toute outrée de douleur, prier nostre venerable Mere de demander à Dieu la santé,

& la vie de celuy qu'elle croyoit auoir obtenu par ſes prieres; Elle luy promit de le demander inſtamment à ſa diuine Majeſté, & d'y faire joindre toutes ſes Sœurs. A peu de jours de là le petit ſe trouua tout à fait guery ; de ſorte que Madame la Comteſſe diſoit, qu'il luy auoit eſté redonné vne ſeconde fois par les prieres de la Mere Iſabelle, & que par ſon moyen Dieu le luy auoit reſſuſcité. Noſtre venerable Mere eut grande peine qu'on luy donnaſt la gloire de cette gueriſon ſi prompte, & pour ne ſe l'attribuer pas; elle diſoit que noſtre Seigneur auoit fait cette merueille par les ſoins & par les prieres de ſes Sœurs. L'eſtime qu'on auoit d'elle en ce lieu l'affligeoit extremement, ſon humilité ne permettant pas de ſouffrir qu'on euſt la moindre opinion d'el-

le: & elle disoit que si on voyoit en elle quelqu'autre chose que des imperfections, Dieu le permettoit pour honorer & mettre en credit cette œuure des Fondations, & l'obliger elle-mesme à le seruir auec plus de ferueur.

Quand elle eut esté enuiron trois ans à Amiens, on traita de faire vne fondation à Roüen, à laquelle les Superieurs desirerent l'employer. Vers ce mesme temps le nouueau Conuent fut acheué, & Madame la Comtesse de saint Paul souhaita que nostre venerable Mere y passast auant que de s'en aller de la Ville. Monsieur du Val, vn de nos Superieurs, vint de Paris pour se trouuer à ce changement. Il dit à nostre venerable Mere qu'il eust bien souhaité que les Religieuses fussent passées au nouueau Conuent auec solemni-

té, mais qu'il ne voyoit pas les choſes apparemment en eſtat que l'on le peuſt faire de cette ſorte, & qu'ainſi il faudroit qu'elles y paſſaſſent en ſecret. Elle luy reſpondit qu'elle feroit tout ce qu'il luy ordonneroit; mais que neantmoins il luy ſembloit que Dieu ſeroit dauantage honoré & glorifié, ſi cette action ſe faiſoit auec ceremonie & à la veuë de tout le monde. Il luy repartit qu'elle auoit raiſon, Qu'elle recommandaſt l'affaire à noſtre Seigneur, & qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour diſpoſer les choſes en ſorte que cela ſe pûſt faire. L'on vid clairement que ce que noſtre venerable Mere deſiroit eſtoit agreable à Dieu, parce que noſtre Superieur eſtant allé voir Monſieur l'Eueſque pour le luy propoſer, il le trouua dans des ſentimens tous pareils, & dés le meſme jour il

assembla son Chapitre, où il fut conclud d'vne commune voix, que c'estoit vne chose juste que cette translation se fist auec grande solemnité, Que tous y contribueroient, & en feroient leur propre affaire pour la rendre plus solemnelle. Le jour suiuant on arresta que l'on feroit vne Procession generale, & que les Religions & Confrairies se rendroient à la grande Eglise le lendemain, Que l'on dresseroit des Autels par les ruës, Qu'elles seroient tapissées, & que les artisans fermeroient leurs boutiques la moitié du jour. Monsieur d'Amiens ordonna mesme, pour rendre cette journée plus celebre, que l'on tireroit le Chef de saint Iean Baptiste de sa Chapelle (qui n'en estoit jamais sorty jusques à ce jour-là.) La Procession se fit donc auec la plus grande pompe & le plus

grand appareil que l'on veid jamais, & les Religieuſes furent conduites en cette ſorte en leur nouueau Conuent, où le ſaint Sacrement fut poſé, au grand contentement de tous, & particulierement de noſtre venerable Mere, que la joye mettoit comme hors d'elle-meſme, voyant combien Dieu eſtoit glorifié en ſes ſeruantes ; & qui deſlors ſentit renoueller en elle de grands deſirs de trauailler & de ſouffrir beaucoup pour ſa diuine Majeſté.

Auſſi les Religieuſes qui eſtoient auec elle en ce Conuent d'Amiens, pendant le temps qu'elle y demeura, rapportent qu'elle pratiquoit toutes les vertus en vn tres-haut degré : Que ſa mortification & ſa penitence eſtoient ſans relaſche, & ſi rigoureuſes, que celles qui deſcouuroient les actions qu'elle faiſoit (nonob-

ſtant le grand ſoin qu'elle prenoit de les cacher) en eſtoient toutes en admiration.

Que ſon humilité eſtoit ſi profonde, qu'il eſtoit impoſſible de la pouuoir exprimer, mais qu'elle paroiſſoit particulierement lors qu'elle parloit de ſes fautes; ce qu'elle faiſoit auec des ſentimens ſi bas d'elle-meſme, qu'il ſembloit qu'elle fuſt la plus grande pechereſſe du monde, & que non contente de s'humilier de ſes propres defauts, elle le faiſoit encore de ceux des autres, & deſiroit en porter la penitence.

Qu'elle auoit tant d'eſtime & tant d'amour pour ſes filles, qu'elle les reſpectoit comme ſi elle euſt eſté leur inferieure, & qu'elle les ſeruoit dans les diuerſes rencontres qui s'en offroient auec vn ſoin extraordinaire, s'abaiſſant meſme juſques aux

actions les plus viles. Que sa ferueur estoit telle qu'elle se trouuoit tousjours des premieres à la communauté, & sur tout à l'oraison du matin, qu'elle sonnoit elle-mesme tres-souuent.

Que son vnion à Dieu estoit continuelle, ce qui faisoit qu'on ne la pouuoit regarder qu'auec grand respect, sa seule veuë faisant impression dans les autres, & l'on remarquoit cette disposition plus visiblement en elle au temps que l'Eglise celebroit les principaux mysteres de nostre Foy. Elle se preparoit à ces Festes auec des ferueurs nonpareilles, & auec des mortifications & des penitences qui excitoient & animoient toutes ses filles à l'imiter.

Qu'vne de ses deuotions de la semaine sainte estoit d'aller nuds pieds depuis le Ieudy jusques au Diman-

che, ayant vn visage si touché & si mortifié, qu'il faisoit bien connoistre le profond sentiment qu'elle portoit en son ame, des souffrances du fils de Dieu, & que le jour de Pasques, son corps si attenué sembloit auoir repris vne nouuelle vie auec celuy du fils de Dieu.

CHAPITRE XI.

Comme elle alla fonder le Monastere de Roüen.

ELLE partit d'Amiens, apres y auoir esté trois ans & vn mois, son absence fut extremement regrettée de toutes les personnes les plus considerables de la Ville, qui la connoissoient & estimoient beaucoup, sur tout de Monsieur le Comte & de Madame la Comtesse sa femme, qui firent tout ce qu'ils peurent pour obtenir qu'elle demeurast, &

escriuirent pour cét effet à Messieurs nos Superieurs : mais la chose ne pût reüssir selon leurs souhaits, Dieu destinant ailleurs nostre bonne Mere. Elle donna beaucoup à sa diuine Majesté, en laissant ses filles, lesquelles de leur costé n'eurent pas moins de ressentiment de son absence. Elles luy demanderent toutes à genoux, lors qu'elle fut preste à sortir de leur Monastere, qu'elle reuinst mourir auec elles, & elle leur dit qu'elle y reuiendroit volontiers, si on luy vouloit permettre. Elle sortit donc d'Amiens le lendemain de l'Ascension, pour aller à Paris, menant auec elle la Mere Marie de la Trinité, sa Soûprieure, & deux autres Religieuses. Elles furent receuës au Monastere de l'Incarnation auec vne extréme joye, par nostre bienheureuse Mere Magdeleine de saint

Ioſeph, qui venoit d'y eſtre eſleuë Prieure : Elles n'y firent quaſi que paſſer, parce qu'on les preſſoit fort de Roüen d'y aller en diligence : Elles y arriuerent le 6. de Iuin, qui eſtoit la veille de la Pentecoſte de l'année 1609. & le lendemain jour de cette grande Feſte, la premiere Meſſe y fut dite, & le ſaint Sacrement poſé. Il y eut beaucoup de trauerſes en cette fondation, comme il eſt marqué dans la vie de noſtre bienheureuſe Sœur Marie de l'Incarnation : & noſtre venerable Mere diſoit que Dieu y ſeroit bien ſerui, puis que l'eſprit malin faiſoit tant d'effort pour l'empeſcher. Comme preſque toutes les Religieuſes qui eſtoient de ce temps-là ſont decedées, & qu'elle y demeura peu, l'on n'en ſçait pas beaucoup de choſes; nous rapporterons ſeulement la re-

lation d'vne Sœur du meſme Conuent, qui l'a veuë neuf ou dix mois. Voicy ce qu'elle contient.

Cette grande ſeruante de Dieu eſtoit vn rare exemple de toutes les vertus, & tres-eminente dans tout ce qui eſtoit de la Religion & de la pieté. Elle auoit toutes les bonnes qualitez que l'on pourroit deſirer dans vne parfaite Superieure : ſon humilité eſtoit tres-profonde & exemplaire, ne laiſſant écouler nulle occaſion ſans en donner de veritables preuues.

Comme il n'y auoit pas encore beaucoup de perſonnes propres pour ſe bien aquiter des offices, elle prenoit ſoin de tous en general & en particulier, comme ſi elle euſt eſté Sacriſtine, Robiere, Prouiſoire & Infirmiere. Il y eut en ce temps-là pluſieurs Sœurs malades; & comme

vn iour on en parloit deuant nostre venerable Mere, elle dit: I'aimerois » mieux que toutes fussent malades, » que de voir vne seule imperfection » dans cette maison. »

Cette sainte ame estoit si remplie du zele de la perfection Religieuse, qu'elle n'obmettoit aucune chose d'vne entiere regularité, y estant exacte jusques aux plus petites choses de nostre Regle, de nos Constitutions, & du Ceremonial.

L'on trouua vne fois sa discipline faite par espics de fil d'archal, & toute teinte de sang. Elle estoit de grande oraison, & auoit le don de larmes. Elle estoit si remplie d'amour & de respect vers le tres-saint Sacrement, que l'on voyoit sur son visage vne joye toute extraordinaire quand elle trauailloit à quelque chose pour seruir à l'Autel. Vn

jour vn Eſpagnol luy donna quelque ſomme d'argent pour en faire ce qu'elle voudroit, & elle le deſtina auſſi-toſt au tres-ſaint Sacrement, auec vne joye merueilleuſe, & dit deuant les Sœurs, que cette aumoſne ſeroit employée pour auôir vn chaſuble de damas rouge, qu'elle feroit elle-meſme. Elle eſtoit la premiere leuée & la derniere couchée, & ſonnoit elle-meſme le réueille-matin, & la cloche de l'oraiſon.

Elle jeuſnoit ſi ſouuent au pain & à l'eau, que cela luy eſtoit tout ordinaire. Elle alloit lauer les eſcuelles le plus ſouuent qu'elle le pouuoit. Elle alloit auſſi lauer la leſſiue auec les Sœurs du voile blanc, & faiſoit toutes les autres choſes les plus baſſes & plus penibles, comme ſi elle en euſt eſté l'vne. Quoy qu elle fuſt trespenitente, elle faiſoit fort ſoigneu-

sement entendre aux ames qui estoient sous sa conduite, qu'elle auoit bien plus d'estime du renoncement d'elles-mesmes que des mortifications exterieures; disant, qu'il y auoit des ames qui estoient si attachées à leur propre esprit, qu'elles feroient de bon cœur aussi grand que le bras de penitence, pourueu qu'elles fissent aussi grand que le doigt de leur volonté.

Elle auoit vn merueilleux amour & vn merueilleux zele pour tout ce qui regardoit le seruice de Dieu, & enseignoit à toutes par ses paroles & par ses exemples à en estre tres-soigneuses.

Elle recommandoit aussi que toutes, & particulierement les Nouices, fussent fort ponctuelles à se rendre aux heures de communauté, & celles qui le faisoient plus fidellement

eſtoient celles qu'elle loüoit dauantage.

Elle auoit vne grande modeſtie, accompagnée d'vne grande douceur & d'vne ſainte gäyeté, ſans neantmoins jamais éclater à rire haut. Voila ce qu'a rapporté cette bonne Sœur.

CHAPITRE XII.

Comme noſtre venerable Mere allant faire la fondation du premier Conuent de Bordeaux, fut receuë en celuy de l'Incarnation par noſtre bien-heureuſe Mere Magdeleine de ſaint Ioſeph, & de la grande eſtime & affection qu'elles auoient l'vne pour l'autre.

APRES auoir demeuré ſeize mois à Roüen, elle en partit à la my-Octobre 1610. pour aller faire la fondation du premier Conuent de Bordeaux. Elle paſſa par celuy de Paris, où noſtre bien-heureuſe Mere Magdeleine de S. Ioſeph eſtoit Prieure, qui

qui la receut auec des tesmoignages extraordinaires d'affection. Elle la fit presider par tout, tant qu'elle demeura dans le Monastere, luy communiqua sa maniere d'agir, & elle la traita en toutes choses auec autant de deference (quelque resistance que nostre venerable Mere Isabelle y peust faire) que si elle eust esté Prieure de la maison.

Pour marque de l'amour tendre & respectueux que toutes nos Meres & les Sœurs de cette sainte maison luy auoient tesmoigné, elle nous disoit, que comme nostre bienheureuse Mere Magdeleine luy faisoit faire la visite apres Matines; nostre bonne Sœur Marie des Anges, qui estoit la Mere de Monsieur le Cardinal de Berulle, & vne tressainte femme, l'attendoit ordinairement le soir sur la porte de sa cel-

lule pour receuoir ſa benediction auant que de ſe coucher, & enfin que toutes luy donnoient tant de preuues de leur charité & de leurs ſinceres affections, qu'elles l'en rendoient toute confuſe.

Elle ſejourna à Paris enuiron quinze jours, & pendant ce temps ces deux ſaintes ames renouuellerent enſemble vne ſi eſtroite amitié, & contracterent vne liaiſon ſi particuliere en noſtre Seigneur, qu'elle a duré toute leur vie. Noſtre bien-heureuſe Mere Magdeleine a tousjours traité noſtre Mere Iſabelle auec beaucoup de reſpect, & n'a jamais manqué à luy rendre tous les offices de charité qui luy ont eſté poſſibles. Noſtre venerable Mere de ſon coſté, auoit auſſi pour cette grande ſeruante de Dieu des ſentimens d'eſtime & d'amour qui alloient au delà de tout

ce que nous le pouuons representer. Elle l'appelloit tousjours nostre bonne Mere Magdeleine, & lors que nostre bien-heureuse Mere luy enuoyoit quelque petit present, ce qui arriuoit assez souuent, elle le portoit à la conuersation, nous disant auec des sentimens de joye & de reconnoissance : Voila ce que nostre ,, bonne Mere Magdeleine m'a en- ,, uoyé. Et ce n'estoit pas seulement à ,, ses filles qu'elle faisoit connoistre l'amour & l'estime qu'elle auoit pour elle, mais elle en vsoit de la mesme sorte enuers les personnes de dehors toutes les fois que l'occasion s'en offroit. Vn jour vne Dame de la Cour, de grande qualité & pieté, ayant esté obligée pour quelques affaires de faire vn voyage dans ce pays, & se trouuant à quelques journées de Limoges, elle ouyt parler si auanta-

geuſement de la ſainteté de noſtre venerable Mere, qu'elle vint exprés en cette ville pour la viſiter. Dans leur entretien, (qui fut aſſez long) noſtre venerable Mere luy parla de noſtre bien-heureuſe Mere Magdeleine, qui viuoit encore, comme d'vne perſonne tres-extraordinaire en grace & en merite. Et ayant ſceu que cette Dame n'eſtoit venuë à Limoges que pour la viſiter, elle luy dit à l'exemple de ſaint Antoine, parlant de ſaint Hilarion, qu'elle auoit bien d'autres choſes à voir dans la Mere Magdeleine de ſaint Ioſeph, qui eſtoit à Paris, & qu'elle ne valloit pas la poudre de ſes ſouliers : en quoy elle fit paroiſtre en meſme temps, & ſon eſtime pour noſtre bien-heureuſe Mere Magdeleine, & le mépris qu'elle auoit d'elle-meſme.

Elle parloit auſſi tousjours du Mo-

nastere de l'Incarnation auec vne tres-haute estime, & tesmoignoit qu'elle auoit esté rauie de la grande ferueur & exactitude qu'elle y trouua en toutes les choses de Religion & de regularité. Elle nous le rapportoit souuent, pour nous encourager à la perfection, & en particulier, ce qu'elle auoit remarqué de grace & de vertu dans les Nouices, dont quelques-vnes estoient Dames de grande qualité & fort aagées.

Et pour reuenir au passage de nostre venerable Mere en nostre grand Conuent; nous dirons enfin qu'elle en sortit pleine d'vne sainte joye, & en rendant beaucoup de graces à Dieu, à cause des benedictions qu'elle auoit veuës que sa diuine Majesté y respandoit par le moyen d'vne si sainte Prieure.

Partant de Paris pour aller à Bor-

deaux, elle paſſa à Tours où elle veid noſtre bien-heureuſe Mere Anne de ſaint Barthelemy, laquelle deuant bien-toſt s'en aller en Flandre, euſt deſiré ardemment l'emmener. Elle luy en fit de grandes inſtances, mais elle ne la peut ébranler. Continuant donc ſon voyage vers Bordeaux, elle y arriua ſur le milieu du mois de Nouembre de l'année 1610. Elle y fut fort bien receuë, & particulierement de feu Monſieur & Madame de Gourgues, Fondateurs de la nouuelle maiſon qu'elle alloit eſtablir. Madame de Gourgues auoit vne ſi haute eſtime d'elle, qu'elle ne s'en pouuoit ſeparer qu'auec douleur. Elle entroit tres-ſouuent dans le Monaſtere, & s'adonnoit à toutes les pratiques de Religion, comme les plus petites Nouices.

Dieu donna grande benediction

à nostre venerable Mere en ce lieu, & il se seruit d'elle pour la conuersion de plusieurs personnes de qualité. L'estime qu'on faisoit de sa capacité & de sa sainteté, en attiroit grand nombre pour la consulter sur les sentimens que Dieu leur donnoit pour changer de vie, en suite des entretiens qu'ils auoient eus auec elle, & des prieres qu'elle auoit faites pour eux. Elle procura aussi vn grand bien dans cette celebre Ville, qui fut de remettre la paix & la bonne intelligence dans diuerses familles, où l'esprit de diuision regnoit depuis long-temps auec beaucoup de scandale. Cét employ, digne d'vn cœur qui brusloit de charité, luy faisoit neantmoins de la peine, parce qu'il la retiroit plus souuent qu'elle n'auroit desiré de sa chere solitude, qu'elle regardoit comme le plus essentiel de

nostre Regle. Cette consideration luy faisoit desirer de sortir de Bordeaux, & d'aller en vn lieu où elle fust moins conneuë, & où, comme elle disoit, il n'y eust point de parloir pour elle.

CHAPITRE XIII.

Comme nostre venerable Mere sortit de Bordeaux pour aller faire vne fondation à Thoulouse, & comme elle s'employoit par ses paroles & par ses exemples à l'instruction des ames.

AV commencement de l'année 1616. Monsieur de Berulle estant à Bordeaux proposa à nostre venerable Mere le dessein qu'il auoit qu'elle allast à Thoulouse pour y establir vn Conuent de l'Ordre, comme il en auoit donné parole à quelques personnes de pieté qui l'en auoient supplié auec beaucoup d'in-

ſtances. Noſtre venerable Mere y conſentit auſſi-toſt, reſſentant meſme en elle quelque inclination particuliere d'aller rendre ce ſeruice à Dieu dans cette grande Ville, & eſperant qu'elle ſeroit fauorable au deſir de retraite qu'elle auoit tant à cœur. Mais Dieu luy en reſeruoit l'effet pour vn autre lieu plus conforme à ſa volonté.

Elle receut ſon obedience pour cette fondation de Monſieur de Berulle, & partit de Bordeaux auec cinq Religieuſes, ſur la fin du mois de May de l'année 1616. Elle arriua à vne lieuë de la Ville, en vne maiſon de Monſieur de Reſſiguier Preſident au Parlement, qui ſe rendoit Fondateur du nouueau Monaſtere; Là elle s'informa de luy & d'autres perſonnes qui y eſtoient preſentes de l'eſtat de la maiſon où elles deuoient don-

ner commencement à cette fondation ; mais ils luy apprirent vne nouuelle qui la fit quasi resoudre à s'en retourner sur ses pas, jugeant qu'elle ne pourroit pas faire reüssir son dessein. On luy dit que le lieu destiné estoit vn Conuent qu'on auoit basty pour des Religieuses de saint François, lesquelles pour certaines raisons n'y estoient pas venuës, & qu'il y auoit vingt filles qui attendoient pour prendre l'habit de Carmelites. Nostre venerable Mere apprenant cecy, fut dans vn estonnement & dans vne surprise qui ne se peuuent exprimer ; mais elle nous a dit qu'elle se souuint lors heureusement pour elle de la fondation de Villeneuue de la Charre, de nostre Mere sainte Terese, & comme enfin Dieu en auoit tiré sa gloire ; & elle resolut de s'arrester dans la confiance

que ſa diuine Majeſté en feroit de meſme en celle-cy.

Elle partit auec ſes Religieuſes, accompagnée de pluſieurs Dames de marque, pour aller au lieu qui leur eſtoit deſtiné, & en paſſant elle entra dans l'Egliſe de ſaint Sernin pour ſalüer les corps Saints, leſquels leur furent expoſez ; meſſieurs les Chanoines teſmoignans en cela l'honneur qu'ils vouloient rendre à noſtre venerable Mere, & à l'Ordre qu'elle venoit eſtablir. De là on la conduiſit en ſa nouuelle maiſon, où elle fut receuë auec grande joye des filles qui attendoient ce jour, comme le plus heureux de leur vie. Elle & ſa troupe alla de la porte au chœur rendre leurs deuoirs au tres-ſaint Sacrement, où elles chanterent le *Laudate*, pour prendre poſſeſſion de la maiſon. Monſieur le grand Vicaire y

eſtoit preſent, n'y ayant point lors d'Archeueſque, il preſenta ces bonnes filles à noſtre venerable Mere auec les clefs de la maiſon, & cela fait elle ſe trouua ſeule auec elles, dans vn grand ſentiment du beſoin qu'elle auoit du ſecours de Dieu, pour faire le choix de celles qui ſeroient propres à l'Ordre, & pour renuoyer celles qui ne le ſeroient pas, ce qu'elle craignoit de ne pouuoir faire ſans bruit. Neantmoins Dieu l'aſſiſta ſi puiſſamment, & benit de telle ſorte ſa conduite en cette rencontre, qu'en moins de trois jours elle en mit cinq dehors, auec grande paix & ſoûmiſſion, car elles n'accuſoient qu'elles-meſmes de n'eſtre pas propres ny dignes de joüir d'vne conduite ſi douce & ſi ſainte comme eſtoit celle de noſtre venerable Mere. De quinze qui reſtoient elle en

fit encore ſortir cinq qu'elle obligea d'attendre quelque temps ſans leur donner l'habit, pour voir ſi elles ſeroient capables en l'eſprit & au corps pour garder les obſeruances de l'Ordre. Apres cét examen elle en retint dix, du nombre deſquelles eſtoient les filles de Monſieur de Reſſiguier Fondateur.

Vn an apres la fondation de ce Monaſtere, la maiſon où on l'auoit commencée n'ayant pas eſté trouuée commode, noſtre venerable Mere ſe reſolut d'acheter vne place, & que l'on y commençaſt vn baſtiment comme il le falloit pour l'Ordre. La pauureté du Monaſtere fit que ceux qui la connoiſſoient furent eſtonnez de cette entrepriſe. Elle la pouſſa neantmoins juſques au bout, & ce ne fut pas la ſeule choſe qu'elle fit, mais elle ſouſtint encore, contre

le ſens de pluſieurs (qui jugeoient que l'on deuoit baſtir le nouueau Conuent en certains endroits de la Ville, où l'abord ſeroit plus aiſé) qu'il falloit arreſter vne place joignant l'Egliſe des Corps Saints, croyant que leur voiſinage donneroit protection au Monaſtere : auſſi que le lieu eſtant fort à l'eſcart ſeroit plus propre à entretenir la retraite & ſolitude, dont nous faiſons profeſſion dans noſtre ſaint Ordre. Pendant qu'elle pouruoyoit à tout ce qui eſtoit neceſſaire à l'eſtat exterieur de la fondation de ce Monaſtere, elle ne negligeoit rien de ce qui pouuoit ſeruir à former des ames capables d'eſtre la demeure de Dieu. Pour cét effet, elle donna la charge de Maiſtreſſe des Nouices à la Mere Marie de la Natiuité, Profeſſe du Conuent d'Amiens, Religieuſe

d'vn jugement ſolide, de grande oraiſon & mortification, fort exemplaire en toutes les vertus, & qui n'oublioit aucun ſoin à inſtruire ces jeunes ames de tout ce qu'elles deuoient faire pour eſtre de parfaites Carmelites, mais pardeſſus tout cela, noſtre venerable Mere ne laiſſoit pas de veiller ſur la Maiſtreſſe, & ſur les Diſciples, elle leur donnoit des enſeignemens tres-ſaints & tres-judicieux, comme l'on pourra voir dans le Chapitre que nous deſtinons pour parler de ſa conduite enuers les Nouices, & elle faiſoit des efforts incroyables pour imprimer dans les cœurs tant de celles-cy, que de toutes les autres Religieuſes, ce qu'elle croyoit eſtre le plus neceſſaire à maintenir l'eſprit de l'ordre en particulier. Elle les exhortoit ſouuent à l'amour de la ſolitude, de la retraite

interieure, du silence, & de plus, au trauail & à la mortification, comme estant les choses les plus essentielles de nostre Regle. Et non contente de les instruire par ses paroles, elle le faisoit encore mieux par ses exemples, estant tousjours la premiere dans toutes les pratiques de perfection qu'elle leur recommandoit.

Sa penitence, qui a esté fort extraordinaire tout le cours de sa vie, fut tres-remarquable dans cette fondation, & quoy qu'elle prist grand soin de la cacher, il estoit impossible qu'il n'en parust quelque chose, car ses jeusnes au pain & à l'eau estoient trop ordinaires pour n'estre pas apperceus, & ses disciplines estoient d'vne longueur si excessiue, que bien qu'elle choisist les heures de la nuit pour les prendre, elle ne pouuoit si bien faire qu'on ne les descouurist,

descouurist, aussi bien que tous les autres instrumens de penitence dont elle estoit garnie pour l'ordinaire, & sur tout lors qu'elle auoit le plus de trauaux, & à l'approche des Festes de sa plus grande deuotion.

Elle estoit dans vne tres-grande assiduité à la priere, & y passoit vne bonne partie de la nuit: son ordinaire estant de se leuer & de se coucher vne heure ou deux auant & apres les autres, ce qu'elle a continué jusques à quatre-vingts ans, & le peu de temps qu'elle employoit à dormir c'estoit sur vne paillasse en apparence, mais sur des ais en effet, qui estoient mis dessus.

Dieu visita cette nouuelle maison par vn grand nombre de maladies, dont la qualité donnoit beaucoup de trauail à celles qui seruoient les malades. Nostre venerable Mere se

chargeoit de ce qu'il y auoit de plus penible & de plus propre à exercer la mortification, comme elle faiſoit tousjours en ſemblables rencontres. Elle eſtoit jour & nuit aupres de ſes pauures filles, les ſeruant & aſſiſtant dans tous leurs beſoins ſpirituels & corporels, auec vne aſſiduité & des ſoins qui ne produiſoient pas dans leur eſprit moins d'admiration de ſa charité & de ſon humilité, que de reconnoiſſance pour les offices qu'elles en receuoïent.

Quand elle eut eſté enuiron deux ans à Thoulouſe, pluſieurs perſonnes de cette ville de Limoges demanderent auec grande inſtance vn Conuent de noſtre Ordre, & nos Superieurs choiſirent noſtre venerable Mere pour en venir faire l'eſtabliſſement. Cette nouuelle donna vn ſi grand coup dans le cœur de ſes fil-

les, qu'elles eurent besoin de faire vsage des enseignemens d'vne si digne Mere : & de son costé elle ne souffroit pas moins de les quitter, ayant le naturel aussi bon que courageux. Elle ne laissa pas pour cela de faire tout ce qu'il falloit pour fortifier leurs esprits, afin qu'elles portassent cette separation comme filles de nostre Mere sainte Terese, qui ne doiuent auoir d'autre interest que celuy de la gloire de Dieu, leur monstrant, que puis qu'elles se trouuoient dans cette occasion, elles deuoient offrir auec joye à sa diuine Majesté le sacrifice qu'il demandoit d'elles, quoy qu'elle fust bien confuse de leur estre si chere; car son humilité luy faisoit trouuer qu'elles n'auoient pas sujet de l'auoir en nulle consideration.

Le temps s'approchant de son de-

part, elle leur recommanda de nouueau beaucoup l'obſeruance de noſtre Regle & de nos Conſtitutions, diſant qu'autant que nous les garderions elles nous garderoient. Elle leur recommanda encore l'obeïſſance, comme l'ame de la Religion; la retraite interieure & exterieure, comme celle qui deuoit faire la difference de noſtre Ordre auec les autres, & ſur tout d'auoir vne parfaite charité entr'elles. Elle ne les voulut point quiter qu'elle ne les euſt miſes entre les mains de la Reuerende Mere Marie de la ſainte Trinité, l'vne des douze premieres Religieuſes de noſtre grand Conuent de Paris, de laquelle elle connoiſſoit le merite & le zele, ayant eſté ſa Soûprieure à la fondation d'Amiens, & à celle de Roüen, où elle auoit donné de tresgrandes preuues de ſa vertu, dont

nostre venerable Mere conseruoit vne haute estime. Pour ce sujet elle fit trouuer bon à nos Superieurs de ne laisser point le Conuent que cette bonne Mere ne fust arriuée, ce qu'ils luy accorderent tres-volontiers, ayant en tous rencontres beaucoup de deference pour ses sentimens.

CHAPITRE XIV.

Du voyage de nostre venerable Mere à Limoges pour y fonder vn Monastere, qui est le dernier qu'elle a estably, & celuy où elle a passé le reste de ses jours.

TOVTES choses estant en l'estat que nostre venerable Mere souhaitoit, elle fit remplir l'obedience de celles qui la deuoient accompagner à Limoges, Messieurs nos Superieurs luy donnant tousjours en blanc, & luy laissant le choix des Religieuses qu'elle jugeroit plus

propres pour aller auec elle dans les fondations. Elle en prit pour celle-cy trois de celles qu'elle auoit amenées de la fondation de Bordeaux, & deux Professes de Thoulouse. Et il est à propos de remarquer touchant le choix de ces trois premieres, qu'elle en prit vne seulement pour condescendre au desir de cette Religieuse, qui croyoit estre dans vne disposition interieure, en laquelle la presence de nostre venerable Mere luy estoit absolument necessaire, n'y ayant qu'elle, selon son auis, qui peust l'y conduire vtilement pour sa perfection. Nostre venerable Mere estoit d'vne creance toute opposée, jugeant que cette separation estoit entierement necessaire à la Religieuse pour la faire entrer dans le dégagement entier des creatures, & dans la soûmission parfaite à Dieu, où

doiuent estre les personnes qui ont fait à sa diuine Majesté vn sacrifice vniuersel de tout ce qu'elles sont, & de tout ce qu'elles ont par les vœux. Cette raison fut cause qu'elle fit tout ce qu'elle pût pour retirer cette Sœur de l'erreur où elle estoit, & pour luy persuader que ce qu'elle croyoit luy deuoir estre vne perte & vn retardement à sa perfection, luy seroit vn grand gain, & vn tres-puissant moyen pour l'auancer, & elle fit faire beaucoup de prieres pour ce sujet. C'estoit vne tres-bonne ame, & qui auoit accoustumé d'estre extremement docile à tout ce qui venoit de la part de nostre venerable Mere; Mais en cette rencontre elle ne pût auoir assez de force sur elle-mesme pour changer ce sentiment, ce que voyant la seruante de Dieu, elle acquiesça à son desir, & fit mettre son

nom dans l'obedience; mais elle luy dit en mesme temps, que bien qu'elle fust en sa compagnie, ce seroit sans joüir de sa conduite, parce que Dieu la priueroit par luy-mesme, de ce qu'elle ne luy auoit pas voulu sacrifier par sa fidelité. L'effet verifia cette prediction, car la Religieuse ne fut pas plustost sortie du Conuent de Thoulouse, qu'elle se sentit dans vn estressissement de cœur si grand, qu'elle perdit toute son ouuerture vers nostre venerable Mere, & aussitost apres son arriuée à Limoges, elle fut attaquée d'vne tres-violente colique de Poictou, qui la trauailla presque sans relasche l'espace de six mois, au bout desquels elle mourut, apres huit jours de conuulsions, n'ayant pû recouurer l'vsage de ses sens, quelques remedes qu'on y fist, ny par consequent receuoir nulle

assistance de nostre venerable Mere, (au moins par communication auec elle) car ses prieres & ses soins ne luy manquerent pas non plus qu'à toutes les autres. Dieu par sa sainte grace l'auoit portée à faire vne confession generale, & à communier le jour auant qu'elle tombast dans les conuulsions. Nostre venerable Mere se seruoit souuent de cét exemple pour faire connoistre combien il importe à vne ame Religieuse de n'estre attachée à rien, mais de se laisser entierement en la disposition de l'obeïssance. C'est aussi pour cela que nous le rapportons.

Pour retourner donc au voyage de nostre venerable Mere, nous dirons qu'elle partit de Thoulouse auec sa troupe le 3. de Decembre de l'année 1618. Elles furent treize jours en chemin auec beaucoup d'incom-

moditez, tant à cauſe de la ſaiſon, que pour le mauuais équipage qu'on leur auoit donné. Son courage ſurmontoit toutes les fatigues, & ſeruoit à releuer le cœur de ſes filles, qui en euſſent porté beaucoup d'autres plus rudes en ſa compagnie. Elle obſeruoit ſur les chemins dans ſes voyages, à l'exemple de noſtre Mere ſainte Tereſe, les heures d'Oraiſon & de l'Office, & eſtoit fort ſoigneuſe, lors qu'elles eſtoient arriuées à l'Hoſtellerie, de mettre vne portiere à la porte de la chambre qu'on leur donnoit au logis. Elle ne permettoit point que les hommes y entraſſent, & ne vouloit point que les Religieuſes fiſſent la deſpenſe, ny qu'elles paruſſent agir en rien qu'à ce qui eſtoit inéuitable, laiſſant le ſoin du ſurplus à la Touriere qui les accompagnoit, & diſoit qu'on ne pouuoit

trop prendre garde à paroiſtre retirées, pour donner bonne odeur de l'eſtat Religieux aux ſeculiers.

CHAPITRE XV.

De l'eſtabliſſement du Conuent de Limoges, & de la benediction que Dieu y donna, tant au ſpirituel qu'au temporel, par les prieres & les ſoins de noſtre venerable Mere.

COMME noſtre venerable Mere fut proche de Limoges, Madame la Generale Benoiſt, perſonne de grand merite, & des plus conſiderées de la Ville, non ſeulement pour ſa condition, mais auſſi pour ſa rare pieté, qui luy faiſoit embraſſer auec grande affection toutes les occaſions qui ſe preſentoient pour la gloire de Dieu, vint au deuant d'elle, & la fit mettre dans ſon caroſſe auec les Religieuſes, & les mena en paſſant à la grande Egliſe,

pour receuoir la benediction de Monsieur l'Euesque de Limoges. Il les accueillit auec tres-grande bonté, & tesmoigna qu'il auoit beaucoup d'estime pour la personne de nostre venerable Mere, & beaucoup de satisfaction de cét establissement qu'elle venoit faire dans sa Ville. Il leur donna en suite sa benediction, & traita auec nostre venerable Mere de l'ordre que l'on tiendroit le jour suiuant pour les conduire au lieu destiné à leur demeure. Ils arresterent donc que le Chapitre & tous les Corps de la Ville, iroient processionnellement à cette ceremonie, & qu'elle & ses Religieuses suiuroient immediatement le tres-saint Sacrement. Toutes choses estant ainsi concluës, cette vertueuse Dame les mena dans sa maison pour y passer la nuit : Elles y furent receuës auec

toute la ciuilité possible, & les principaux de la Ville les vinrent visiter, pour leur tesmoigner leur affection, & pour les asseurer de tout ce qui dépendoit d'eux. Les estrangers s'estant retirez, leur bonne hostesse leur fit venir toute sa famille pour salüer nostre venerable Mere. Entre ses filles il y auoit vne veuve fort belle, de bon esprit, & qui n'auoit que dix-huit ans, laquelle venant à son tour embrasser nostre venerable Mere, elle la mit sous son voile, disant tout haut en Espagnol : Celle-cy se- »
ra nostre, & Dieu la veut pour luy. »
Ces paroles surprirent fort cette jeune, veuve aprehendant qu'elles n'eussent leur effet, parce que ses inclinations estoient fort opposées à la vie Religieuse, & qu'elle estoit sur le point de s'engager de nouueau dans le monde, qu'elle aimoit grande-

ment. Tous les autres qui estoient presens prirent ce que nostre venerable Mere auoit dit comme vne chose sur laquelle il n'y auoit nul fondement à faire, & il n'y eut qu'elle & cette Demoiselle qui y pensassent serieusement, celle-là pour en demander instamment l'effet à Dieu, & celle-cy pour s'en deffendre de tout son pouuoir; mais nostre venerable Mere fut victorieuse en ce combat, car elle obtint de nostre Seigneur pour cette veuve vne vocation aussi forte qu'il la falloit pour rompre les liens qui la tenoient attachée au monde & à la vanité; de sorte qu'on veid aussi-tost en elle vn changement notable, & dés le mois de Mars suiuant, elle entra dans ce Monastere, où elle fut receuë en qualité de Fondatrice.

Si nostre venerable Mere vsa d'v-

ne douce violence vers cette jeune Demoiselle pour l'engager à embrasser la vie religieuse, pour laquelle elle auoit beaucoup d'esloignement, elle fit tout le contraire quelques années apres au regard d'vne autre, qui desiroit ardemment & qui luy demandoit auec beaucoup d'instances d'estre receuë ; mais jamais elle ne le pût obtenir, & quoy que plusieurs des Religieuses, qui auoient compassion d'elle, intercedassent en sa faueur, nostre venerable Mere demeura tousjours ferme dans ce refus, & l'euenement a depuis bien fait connoistre que c'estoit l'esprit de Dieu qui luy donnoit cette fermeté.

Il parut euidemment en grand nombre d'occasions que Dieu auoit donné à nostre venerable Mere vn don fort extraordinaire pour discer-

ner les eſprits, ce qui a eſté reconnu ſi clairement par des perſonnes tres-capables d'en juger ſolidement, qu'ils ont dit que Dieu l'en auoit auantagée en vn degré ſi eminent, qu'il approchoit de celuy qu'auoient ſaint Hilarion, ſaint Vincent Ferrier, & quelques autres grands Saints. Nous rapporterons encore vn exemple, qui fera voir auec combien de raiſon ils auoient cette creance.

Vne fois feu Monſieur l'Eueſque de Limoges, à la priere d'vn de ſes amis, perſonne de condition & de grande pieté, aſſembla à noſtre parloir le Reuerend Pere Recteur de la Compagnie de IESVS, & deux autres Eccleſiaſtiques, dont la capacité eſtoit tres-connuë, pour examiner vne vocation à la vie Religieuſe, qui auoit beaucoup de marques d'eſtre

bonne

bonne, ſainte & diuine. Noſtre venerable Mere s'y oppoſa conſtamment, quoy qu'auec beaucoup d'humilité & de modeſtie ; & le temps verifia que par vne lumiere d'eſprit plus haute que celle du diſcours humain, elle auoit connu l'illuſion cachée ſous de belles apparences. Cela nous a eſté rapporté par l'vne des trois perſonnes qui auoient eſté appellées à cette conſultation, & preſque dans les meſmes termes que nous l'eſcriuons. Pour reuenir à la fondation de noſtre Monaſtere, nous dirons, que les Religieuſes y eſtant entrées le 16. de Decembre 1618. qui eſtoit le lendemain de leur arriuée à Limoges, le ſaint Sacrement y fut poſé, & la cloſture miſe le meſme jour par Monſeigneur l'Eueſque ; & cette nouuelle maiſon fut dediée à la ſainte Mere de Dieu & à

ſaint Ioſeph. Cependant Dieu permit, pour donner des preuues de ſes miſericordes & de ſon ſoin enuers ſes ſeruantes, qu'au lieu d'y trouuer quelque accommodement, comme on leur auoit fait eſperer, on leur rendit conte de vingt-huit ou trente mil liures, qui auoient eſté employées, tant à l'acquiſition des maiſons, que pour les reparations qui ſe trouuerent neceſſaires pour les mettre en forme de Conuent. Cette nouuelle n'abbatit point le cœur de noſtre venerable Mere (quoy qu'elle n'euſt pas vne maille pour s'aquiter d'vne debte ſi conſiderable, ny dequoy en meſme temps faire ſubſiſter ſes Religieuſes,) mais la grande confiance qu'elle auoit euë en Dieu s'anima de nouueau, pour eſperer de ſa bonté le ſecours dont elle auoit beſoin en vne occaſion de

telle importance. Et en effet Dieu ne luy manqua pas, par l'entrée de cette jeune veuve dont nous auons parlé, qui ſatisfit à vne grande partie de ce qu'elles deuoient, & Meſſieurs ſes parens s'affectionnerent tellement au Conuent, & particulierement à noſtre venerable Mere, qu'ils y faiſoient ſans ceſſe du bien, ce qui auroit pû leur donner à bon titre la qualité de Fondateurs, ſi leur modeſtie ne leur euſt fait refuſer de la receuoir, ſe contentans d'auoir part aux prieres du Monaſtere. Ils en reſſentirent de grands effets, ſur tout de celles de noſtre venerable Mere, dont le pere de noſtre petite veuve fut puiſſamment aſſiſté : car eſtant malade de la maladie dont il mourut, il fut attaqué d'vne ſi violente tentation de deſeſpoir, que ny ſon Confeſſeur, ny d'autres perſonnes de

pieté, ne trouuoient aucun moyen pour l'en faire reuenir. Noſtre venerable Mere ayant appris ce pitoyable eſtat, s'en alla deuant le ſaint Sacrement, où elle fut depuis le matin juſques à minuit, & offrit à Dieu le merite, ſi elle en pouuoit auoir aquis, de tout ce qu'elle auoit fait par ſa grace, & ſouffert juſques à ce jour-là pour le ſalut de ce malade. Lors qu'elle ſortit de cette longue priere, elle dit à vne ſœur qui l'y auoit accom-
» pagnée; Enfin nous auons gagné
» cette ame, laquelle par la bonté de
» Dieu eſt maintenant en voye de
» jouyr bien-toſt de luy. Au meſme temps on vint frapper à la porte des Tourrieres, pour dire que cét homme eſtoit mort dans vne grande tranquilité, paix & confiance aux merites de noſtre Seigneur IESVS-CHRIST. Il laiſſa vn fils vnique, qui peu d'an-

nées apres tomba malade d'vne maladie, qui paroissant fort peu de chose n'en donnoit nulle apprehension; neantmoins nostre venerable Mere dit tousjours dés le commencement de son mal qu'il n'en eschaperoit pas, comme il arriua : & il mourut dans de tres-bonnes dispositions, apres auoir fait quantité de lays pieux, dont le Conuent se ressentit. Madame sa femme voulut estre Carmelite, mais nostre venerable Mere ne la voulut pas receuoir à cause de ses infirmitez, quoy qu'elle eust pû fort accommoder le Conuent, de sorte qu'elle entra dans vn autre Ordre.

Madame la Generale Benoist, qui auoit fait venir les Religieuses à Limoges, estoit le refuge des pauures, des Religieux, & la consolation des affligez. Cette vertueuse Dame ne

trouuoit point de plus grande douceur que dans les entretiens de noſtre venerable Mere, & elle auoit en elle ſon remede en tous ſes beſoins, particulierement elle en eſtoit grandement aidée pour porter auec patience & ſoûmiſſion à Dieu des maladies tres-douloureuſes, par leſquelles ſa diuine Majeſté l'exerçoit, & elle receut par ſes prieres vne gueriſon tout à fait miraculeuſe. Elle auoit à vne jambe vn vlcere malin & inueteré, dont elle n'auoit pû guerir par aucun remede, en ayant vſé de toutes ſortes par l'auis de diuers Medecins, & il y auoit desja pluſieurs années qu'elle n'en vſoit plus: ayant perdu l'eſperance d'en guerir elle pria noſtre venerable Mere de donner ſa benediction deſſus ſa jambe, ce qu'elle obtint auec beaucoup de peine, en ſuite dequoy elle

ſentit vn grand alegement, & de là à peu de jours vne gueriſon entiere, ſans qu'elle s'en ſoit reſſentie pendant pluſieurs années qu'elle a veſcu depuis. Elle eſt decedée en grande odeur de vertu, & eſt enterrée dans noſtre Cloiſtre, Meſſieurs nos Superieurs luy ayant accordé ce priuilege, en reconnoiſſance de ſon affection & de ſes grands bien-faits vers le Monaſtere. Quoy que cette famille euſt beaucoup aſſiſté noſtre Conuent, cela n'a pas empeſché qu'il n'ait eſté tousjours tres-pauure, à cauſe de la cherté des maiſons, & qu'il en a fallu changer pour ſe mettre dans la cloſture & regularité de noſtre Ordre. Dans ces rencontres, il s'eſt perdu plus de vingt-cinq ou trente mil liures, outre que le Monaſtere auoit eſté fondé ſur vingt-huit ou trente mil liures de debtes,

comme nous auons dit; ce qui a fait qu'il eſt demeuré plus de vingt ans auec deux ou trois cens liures de re-uenu ſeulement, quoy qu'il y euſt vingt Religieuſes; cependant on n'a jamais manqué du neceſſaire, Dieu beniſſant la confiance que ſa ſainte ſeruante auoit continuellement en la diuine Prouidence. Elle diſoit agreablement, qu'il les traitoit comme mauuaiſes ménageres, ne leur donnant rien que du jour au lendemain.

La premiere maiſon que l'on prit eſtoit ſi expoſée aux veuës des ſeculiers, que pour la mettre en quelque eſtat de cloſture, il fallut fermer la pluſpart des feneſtres qui donnoient le meilleur air. Cela joint aux autres incommoditez du lieu, cauſa pluſieurs maladies aux Religieuſes, dans leſquelles noſtre vene-

rable Mere paroissoit infatigable à les assister de jour & de nuit, & elle y fit de si grands efforts, qu'il fallut que ses forces naturelles succombassent sous le grand trauail que sa charité luy faisoit prendre. Elle tomba donc malade d'vne fievre tierce, si violente qu'elle la reduisit à l'extremité. Ses filles, desquelles plusieurs estoient trauaillées de grandes coliques & d'autres douleurs aiguës, estoient neantmoins bien plus touchées par ce qu'elles voyoient souffrir à leur Mere, que par ce qu'elles auoient chacune à porter dans leurs propres maladies. Leur recours fut à Dieu, à qui elles offroient des prieres continuelles pour obtenir qu'il leur rendist leur chere Mere: sa bonté daigna les exaucer, car il luy renuoya sa santé.

Aussi-tost qu'elle l'eut recou-

urée, elle reuint dans ſon premier employ, ſeruant & aſſiſtant les malades en tous leurs beſoins, en quoy elle ne manqua pas d'exercice pendant tout le temps que l'on demeura dans cette premiere maiſon. Elle diſoit que la ſeule conſolation qui luy reſtoit dans la douleur de voir tant ſouffrir ſes filles, eſtoit qu'elles ſe ſanctifioient par l'exercice de la patience, & de l'humble ſoûmiſſion qu'elles rendoient à Dieu; ce qui ſeruoit de ſi grand exemple aux Nouices qu'on receut en ce temps-là, qu'elles furent plus formées à la vertu par les pratiques qu'elles en voyoient faire à noſtre venerable Mere & à ſes filles, que par l'application qu'on auoit à les en inſtruire, laquelle neantmoins ne leur manqua pas, car noſtre venerable Mere leur auoit donné pour Maiſtreſſe celle-là meſ-

me qui l'estoit à Thoulouse, de qui nous auons rapporté les bonnes qualitez: & elle prenoit soin elle-mesme de les esleuer dans l'esprit de l'Ordre, & de la grande regularité qu'il demande, à quoy elle veilloit sans cesse: aussi reüssit-elle si heureusement dans ses premieres Nouices, qu'elles auancerent beaucoup dans l'esprit de mortification & d'oraison, où elles estoient singulierement esleuées, & dans laquelle Dieu leur communiquoit plusieurs graces.

Pendant que Dieu benissoit les soins de nostre venerable Mere à cultiuer les jeunes plantes que sa Majesté auoit mises entre ses mains, elle n'oublioit pas de veiller sur elle-mesme, afin de ne rien negliger de tout ce qu'elle pouuoit faire pour Dieu. Elle pratiquoit plus que jamais l'humilité, la charité, la morti-

fication & la penitence, mais comme nous deſtinons des Chapitres pour parler de ſes vertus ſeparément, nous n'en dirons icy que ce petit mot en paſſant.

Apres qu'elle eut eſté quelques années en ce lieu, elle commença à y joüir de ce qu'elle auoit tant deſiré & demandé à Dieu auec tant d'inſtance, qui eſtoit d'eſtre dans vne maiſon de retraite & de ſolitude, & où elle fuſt peu viſitée des perſonnes de dehors, afin d'auoir le moyen de communiquer dauantage auec ſa diuine Majeſté dans l'oraiſon. Elle fit valoir vtilement cette grace, qu'elle eſtimoit au delà de tout ce qui ſe peut dire : & comme Dieu luy donnoit plus de temps que jamais, elle s'en ſeruoit pour l'employer en prieres, de ſorte que non contente d'y paſſer beaucoup d'heure du jour, elle

y employoit encore vne bonne partie de celles de la nuit, & elle ſe fuſt eſtimée heureuſe d'y conſommer ſa vie.

Elle ménageoit auſſi auec beaucoup de ſoin du temps pour la lecture, ce qu'elle a tousjours eſſayé de faire, nonobſtant les occupations que luy donnoient ſes charges : & lors qu'elle auoit quelque infirmité qui l'empeſchoit de pouuoir lire elle-meſme, elle faiſoit venir quelqu'vne de ſes filles pour lire aupres d'elle durant l'heure de leçon. Elle leur recommandoit fort à toutes d'employer ce meſme temps à la lecture, ſi ce n'eſtoit que les employs que l'obeïſſance ou la charité leur donneroient ne les obligeaſſent à la laiſſer.

CHAPITRE XVI.

Elle donne de nouuelles marques de ſon affection pour la France, & ſouffre de grandes maladies, pendant leſquelles elle exerça tousjours de tres-ſublimes vertus.

EN l'année 1630. douze ans apres que noſtre venerable Mere eut fait cette fondation de Limoges, elle donna vne nouuelle marque de ſon amour vers la France, dans l'occaſion que nous allons dire. La Mere Beatrix de la Conception, qui eſtoit ſortie du Conuent de Salamanque pour venir en ce Royaume, au meſme temps que noſtre Mere Iſabelle, & qui eſtoit allée en Flandre, pour y fonder auec noſtre bien-heureuſe Mere Anne de IESVS, (comme nous auons dit ailleurs) y auoit tousjours depuis demeuré. Mais en ce temps quelques-vns de ſes proches, & en

particulier le Comte d'Oliuarez ſon neueu, qui eſtoit, comme on ſçait, en haute conſideration en Eſpagne, à cauſe de la grande faueur où il eſtoit aupres du Roy, obtinrent du Reuerend Pere General des Carmes Deſchauſſez d'Eſpagne, qu'il la rappellaſt ; de ſorte qu'il luy enuoya ſon obedience pour s'y en retourner, car noſtre bien-heureuſe Mere Anne de IESVS, & les autres Eſpagnoles qui eſtoient allées en Flandre auec elle, auoient tousjours voulu demeurer ſous ſon obedience, quoy que les Religieuſes des Monaſteres où elles eſtoient fuſſent ſous la conduite du Reuerend Pere General de la Congregation d'Italie, de laquelle ſont les Religieux de Flandre. Diuerſes perſonnes d'Eſpagne, tant des parens de noſtre venerable Mere, que d'autres qui l'eſtimoient

& affectionnoient beaucoup, & quelques-vns de nosConuents ayant ſceu ce voyage qui ſe deuoit faire par la France; deſiroient ardemment que noſtre venerable Mere Iſabelle ſe ſeruiſt d'vne occaſion ſi fauorable pour reuenir en leur pays, & la bonne Mere Beatrix n'eut pas eu peu de joye qu'elles fuſſent retournées enſemble en leur Conuent, puis qu'elles en eſtoient ſorties enſemble. Mais noſtre venerable Mere demeura toûjours ferme, ainſi qu'elle auoit fait juſques alors, dans la reſolution de demeurer en France, comme au lieu que noſtre Seigneur luy auoit deſtiné pour le ſeruir juſques à la fin de ſes jours, & pour lequel il luy auoit donné vn amour ſi tendre, que ſa propre patrie ne luy eſtoit rien en comparaiſon.

La Mere Beatrix paſſa donc par la

France

France, & s'attendoit bien de venir à Limoges, mais vn Pere Carme Deſchauſſé qui l'accompagnoit ne le deſira pas, de ſorte qu'il fallut que ces deux ſaintes compagnes portaſſent la mortification de ne ſe point voir. La Mere Beatrix eſcriuit de Bordeaux à noſtre venerable Mere, pour luy mander celle qu'elle en reſſentoit, & pour recommander ſon voyage à ſes prieres. Elle luy manda en meſme temps qu'elle auoit ſejourné dix ou douze jours en noſtre grand Conuent de Paris, & qu'elle y auoit trouué tout ce qu'elles auoient apporté d'Eſpagne en ſa premiere vigueur, de ſorte qu'elle en eſtoit ſortie auec grande edification & conſolation, ce qui en donna auſſi beaucoup à noſtre venerable Mere, à cauſe de la tendre affection qu'elle auoit tousjours portée à ce pre-

mier Monaſtere de noſtre Ordre en France.

Sept ou huit ans apres ce que nous venons de rapporter, il s'offrit encore vne autre rencontre, dans laquelle noſtre venerable Mere fit paroiſtre ſa grande affection pour nos Conuents de France, qui fut le decez de noſtre bien-heureuſe Mere Magdeleine de ſaint Ioſeph. Ces deux ſaintes ames auoient tousjours veſcu enſemble dans l'eſtroite liaiſon en noſtre Seigneur, que nous auons dit ailleurs: Et comme à la haute eſtime & à la ſainte amitié que noſtre venerable Mere auoit pour cette chere Mere, ſe joignoit le zele ardent pour le bien de noſtre Ordre: qu'elle voyoit faire vne perte ineſtimable en la mort de cette grande ſeruante de Dieu, qui s'en pouuoit dire la vraye Mere, elle la reſſentit ſi viuement

qu'elle en pensa mourir de douleur. Quand elle leut la lettre qui luy apprenoit cette triste nouuelle, elle nous dit en s'escriant, ô mes filles, »
la grande perte que nostre Ordre a »
faite! nous auons perdu nostre bon- »
ne Mere. Et lors qu'elle apprit que »
Dieu faisoit des miracles par cette bien-heureuse, elle nous disoit, qu'elle n'auoit aucune peine à les croire, parce que veritablement c'estoit vne Sainte.

Pendant les dernieres années que nostre venerable Mere passa en ce Monastere, qui furent les dernieres de sa vie, Dieu la visita par diuerses maladies qu'il luy enuoya, dans lesquelles elle ne faisoit nul vsage pour son soulagement, de la longue experience qu'elle auoit aquise dans le traitement de ses filles, qui leur auoit esté, & qui leur estoit encore si

vtile : car elle ne prenoit aucun ſoin d'elle-meſme, mais elle s'abandonnoit auſſi indiferemment à celuy des Infirmieres, & leur obeïſſoit auec autant de ponctualité, qu'auroit pû faire vne Nouice de trois jours. Elle n'auoit nul diſcernement ſur ſes maux, que pour les porter auec patience & éleuation à Dieu : & enfin il ſe peut dire qu'elle pratiquoit auec vne tres-eminente vertu dans ſes maladies, ce qu'elle diſoit ſouuent à ſes filles, tant en communauté, qu'en leur parlant en particulier ; que lors que leurs infirmitez obligeoient celles qui eſtoient chargées de leur conduite à les diſpenſer des penitences de l'Ordre, il falloit que par leur fidelité, & par l'habitude acquiſe dans le temps de la ſanté, à mortifier leurs inclinations, elles rendiſſent à Dieu dans leurs

maux , l'honneur qu'elles deuoient luy rendre quand elles en auoient la force , par l'eſtat penitent de leur profeſſion, duquel celuy de leurs infirmitez les priuoit en partie. Que les ames fideles deuoient veiller ſoigneuſement ſur elles-meſmes , afin d'éuiter que l'eſprit ne deuinſt infirme, auec le corps, parce que ce ſeroit vne choſe monſtrueuſe de voir vne Religieuſe malade , en qui les infirmitez feroient reuiure les paſſions, n'y ayant point de mal , pour grand qu'il ſoit, qui diſpenſe de la fidelité qu'elles doiuent auoir en tout temps à les mortifier.

L'amour & l'eſtime qu'elle faiſoit de cét exercice de la mortification, ſi important à toute ame Chreſtienne, & particulierement à celles qui ſont conſacrées à Dieu , luy faiſoit infiniment deſirer que ſes filles y fiſſent

vn continuel progrez, ce qui estoit cause qu'en toutes rencontres elle leur en parloit auec grand zele. Celuy qu'elle auoit en cette extremité de les esleuer dans la charité parfaite les vnes vers les autres, ne se peut exprimer. Il paroissoit que comme elle approchoit plus prés de Dieu, elle participoit aussi dauantage à son esprit, & ce qu'elle leur en disoit partoit d'vn cœur ardent, qui se consommoit, pour leur faire entendre combien il importe aux ames d'estre dans cette vraye charité, & quels effets elle doit produire.

Ses paroles auoient vne grace particuliere pour produire de bons mouuemens dans les ames, conformes aux saints enseignemens qu'elle leur donnoit, aussi estoit-elle aymée & estimée generalement de toutes les Religieuses, tant Nouices que

Professes , qui auoient vne parfaite confiance en elle, & vne tres-grande veneration pour tout ce qu'elle leur disoit, d'où venoit que les auis & les reprehensions qu'elles receuoient d'elle leur profitoient extrémement, & elles ne pouuoient assez admirer les grandes graces qu'elles reconnoissoient si manifestement en leur sainte Superieure.

Ses filles n'estoient pas seules dans cette haute estime pour elle, car les sentimens de tous ceux qui l'auoient particulierement conneuë estoient conformes à cela, de sorte que dans tout le pays on en parloit communément comme d'vne Sainte ; & grand nombre de personnes tres-considerables, dont quelques-vnes sont encore viuantes , qui auoient conuersé auec elle, ont souuent tesmoigné qu'on ne pouuoit l'appro-

cher ſans reſſentir l'odeur de la grace & de la ſainteté qui eſtoient en ſon ame, & qu'on eſtoit touché d'vn reſpect tout particulier vers elle, comme on a accouſtumé de l'eſtre vers vne relique.

Monſeigneur de la Fayette, Eueſque de ce Dioceſe, qui eſt aſſez connu, non ſeulement en cette Prouince, mais auſſi dans les autres du Royaume, pour les grandes qualitez dont Dieu l'a aduantagé. Et feu Monſieur le Commandeur de la Fayette, tres-digne frere de ce tres-digne Prelat, qui n'eſtoit pas moins conſiderable pour ſa rare pieté que pour ſa ſageſſe & grande prudence, luy faiſoient l'honneur de la viſiter ſouuent, & de luy communiquer leurs propres affaires, & celles que leur zele leur faiſoit embraſſer pour la gloire de Dieu. Ils remportoient

tousjours de ses entretiens (selon ce qu'ils l'ont tesmoigné depuis en diuerses rencontres) vne extraordinaire consolation & edification. Monseigneur de Limoges nous a mesme rapporté qu'il estoit arriué souuent en parlant à cette seruante de Dieu, de sentir vne si bonne odeur, que cela luy faisoit demander s'il n'y auoit point quelque parfum, ou sur elle ou dans le parloir : mais qu'apres auoir verifié qu'il n'y en auoit aucun, il auoit reconnu que c'estoit l'odeur de sa vertu qui s'exhaloit mesme à l'exterieur, plus agreablement que n'eussent pû faire les parfums de la terre.

Vn tesmoignage tel que celuy-là, est au dessus de tous les autres que l'on pourroit rapporter, pour faire connoistre quelque chose de l'onction de grace que Dieu respandoit sur nostre chere Mere. Nous ad-

iousterons seulement à la gloire de la modestie & de la pieté d'vn si grand Euesque, que pour faire voir à quel point estoit l'opinion qu'il auoit de l'humble seruante de Iesvs-Christ, il voulut apres sa mort auoir vn dixain & quelques medailles de son Chapellet, qu'il conserue cherement, & qu'il porte tousjours sur luy depuis le temps, la regardant comme vne ame bien-heureuse, & bien puissante deuant Dieu.

Chapitre XVII.

Des vertus de nostre venerable Mere, & premierement de sa pieté.

Comme ce Monastere a eu le bon-heur d'estre le dernier sejour de nostre venerable Mere sur la terre, & celuy qui a eu la grace de la posseder plus long-temps, aussi pouuons-nous dire que c'est le lieu où

toutes ſes vertus ont dauantage eſclaté. Nous en auons veu en elle de ſi eſclatantes, & en telle quantité, que ſi nous les voulions toutes écrire nous aurions dequoy en remplir vn gros volume; mais comme nous ne pretendons faire icy qu'vn abregé du grand nombre de choſes qu'il y auroit à dire de cette rare ſeruante de Dieu, nous nous contenterons de rapporter ſeulement les principales pratiques qui reuiendront à noſtre memoire ſur chacune des vertus qui ont eſté plus remarquables en elle. Et parce que la pieté eſt la premiere dans l'ordre,& comme le fondement de toutes les autres, nous commencerons par celle-là.

Nous penſons pouuoir dire auec beaucoup de raiſon, que l'eſprit de pieté a vrayement repoſé ſur noſtre venerable Mere; tout ce qui regarde

le culte de Dieu luy ayant esté en vne si grande recommandation, que ce que nous pouuons rapporter sur ce sujet n'est que comme vn petit ombrage, en comparaison de ce qui en estoit.

Elle celebroit toutes les solemnitez des mysteres que l'Eglise nous propose, auec vne application & vne éleuation d'esprit à Dieu tres-particuliere, & elle se preparoit à ses saints jours par vn recueillement extraordinaire, & par des jeusnes, veilles, & autres penitences ; mais sur tout aux Festes de nostre Seigneur Iesvs-Christ, & de sa tres-sainte Mere.

Son respect & son amour pour la sacrée humanité du Fils de Dieu, estoient si grands que l'on receuoit beaucoup de consolation & de plaisir de luy entendre parler des inestimables richesses que nous auons en

luy. Sa vie ſouffrante faiſoit ſa principale application, & ſon deſir d'y rendre hommage autant que la creature en eſt capable, aidée de la grace, eſtoit tres-ardant.

Nous auons desja parlé de ſa grande deuotion au tres-ſaint Sacrement; mais il nous ſemble que nous n'en pouuons trop parler, puis que certainement ce que nous en auons veu en elle, eſt au delà de tout ce que nous en pouuons dire. Elle demeuroit deuant le tres-ſaint Sacrement le plus de temps qu'elle pouuoit, particulierement lors qu'il eſtoit expoſé, & elle ſe tenoit tousjours à genoux en ſa preſence auec vn ſi profond reſpect, vn ſi grand recueillement & vn viſage ſi enflammé qu'on ne pouuoit douter que noſtre Seigneur ne luy communiquaſt beaucoup de graces, ſur tout lors qu'elle

le receuoit par la ſainte Communion.

Son attention & ſon recueillement eſtoient tres-grands lors qu'elle entendoit la ſainte Meſſe : Toutes les paroles luy en eſtoient precieuſes, & ſon ame en receuoit vne conſolation qu'elle diſoit ne pouuoir exprimer.

Sa deuotion vers ce tres-auguſte myſtere, s'eſtendoit à tout ce qui deuoit y ſeruir, & qui y auoit quelque rapport, de ſorte qu'elle faiſoit elle-meſme les Hoſties, blanchiſſoit le linge de la Sacriſtie, mais particulierement les Corporaux, à quoy elle ne ſe faiſoit aider qu'à ce qu'elle ne pouuoit faire ſeule, & elle l'a tousjours continué, nonobſtant les occupations que ſa charge de Prieure, & les diuerſes fondations auſquelles elle a eſté employée, luy donnoient.

Pour tout le reste de ce qui regarde le seruice de l'Autel, elle auoit vn extréme soin que les Sacristines s'en acquitassent auec le plus de propreté & de netteté qu'il se pouuoit, leur enseignant comme elles deuoient faire, jusques aux plus petites choses; & elle employoit tout le temps qu'elle auoit libre à faire des fleurs, de la broderie, & autres ouurages pour parer l'Autel. Entr'autres choses elle desiroit, à l'imitation de nostre Mere sainte Terese, qu'il y eust d'excellens parfums pour y brusler, ne craignant point d'en demander pour cela des plus exquis aux personnes qui la visitoient.

Elle auoit aussi vn soin incroyable que l'Office diuin fust celebré auec vne grande reuerence, & que l'on y portast vn veritable sentiment de la majesté de Dieu presente,

en ſorte que nous ne le pouuions jamais dire auec autant de reſpect qu'elle l'euſt ſouhaité. Elle vouloit au chant & au recit beaucoup de decence & d'attention, que le Latin fuſt bien prononcé, & que l'on fiſt des pauſes entre les verſets; ce qu'elle diſoit auoir tousjours veu obſeruer tres-ſoigneuſement en Eſpagne. Cette grande deuotion & application qu'elle auoit, faiſoit que lors meſme qu'elle eſtoit Prieure, elle ne manquoit jamais de releuer les fautes qui ſe faiſoient au Chœur, & auſſi d'y donner les tons, (bien qu'il y euſt vne Soûprieure qui en fuſt chargée, comme c'eſt l'ordinaire) à quoy elle auoit vne grande grace, Dieu luy ayant donné vne bonne voix, forte, claire, & ſi deuote qu'il y auoit grande conſolation à l'entendre, non ſeulement pour nous autres, mais

mais meſmes pour les ſeculiers, qui diſoient ſouuent entr'eux : Allons „ aux Carmelites oüyr chanter la „ bonne Mere Eſpagnole: Car c'eſtoit „ ainſi que l'on l'appelloit. Elle auoit tousjours ſon liure en main lors qu'elle eſtoit à l'Office, & elle ne donnoit point de diſpenſe à pas vne de le tenir, excepté pour Complie. Il n'y auoit qu'à la regarder pour s'éleuer à Dieu, voyant ſa grande modeſtie, ſon profond recueillement, & ſon attention à ce qu'elle diſoit.

Elle auoit vne ſinguliere deuotion à la tres-ſainte Vierge, comme nous auons dit ailleurs, & elle parloit des graces, de la gloire, & du pouuoir de cette grande Reine des Anges & des Hommes, en des termes ſi forts & ſi puiſſans, qu'il eſtoit aiſé de connoiſtre combien ſon ame en portoit de veritables ſentimens.

Elle auoit vne tres-grande veneration enuers les ſaints Anges, & particulierement enuers ſaint Michel, ſaint Gabriel, & les Anges gardiens. Elle auoit auſſi beaucoup de deuotion à ſaint Iean Baptiſte, à noſtre Pere ſaint Ioſeph, aux deux Princes des Apoſtres ſaint Pierre & ſaint Paul, à noſtre Mere ſainte Tereſe, à ſainte Elizabeth de Hongrie, & à tous les Saints & Saintes de noſtre Ordre.

CHAPITRE XVIII.

De ſon humilité.

SON humilité a eſté ſi grande & ſi profonde, qu'il faudroit eſtre dans ſes propres ſentimens pour les pouuoir dignement repreſenter. Perſonne n'a eu la benediction d'eſtre auec elle, qui n'ait remarqué qu'elle

auoit vn amour extraordinaire pour cette vertu, & que par la continuelle pratique qu'elle en faisoit, elle en auoit acquis vne si grande habitude, qu'elle sembloit luy estre naturelle; mais pourtant qui ne l'estoit pas; car bien que son humeur fust fort douce, elle auoit le cœur noble & releué, & mesme vn peu imperieux, neantmoins il n'y auoit aucune rencontre; quelle qu'elle fust, ny grande ny petite, où l'on la peust surprendre hors de l'vsage de cette vertu d'humilité.

Sa grande lumiere sur le neant, & sur la malice de la creature en general, & celle qu'elle auoit pour connoistre ses propres fautes, la mettoit dans vn si extréme mépris de tout ce qu'elle estoit, qu'elle ne parloit que tres-rarement d'elle-mesme, & lors que quelque occasion l'y obligeoit elle ne le faisoit qu'auec quelque

ſentiment d'indignation, neantmoins les paroles d'humilité & de mépris d'elle-meſme qu'elle diſoit, n'ennuyoient pas les perſonnes auec leſquelles elle conuerſoit, comme font ordinairement celles qu'on s'apperçoit bien qui ne partent que du bout des levres. Au contraire l'on apperceuoit en elle vn fonds beaucoup plus humble qu'elle ne le pouuoit exprimer, & ſes paroles & ſes actions portoient ordinairement quelque impreſſion & mouuement particulier de cette vertu, dans les ames de celles qui l'entendoient parler, ou qui la voyoient agir.

Elle croyoit qu'il n'y auoit perſonne au monde plus indigne qu'elle de la miſericorde de Dieu : comme nous luy diſions quelquefois, pour ſoulager la peine que ce ſentiment luy cauſoit que Dieu s'eſtoit ſerui

d'elle pour contribuer à vn si grand œuure comme estoit l'establissement de nostre Ordre en France, elle rentroit en elle-mesme, & il sembloit qu'elle entendist lire l'Arrest de sa condemnation, & qu'elle se deust aneantir à cét instant dans la veuë des grandes infidelitez qu'elle croyoit y auoir commises.

La veuë qu'elle auoit de l'infinie pureté de Dieu, & de celle auec laquelle il veut estre serui, luy faisoit voir toutes ses actions criminelles. De sorte qu'en ses derniers jours elle protesta vne infinité de fois auec vn cœur brisé de contrition, qu'en quatre-vingts ans que Dieu luy auoit donné de vie, dont elle en auoit passé cinquante-six en Religion, elle ne voyoit pas qu'elle eust fait vne seule action qu'elle peust offrir à Dieu, tant elle les reconnoissoit

pleines de defauts. Cette diſpoſition luy cauſoit de ſi forts reſſentimens de ſes fautes, qu'elle verſoit des ruiſſeaux de larmes lors qu'lle ſe confeſſoit, & elle faiſoit la meſme choſe lors qu'elle diſoit ſes coulpes au Chapitre ou au Refectoir; ſi bien que ſes filles s'attendriſſoient, & ſe trouuoient toutes confuſes dans la veuë d'vne humilité ſi profonde, qui eſtoit capable d'abaiſſer les eſprits les plus orgueilleux. Elles n'eſtoient pas ſeules dans ces ſentimens, car ſes Confeſſeurs en auoient de ſemblables, de ſorte qu'ils apprehendoient de la confeſſer, & quelques-vns nous ont dit qu'ils n'auoient jamais veu vne humilité pareille, & meſme que ſi l'on pouuoit exceder en cette vertu, qu'ils pouuoient dire qu'elle tomboit dans cét excez. Vn d'entr'eux, qui eſtoit de la Compagnie de IESVS,

personne de grande capacité & pieté, qui l'auoit confessée pendant quatre ans, nous a particulierement tesmoigné qu'elle apportoit au sacrement de Penitence vne foy si viue, & vne si grande ardeur d'esprit, qu'elle estoit touchée des plus petites obmissions, comme si elle eust esté coupable des crimes les plus estranges, & que les plus grandes austeritez, & les plus rudes penitences luy sembloient petites, pour satisfaire à la Iustice diuine : ce sont ses propres termes, & nous auons ouy dire plusieurs fois au Reuerend Pere du Chesne, nostre Visiteur, qu'aprochant de Limoges il craignoit de luy entendre parler de ses fautes, tant elle les exaggeroit, à cause de ce bas sentiment qu'elle auoit d'elle-mesme. Elle ne trouuoit rien d'assez vil pour elle, tant aux habits qu'en la

nourriture, & en tout le reſte. Quant aux emplois, nous auons desja veu, comme lors qu'elle fit profeſſion elle deſira que ce fuſt en qualité de Sœur Conuerſe, & comme ne l'ayant pû obtenir, elle ne laiſſa pas meſme, nonobſtant les occupations que luy donnoient ſes charges, & l'eſtabliſſement des maiſons qu'elle faiſoit, de s'employer à porter de l'eau, du bois, aider à la cuiſine, lauer la leſſiue, & aux autres choſes ſemblables, pour leſquelles l'on reçoit ces bonnes Sœurs. Nous adjouſterons encore, qu'elle a tousjours continué ces exercices d'humilité juſques à la fin de ſa vie, autant que ſes forces l'ont pû permettre, & meſme au delà, puis qu'elle s'eſt fait ſouuent de tres-grands efforts pour s'y rendre. Celles qui ont eu la benediction d'eſtre aupres d'elle, trouueront que

ce que nous escriuons n'est en verité que l'ombre, ou qu'vn fort petit crayon de la profonde humilité qu'elles luy ont veuë pratiquer, mais puis que nous ne pouuons pas exprimer par nos paroles les sentimens qui nous en restent; il faut que nous nous contentions de l'effet qu'il doit produire en nous. Quant à ceux que cette grande vertu causoit en nostre venerable Mere, que l'vn des principaux estoit sa reconnoissance merueilleuse enuers Dieu & enuers ses creatures. Pour le premier, tout ce qu'elle voyoit luy seruoit de sujet pour entrer dans des remerciemens & actions de graces; & souuent nous prenions plaisir dans ses dernieres années, de luy porter du fruit, des fleurs, & d'autres petites choses pour voir les mouuemens de joye que cela luy causoit: Quelquefois elle di-

» ſoit en les baiſant : Beny ſoit celuy
» qui t'a creé. D'autrefois elle s'éleuoit à Dieu par des paroles qui faiſoient voir l'application de ſon eſprit à admirer l'eſtenduë de la Bonté diuine, qui auoit pourueu l'homme de tant de biens, & enfin jamais nous ne luy faiſions de ces petits preſens, que nous ne receuſſions d'elle en payement quelque parole vtile pour noſtre inſtruction. Souuent elle eſtoit toute baignée en larmes dans le ſouuenir des miſericordes de Dieu ſur elle, & particulierement de celle de ſa vocation, de laquelle elle ne pouuoit parler qu'auec des ſentimens extraordinaires. Elle s'accuſoit d'vne ingratitude qui n'auoit point d'exemple, diſant qu'elle eſtoit vne mauuaiſe Religieuſe, qui auoit prodigué la grace de ſa vocation, ce qui alloit ſouuent à tel excez qu'il falloit

l'arrester, craignant que la force de ses sentimens n'interessast sa santé. Pour les creatures elle s'estimoit indigne de tout ce que l'on faisoit pour elle, de sorte qu'elle mettoit ordinairement ses filles dans la confusion, lors qu'elles luy rendoient quelque seruice: Elle n'en receuoit aucun sans les remercier auec des termes fort humbles, & elle disoit souuent: Dieu soit la recompense » de la charité que vous rendez à cette » pauure creature. D'autrefois lors » qu'on luy donnoit ses petits besoins dans l'Infirmerie estant malade: He- » las, disoit-elle, combien y a-t'il de » personnes dans le monde qui meri- » tent cent fois mieux que moy ces » commoditez, & qui neantmoins en » sont priuées; si i'estois au monde, » peut-estre que ie mourrois de faim » sur vn fumier, & Dieu m'a mise icy »

» parmy ſes ſeruantes, qui me don-
» nent tout en abondance, & me ſer-
» uent comme ſi i'eſtois quelque cho-
» ſe. Sa façon de parler en ces rencontres eſtoit ſi humble, que ſi on n'euſt pas ſceu de quelle condition elle eſtoit par ſa naiſſance, on euſt creu aiſément qu'elle eſtoit de condition à demander l'aumoſne, tant elle teſmoignoit ſe reconnoiſtre indigne des ſeruices que l'on luy rendoit, & des choſes qu'on luy donnoit pour ſon vſage, leſquelles il luy falloit changer ordinairement en cachette, non qu'elle ne fuſt propre naturellement, car elle l'eſtoit au dernier point, & elle ne pouuoit rien ſouffrir de ſale; mais le mépris qu'elle auoit d'elle-meſme, faiſoit qu'elle s'eſtimoit indigne du ſoin & du temps que l'on employoit pour elle: & tant que Dieu luy a conſerué la

ſanté, elle faiſoit le trauail le plus penible & le plus humiliant du Monaſtere, balayoit & nettoyoit les choſes & les endroits les plus ſales. Enfin on ne l'a jamais veuë ſe diſpenſer des occaſions d'humilité; mais au contraire on l'a tousjours veuë les recherchant.

Son humilité luy faiſoit apprehender d'approcher de la ſainte Communion, de ſorte que ſouuent l'on auoit peine à le luy perſuader. Elle diſoit que ſi on la connoiſſoit on ne luy permettroit pas: qu'il y auoit conſcience, veu ſa grande indignité, & le peu de profit qu'elle en faiſoit, & on n'a jamais pû la faire reſoudre à la Communion journaliere dans la veuë qu'elle auoit de cette indignité. Nous croyons pourtant deuoir remarquer qu'elle n'éloignoit pas les ames de receuoir ce

pain celeste, mais qu'au contraire elle y encourageoit celles qu'elle voyoit dans vne crainte excessiue, sur quoy elle nous dit vn jour.

„ Nostre Seigneur n'est pas demeu-
„ ré au saint Sacrement pour nous per-
„ dre; non, au contraire, il y est pour
„ nous donner la vie de grace & de
„ gloire. Quant à la disposition que
„ nous deuons auoir pour commu-
„ nier, il se faut fort humilier, & croi-
„ re que nous ne sçaurions jamais nous
„ y preparer comme il faut: pour moy,
„ ie croy qu'il n'y en a aucune dans le
„ Conuent, ny en tout nostre Ordre,
„ qui communie si mal disposée que
„ moy, & ie ne laisse pas neantmoins
„ d'y aller pour obeïr & pour receuoir
„ de la force: Que s'il arriue que nous
„ soyons foibles & miserables, apres
„ auoir mangé ce pain viuant, nous le
„ serions bien dauantage si nous en

eſtions tout à fait priuées: dans nos »
miſeres il faut s'abandonner à Dieu, »
& ſe confier en ſa miſericorde, & il »
ne faut rien craindre que le peché, »
car tout le reſte peut ſeruir à l'ame »
qui en fait bon vſage. »

Elle ne pouuoit ſouffrir la moindre loüange, & lors qu'on luy en donnoit quelqu'vne, elle en paroiſſoit bien plus confuſe que ſi on euſt dit d'elle des choſes dignes de tres-grand blaſme.

Lors que des perſonnes de conſideration teſmoignoient l'eſtimer, & deſiroient de la voir, ce luy eſtoit vne grande peine, & il falloit faire beaucoup d'effort ſur elle pour la porter à leur aller parler, & au contraire, lors que de pauures gens la demandoient elle y alloit auec joye.

Dieu a permis que durant les dernieres années de ſa vie elle ait eu plu-

ſieurs exercices interieurs, & elle les portoit auec vne humilité qui ne ſe peut repreſenter. Et nous l'auons veuë apres quarante & cinquante ans de Religion, dans les pratiques des Nouices qui veulent faire le premier pas dans l'humilité & mortification, rendant conte de tout ce qui ſe paſſoit en elle qui la pouuoit dauantage mortifier, & le faiſant dans la ſimplicité & la ſoûmiſſion qui euſt eſté conuenable à vne ame toute commençante qui ſe fuſt trouuée dans vne extréme ferueur pour ſon auancement.

Son exterieur eſtoit fort humble, & quoy que naturellement elle fuſt ſerieuſe & graue, elle n'auoit aucune affectation, & ne la pouuoit en rien ſouffrir dans celles qui eſtoient ſous ſa charge, mais elle vouloit que leur modeſtie vinſt de la preſence de Dieu,

Dieu, qu'elles portoient au dedans d'elles-mesmes. Elle auoit grande peine à supporter les naturels dissipez, & elle les reprenoit fort serieusement. Elle aimoit ceux qui estoient doux & humbles, & elle desiroit aussi que tout se fist dans la douceur & la modestie Religieuse.

CHAPITRE XIX.

De sa pauureté.

ELLE disoit que l'humilité & la pauureté, estoient comme deux bonnes sœurs, qui ne se separoient jamais l'vne d'auec l'autre, & elle ne pouuoit souffrir rien de riche ny de curieux dans la maison que pour l'Eglise, comme il se peut voir dans ce Monastere, où tout est fort pauure.

Dans les cellules elle ne vouloit pas qu'il y euſt autre choſe qu'vn petit tableau, quelques Images, vn petit banc, & vne chaire de paille. Sur tout elle ne ſouffroit point qu'il y euſt rien de curieux, ny d'affecté aux habits des Religieuſes, ny à tout ce qui ſeruoit à leur vſage. Elle diſoit que tout deuoit reſſentir la ſimplicité, & la pauureté des Saints de l'antiquité, deſquels nous faiſons profeſſion d'imiter la vie. Elle vouloit meſme que les Chapelets, Reliquaires, & autres choſes de deuotion que les Religieuſes pouuoient auoir, fuſſent conformes à ce meſme eſprit de pauureté: Si elle voyoit vne Religieuſe attachée à quelque choſe de ſon vſage, comme cellules, liures, images, *&c.* elle les faiſoit changer, de ſorte que quelquefois vne Sœur trouuoit ſa cellule changée ſans que noſtre

venerable Mere luy en eust rien dit, & elle disoit que nostre bien-heureuse Mere Anne de IESVS en vsoit ainsi.

Elle mettoit en pratique enuers elle-mesme ce qu'elle enseignoit aux autres, & nous auons remarqué en elle vne si forte & vne si grande habitude à cette vertu, que dans ses dernieres années il estoit aisé à voir combien puissamment elle l'auoit contractée durant tout le cours de sa vie. En ce temps où elle ne pouuoit presque plus agir à cause de ses grandes maladies, & de la foiblesse que son aage luy causoit, elle ne laissoit pas de veiller tres-soigneusement pour ne se point seruir de ce qu'on luy donnoit pour son vsage, s'il luy paroissoit trop bon ou trop delié, cherchant tousjours ce qui estoit de plus vil, de plus pauure, de

plus grossier, & de plus rude dans le Monastere.

Elle ne permettoit pas pour l'ordinaire, pendant qu'elle a esté en charge, que les aumosnes que les parens donnoient aux Religieuses, seruissent à ce qui les regardoit en particulier, & elle le faisoit employer aux besoins du Conuent, aimant mieux que ce qui leur estoit necessaire leur fust donné d'ailleurs.

Elle instruisoit auec grand soin ses filles à la conseruation des choses vtiles pour la maison, & ne vouloit pas qu'elles laissassent rien perdre de ce qui pouuoit y seruir. Elle nous disoit que les Monasteres estoient à Dieu, & qu'ainsi tout ce qu'il y auoit luy appartenoit : Que nous en deuions vser comme de chose qui luy appartenoit, & dont le conte nous seroit demandé vn jour tres-exactement :

Pour cét effet, elle estoit si soigneuse de ramasser tout ce qu'elle trouuoit en son chemin, qu'elle venoit ordinairement du jardin, chargée de petites branches, de morceaux de bois, & d'autres choses qu'elle y auoit trouuées, & elle auoit pris vne telle habitude à cela, qu'aux derniers temps de sa vie, où elle ne pouuoit plus aller qu'apuyée sur deux de nos Sœurs, il falloit s'arrester en marchant pour luy donner la satisfaction de prendre à terre ce que l'on auoit à la rencontre qui estoit propre à brusler, ou qui pouuoit seruir à quelqu'autre chose.

Estant en charge, lors qu'il se presentoit quelques filles qui n'auoient pas de bien pour estre Religieuses, pourueu qu'elles fussent bien appellées elle les receuoit volontiers, & disoit que si nous seruions Dieu en

verité, ce qui nous eſtoit neceſſaire ne nous manqueroit pas : Elle auoit ſur ce ſujet vne confiance extraordinaire, & quoy qu'elle ſe ſoit trouuée en des fondations fort pauures, elle n'a jamais neantmoins apprehendé la pauureté, ny laiſſé de faire tout ce qu'elle jugeoit à propos pour le ſeruice de l'Autel, & pour le ſoulagement des malades.

Comme le trauail eſt vne ſuite de l'eſprit de pauureté, elle y auoit vne affection incroyable, & Dieu luy auoit donné vne adreſſe & vne force naturelle qui luy en facilitoient le moyen. Elle employa l'vne & l'autre auec vne fidelité tres-grande, dés ſon entrée en la Religion au Conuent de Salamanque (comme nous auons dit) & elle a continué toute ſa vie, ne s'en eſtant pas meſme diſpenſée lors qu'elle eſtoit dans ſes charges de

Prieure. Elle faiſoit en ce temps ce qui eſtoit du meſtier des artiſans, comme de blanchir les murailles, & choſes ſemblables. Elle balayoit auſſi la cuiſine & portoit le bois, auant que les Sœurs Conuerſes fuſſent leuées, & enfin elle s'appliquoit auec vne joye incroyable à tout ce qui eſtoit plus propre à trauailler & à matter ſon corps.

Elle animoit ſouuent le cœur de ſes filles à ce meſme amour du trauail, leur faiſant voir qu'il faiſoit vne partie de leur vœu de pauureté ; & elle leur diſoit, que ſi chacune d'elles fuſt demeurée dans le monde, elles n'euſſent eſpargné ny temps, ny trauaux, ny veilles, pour agrandir leur maiſon, & qu'il ne falloit pas que le zele que nous deuons auoir pour celle de Dieu & pour la Religion, qui eſt noſtre Mere, euſt moins

de pouuoir ſur nous que l'intereſt du ſiecle: à quoy elle adjouſtoit, que la veuë de l'eternité nous deuoit faire embraſſer cét exercice, le temps qui nous eſt donné pour l'acquerir eſtant ſi court, & la poſſeſſion de Dieu, qui eſt acquiſe par cette voye, eſtant pour jamais. Elle ſe ſeruoit de ces motifs & d'autres ſemblables pour nous faire aymer le trauail, dans lequel elle ne vouloit pas neantmoins qu'il y parût d'empreſſement, diſant que la retraite interieure, qui éleuoit les ames à Dieu, deuoit tenir en tout temps & en tout lieu, la nature captiue, & ce qu'elle diſoit ſur ce ſujet, auſſi bien qu'en tous les autres, nous le voyïons parfaitement exprimé en elle.

Bien qu'elle euſt tant d'amour pour la pauureté, elle ne laiſſoit pas d'eſtimer la netteté, & elle vouloit

que nous fussions fort soigneuses de tenir tout propre, & arrangé dans la maison, tant aux lieux de communauté, que dans nos cellules: Si elle en voyoit quelques-vnes qui y fussent negligentes, elle alloit elle-mesme faire leurs lits, ou accommoder les autres choses qui n'estoient pas bien, afin que la petite confusion qu'elles sçauoit qu'elles en auroient les rendist vne autre fois plus soigneuses, estant bien aise de les corriger de leur oubliance, par cette voye douce & edifiante.

CHAPITRE XX.

De son silence.

SON silence estoit tel, que l'on peut dire que sa façon exterieure, mesme dans le trauail qui luy estoit ordinaire, respandoit dans

celles qui la regardoient vn eſprit de retraite & de recueillement : Sa maniere de parler, qui eſtoit touſiours dans vne douceur qui gagnoit les cœurs, eſtoit neantmoins, comme nous auons dit ailleurs, dans vn ſerieux qui ne donnoit pas lieu à la diſſipation qu'elle condamnoit en tous rencontres.

Elle ne permettoit le trauail, qui oblige à eſtre pluſieurs enſemble, que fort rarement, & lors que la neceſſité de la maiſon y contraignoit, elle vouloit que ce fût dans vn grand ſilence. Nous l'auons veuë reprendre auec ſeuerité celles qui ſe ſeruoient de ſa preſence pour prendre plus facilement occaſion de parler, & lors qu'il s'offroit quelque neceſſité de le faire, elle vouloit que ce fuſt en ſorte qu'il n'y euſt rien de leger, & que les autres qui eſtoient dans la retraite

n'en fussent pas diuerties. Elle parloit tousjours fort bas, mesme pour les choses necessaires, sur tout aux lieux de passage, nous instruisant par son exemple à ce qu'elle nous enseignoit souuent par ses paroles, que la face de nos maisons deuoit estre tousjours dans le silence.

L'estime qu'elle faisoit de cette vertu la luy rendoit aimable en tout ce qui en dépend. Elle reprenoit soigneusement celles qui faisoient du bruit en marchant, en toussant, & aux autres actions necessaires, & elle faisoit sortir du chœur celles à qui cela arriuoit. En fermant les portes & les fenestres, elle vouloit qu'on le fist si doucement qu'il ne fust pas entendu; & elle disoit, que la vie heremitique d'vne Carmelite, deuoit estre tellement sans bruit, que l'on ne sceust où elle habitoit qu'en la

voyant. Elle diſoit encore qu'il ne deuoit rien paroiſtre de nous, qu'autant que la pure neceſſité y obligeoit.

Elle nous rapportoit quelquefois, pour nous animer à cette pratique & à cette ſorte de vie ſilentieuſe; que feu Monſieur Gallemant, vn de nos premiers Superieurs, luy auoit dit qu'eſtant allé à vn Conuent de S. Bernard dans la Bourgogne, où il y auoit grand nombre de Religieux, il y auoit remarqué vn ſi grand ſilence, que le P. Prieur l'ayant fait promener pluſieurs heures en diuers endroits de la maiſon où ils eſtoient, il n'en vid, ny n'en entendit jamais aucun, non plus que s'il euſt eſté dans le fonds d'vn deſert. Cela rauiſſoit le cœur de noſtre venerable Mere, qui nous repreſentoit auec vne ardeur nompareille, qu'eſtant deſcenduës

de nos saints Peres Hermites, nostre estat interieur & exterieur ne deuoit ressentir que la retraite & le silence du desert.

Son exactitude au silence dans les lieux ordonnez estoit grande, & elle ne s'en dispensoit que pour les choses fort necessaires, & les Sœurs n'eussent osé luy parler en ces lieux-là, que pour luy faire entendre ce que l'on ne pouuoit éuiter de luy dire. Pour le grand silence, on ne sçauroit exprimer le soin auec lequel elle l'a obserué, & elle apprenoit à ses filles a ne la pas chercher, mesme pour les besoins de leur ame, durant ce temps-là, mais à les passer entre Dieu & elles, si ce n'estoit pour des choses tres-importantes, & par consequent si rares qu'il se passoit des années sans que cela arriuast. Elle nous disoit, qu'estant au Conuent

de Bordeaux, vn ſoir apres Matines, elle entra dans le Chauffoir auec la Mere Soûprieure, pour luy dire quelque choſe qui eſtoit neceſſaire, & qu'en ſuite ayant adjouſté quelques paroles qui ne l'eſtoient pas, elles entendirent au milieu d'elles comme vn petit gemiſſement, qui fit croire à noſtre venerable Mere que c'eſtoit noſtre venerable Mere ſainte Tereſe qui les auertiſſoit de ſe taire.

Dans l'Infirmerie, ſi les maux n'eſtoient fort notables, elle y faiſoit garder exactement le grand ſilence, ce qu'elle obſeruoit elle-meſme tres-eſtroitement lors qu'elle eſtoit malade.

En ſa derniere maladie, qui dura neuf mois, pendant laquelle elle eut diuerſes repriſes d'apoplexie, auec d'autres accidens, qui dans leurs in-

teruales la tenoient en vn eſtat de langueur pareil à celuy d'vne perſonne mourante, il ſembloit quelquefois qu'elle ne reuinſt à elle que pour demander ſi le grand ſilence eſtoit ſonné, & ſi on luy diſoit qu'il l'eſtoit, ou bien s'il arriuoit qu'elle s'en apperceuſt par elle-meſme, quoy qu'elle euſt commencé quelque choſe, elle s'arreſtoit tout court, & ſi la grandeur de ſon mal demandoit que l'on diſt quelque parole pour luy donner ſoulagement, elle vouloit que ce fuſt à fort baſſe voix.

Trois ans auant ſa mort, eſtant dans vn eſtat de tres-grande ſouffrance, toute ſa conſolation, apres Dieu, eſtoit de communiquer auec la Mere Prieure, & de luy dire ſes amertumes, & s'il arriuoit quelquefois que ladite Mere Prieure ayant

esté empeschée pendant le jour par diuerses occupations qui ne se pouuoient remettre, prit le temps de Complie pour la venir visiter; aussitost que nostre venerable Mere entendoit sonner la cloche du silence, elle s'arrestoit sans rien dire de plus; & si quelque Sœur entroit où elles estoient auant la fin de Complie, elle demandoit tousjours si la cloche estoit sonnée, tant elle estoit exacte à cette obseruance.

Elle éleuoit soigneusement ses filles dans cét esprit, & faisoit grand estat de celles qui s'y rendoient les plus remarquables, disant que c'estoit vne marque de leur application & de leur retraite auec Dieu, & s'il arriuoit que par la rencontre de quelque affaire pressée & impreueuë, il eschapast à quelqu'vne de dire quelque parole durant le grand silence,

silence, elle l'en reprenoit seuerement, & faisoit aussi voir à celles qui estoient faciles à dire des paroles non necessaires dans les autres temps, que ce n'estoit pas vn defaut peu considerable en vne Carmelite.

CHAPITRE XXI.

De sa mortification & de sa penitence.

IL seroit difficile de dire toutes les pratiques de mortification que l'on a veu exercer à cette sainte Religieuse; car dés son entrée en Religion, ayant embrassé la Croix auec vn courage incroyable, elle eut en mesme temps vn desir insatiable de souffrir pour nostre Seigneur; de sorte que lors que sa diuine Majesté luy en offroit quelque occasion, elle auoit tousjours l'esprit ouuert & appliqué pour la receuoir, & pour en

faire vn ſaint vſage ; & lors qu'elle eut eſté long-temps dans l'Ordre, bien loin de ſe diſpenſer, à cauſe de ſon grand âge, des petites pratiques de mortification, auſquelles les Nouices les plus zelées s'attachent dans leurs commencemens, pour mortifier leurs inclinations, & leurs paſſions encore toutes viuantes, & pour commencer à prendre quelque habitude en la vertu, elle les augmentoit tous les jours. Elle s'eſtoit ſi fort accouſtumée à trouuer moyen en tout temps & en tous lieux, d'auoir quelque choſe à ſouffrir, qu'il n'eſtoit pas poſſible de l'en empeſcher. Si elle eſtoit obligée d'eſtre aſſiſe, elle ne l'eſtoit qu'à demy, & ne s'appuyoit point : Si elle eſtoit contrainte d'eſtre dans le lit, elle s'y mettoit en telle ſorte qu'elle y receuſt de l'incommodité, & à la fin

de ſes iours, où elle ne pouuoit s'ayder de ſes membres qu'auec grande peine, pour peu qu'elle euſt de liberté, elle l'employoit pour y prendre la poſture, ſoit leuée ſoit couchée, qui luy eſtoit la plus incommode.

La mortification auoit tellement reglé ſon exterieur, qu'en quelque trauail penible qu'elle fuſt, comme de lauer la leſſiue, labourer au iardin, ayder à la cuiſine, & aux autres choſes ſemblables; ſi quelque affaire preſſée ſuruenoit, on la trouuoit tousiours dans vne douceur, vne grauité, & vne modeſtie bien-ſeante à vne Religieuſe, ſans qu'il paruſt rien de contraire en nul de ſes ſens; & encore qu'elle fuſt dans la charge de Prieure, où l'obligation que l'on a de voir les actions des autres, diſpenſe ſouuent d'auoir la veuë baiſſée,

Lors qu'elle la leuoit c'eſtoit auec tant de retenuë, qu'à peine s'en pouuoit-on apperceuoir.

Elle diſoit qu'vne Religieuſe deuoit regler toutes ſes actions & ſes paroles, de telle ſorte que tout ce qui venoit d'elle reſſentiſt la mortification que ſa condition deſire. Pour cette raiſon elle reprenoit charitablement celles qui ayant l'eſprit actif, n'auoient pas aſſez de ſoin de le mortifier, faiſant paroiſtre leur promptitude par leurs paroles, & par l'empreſſement de leurs actions.

Pour le gouſt, elle l'auoit ſi fort mortifié, qu'aſſez long-temps auant ſa mort, elle nous dit dans vne rencontre ſans y penſer, qu'il y auoit plus de vingt ans qu'elle mangeoit ſans diſcerner les viandes.

Elle prenoit pour elle ce qui eſtoit de plus mortifiant dans le Monaſte-

re, & elle estoit si appliquée à en rechercher les occasions que ses filles ne pouuoient estre aussi soigneuses de les oster de deuant ses yeux, qu'elle l'estoit de les prendre. Souuent auant qu'elle eust sonné le réueille-matin, selon sa coustume, elle auoit fait vne reueuë par la maison pour trouuer à faire quelqu'vne de ces sortes de pratiques, pour l'offrir à Dieu.

Mais comme elle sçauoit bien que toutes les mortifications exterieures seroient fort peu de chose, si elles n'estoient accompagnées des interieures, ainsi qu'elle nous l'enseignoit en toutes rencontres; c'estoit à celles-là qu'elle s'estudioit principalement. Auant mesme que d'entrer en Religion, elle y auoit beaucoup auancé, parce que ses parens, particulierement son pere, la nour-

rissoit dans vne si grande retraite, & dans vne sorte de vie si peu conforme aux inclinations des jeunes personnes, qu'elle ne pouuoit suiure les siennes presque en aucune chose; & lors qu'elle fut en l'aage auquel les filles ont accoustumé d'entrer plus auant dans la vanité : Dieu luy toucha le cœur, pour faire de cette necessité vertu; de sorte qu'elle s'accoustuma si bien à dompter sa volonté, qu'elle la quittoit sans peine pour obeïr à son pere & à sa mere, & pour complaire à ses freres, à ses sœurs, & aux autres personnes auec qui elle conuersoit.

Lors qu'elle fut Religieuse elle s'adonna encore auec tout vn autre soin à ces pratiques de renoncement à elle-mesme, & dés son Nouiciat elle s'y rendit tres-remarquable. Elle eust crû faire vn grand crime, si elle

eust fait le moindre retour sur ce qui luy estoit dit par ses Superieurs & Superieures, & non contente de laisser ses pensées & ses sentimens, pour suiure ceux des personnes à qui elle deuoit obeïr, elle le faisoit aussi en toutes rencontres, pour s'accommoder à ce qu'elle pouuoit connoistre que ses Sœurs desiroient.

Quand elle a esté dans les charges, elle s'abandonnoit encore bien plus elle-mesme, ne cherchant en aucune occasion ce qui la pouuoit satisfaire pour peu que ce fust; mais seulement ce qui estoit le plus auantageux aux ames, & aux Maisons desquelles Dieu luy auoit donné la conduite.

Elle pratiquoit auec tres-grande perfection cette difficile vertu interieurement, au regard des graces que Dieu luy communiquoit en l'Orai-

ſon, auſquelles elle ne prenoit aucune part que preciſément, autant qu'il eſtoit neceſſaire pour en rendre honneur à celuy de qui elle les receuoit.

A ce que nous venons de rapporter, nous ajouſterons vne choſe, laquelle, bien qu'elle ne paroiſſe pas fort conſiderable, n'a pas laiſſé de donner ſujet à noſtre venerable Mere de ſe mortifier beaucoup en vne infinité de rencontres; c'eſt qu'en quarante ans qu'elle a demeuré en France, elle n'en a jamais pû apprendre la langue; Elle l'entendoit bien, meſme juſques à pouuoir lire ſeule & ſans ayde, des liures eſcrits en François, mais pour s'énoncer en ſorte que l'on compriſt ce qu'elle vouloit dire, c'eſt ce qui n'eſtoit point en ſon pouuoir, & ainſi elle n'a jamais pû parler ſans interprete. Certaines

personnes ont dit, que si elle eust voulu elle eust bien pû parler suffisamment pour se faire entendre, au moins en mauuais François, & qu'asseurément c'estoit vne grauité Espagnole qui l'empeschoit de le faire, mais il est tres-certain qu'ils se trompoient, parce que nostre bonne Mere auoit tant de deference pour le prochain, & tant de desir de luy complaire en tout ce qu'elle pouuoit, sans manquer à Dieu, qu'elle eust tres-volontiers obey à vn enfant.

Elle a eu vne telle impossibilité de parler la langue Françoise, qu'elle n'a jamais pû se confesser qu'en Espagnol, & comme elle s'est rencontrée quelquefois en des lieux où il n'y auoit point de Confesseur qui l'entendist, son humilité & mortification estoient si grandes, que lors

qu'elle alloit à confesse, elle menoit sa Soûprieure auec elle, à qui elle disoit ses pechez en Espagnol, & la Soûprieure les disoit en François au Confesseur en sa presence; & apres nostre bonne Mere se confessoit encore en sa langue; de sorte que ses pechez estoient dits trois fois, tant par elle que par vne autre, auant qu'elle receust l'absolution.

Sa penitence a esté fort extraordinaire, car outre ce que nous auons desja dit de ses jeusnes frequens au pain & à l'eau, & de son coucher sur des ais, elle portoit quasi tousjours vne chaisne de fer auec des pointes fort aiguës. Les jours qu'elle l'auoit prise, elle entreprenoit des œuures de grand trauail & fort penibles, afin que l'agitation luy fist entrer bien auant les pointes dans la chair, à

quoy elle auoit ſi bien reüſſi, que les marques en ſont demeurées ſur ſon corps juſques apres ſa mort, quoy qu'il y euſt enuiron dix-huit mois qu'elle n'auoit pû s'en ſeruir. Ces marques furent apperceuës auec beaucoup d'eſtonnement, & beaucoup de joye tout enſemble ; car qui n'auroit pas eſté ſurpris de voir tant de ferueur en vne Religieuſe de quatre-vingts ans, & tant d'auſteritez apres de ſi longs trauaux pour le ſeruice de ſon Eſpoux ? & qui auroit pû s'empeſcher de benir Dieu, qui auoit donné tant de force & de courage à ſa ſeruante ?

Elle a auſſi preſque ſans intermiſſion porté des cilices & des haires qui luy couuroient tout le corps ; & enfin elle auoit de toutes ſortes d'inſtrumens de penitence, comme cottes de maille, bracelets de fer, & au-

tres choſes ſemblables, quoy qu'elle en euſt donné beaucoup, peu de temps auant ſa mort, à quelques Religieux, afin que nous ne les trouuaſſions point quand Dieu l'auroit appellée à luy.

Elle mettoit ſouuent des roſettes à ſes diſciplines pour les rendre plus douloureuſes, & elle les continuoit ſi long-temps, que quelques-vnes de ſes filles ayant voulu dire des *Miſerere*, pour voir combien elles dureroient, s'en ſont laſſées, tant elles eſtoient longues. Elles ont meſme rapporté qu'eſtant allées aux lieux où elle les auoit priſes, elles y auoient trouué, non ſeulement beaucoup de ſang, mais auſſi des morceaux de chair qu'elle s'eſtoit emportée.

Elle ménageoit ſi bien ſon temps pour la penitence, que ſon corps ne pouuoit trouuer de repos ny de jour

ny de nuit : aussi n'auoit-elle nul desſein de luy en donner en cette vie, c'est pourquoy elle le trauailloit continuellement : & pour se fortifier en cette resolution, elle auoit ordinairement ces mots dans la bouche, *Brieueté de trauail, eternité de repos ;* dans cette pensée, elle trouuoit le temps si court pour souffrir, qu'elle disoit souuent auec vne ferueur incroyable qu'elle eust tenu à vne grace speciale de Dieu, de souffrir jusques à la fin du monde, ne se lassant point de tourmenter son corps en toutes les manieres qu'elle pouuoit s'imaginer, & cela dans vn secret si grand, que le respect qu'on luy portoit, & la crainte de luy déplaire, faisoit que l'on n'osoit luy tesmoigner que l'on eust descouuert ce qu'elle n'en pouuoit cacher.

La semaine Sainte, depuis le Ieu-

dy, auquel jour l'on mettoit le ſaint Sacrement au monument, juſques au Samedy, elle alloit les pieds nuds, & outre, la nuit du Ieudy au Vendredy, en laquelle la Communauté demeure deuant le ſaint Sacrement, elle y paſſoit encore celle du Samedy au Dimanche de Paſques. Elle faiſoit la meſme choſe toutes les veilles des grandes Feſtes, particulierement en celles de noſtre Seigneur & de la ſainte Vierge, à laquelle elle auoit vne deuotion ſinguliere; de ſorte que tous ſes inſtrumens de penitence, & toutes ſes inuentions pour ſouffrir, eſtoient employées fort fidellement en ces Saints jours, & cela auec vn eſprit de joye toute extraordinaire, de pouuoir faire quelque choſe à l'honneur de la ſainte Vierge, au nom de laquelle elle ne refuſoit rien de ce qu'on luy deman-

doit, s'il estoit en son pouuoir.

Cét esprit de penitence, qui estoit en elle en vn si haut degré, faisoit qu'elle portoit ses filles à faire toutes les austeritez de la regle dans ce mesme esprit, & elle disoit que ce qu'elles faisoient au delà leur deuoit estre suspect, s'il ne produisoit en elles vn grand soin de trauailler à mourir à leur propre sens, & à mortifier leurs inclinations, & que sans cela les desirs de penitence venoient pour l'ordinaire plustost d'amour propre, que d'vn vray zele de Dieu.

Chapitre XXII.

De son obeïssance.

NOSTRE venerable Mere auoit vne si haute estime de la vertu d'obeïssance, que c'estoit dans l'assujettissement parfait qu'elle faisoit

consister le bon-heur de la vie Religieuse, & elle disoit qu'vne ame ne le pouuoit gouster qu'à mesure qu'elle s'auançoit dans cette vertu. Que c'estoit elle qui nourrissoit les ames dans la Religion, & que plus elles estoient vrayement assujetties, plus leur progrez estoit grand dans tout le reste de ce qui concernoit la perfection de cette maniere de vie, à laquelle Dieu les auoit appellées.

Elle disoit encore que Dieu auoit mis dans l'obeïssance de merueilleux tresors pour vne âme religieuse. Que c'estoit elle qui faisoit des miracles, & qu'vne ame vrayement obeïssante ne pouuoit jamais perir.

Ceux qui l'ont conneuë dans les diuers temps de sa vie peuuent tesmoigner auec grande asseurance qu'elle a tousjours regardé ses Superieurs, & celles qui ont esté ses

Supe-

Superieures, lors qu'elle n'estoit point en charge, non comme des creatures humaines, mais comme luy tenant la place de Dieu mesme; & ainsi tout ce qui venoit de leur part portoit grand poids dans son esprit, & elle n'en receuoit rien auec indifference. Elle auoit à leur égard vne docilité d'enfant, de sorte qu'ils pouuoient tout faire & deffaire en elle, comme ils vouloient; & dans les dernieres années de sa vie, pendant les grands trauaux interieurs qu'elle a portez, elle ne trouuoit force qu'en l'obeïssance. Elle quittoit ses sentimens pour suiure les pensées de celle qui estoit lors sa Superieure, auec autant de facilité que l'eust pû faire vne Nouice de trois jours, & elle n'auoit point de plus grande joye que lors qu'elle luy donnoit quelque auis.

Elle pratiquoit cette mesme soûmission pour ce qui regardoit son corps, & pour toutes les choses exterieures; de sorte que lors que les Infirmieres voyoient que par sa grande mortification & l'esloignement qu'elle auoit de prendre soin d'ellemesme, elle n'inclinoit pas à prendre quelque remede, ou bien le soulagement qui luy estoit necessaire dans ses infirmitez, elles n'auoient
» qu'à dire ces paroles; Ma Mere c'est
» l'intention de nostre Mere Prieure, & aussi-tost nostre bonne Mere se rendoit sans replique à ce que l'on desiroit.

Elle ne se lassoit point de nous exhorter à regarder tousjours Dieu dans ceux qui nous tiennent sa place, & pour imprimer plus fortement cette disposition dans nos cœurs & dans nos esprits; elle nous rappor-

toit ordinairement ces paroles du Fils de Dieu, *Qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit. Qui vous escoute, m'escoute; qui vous méprise me méprise.* A quoy elle ajoustoit pour les faire peser dauantage, Remarquez » que c'est Dieu la verité mesme qui » parle, qu'en la suiuant on marche en » asseurance, & que l'on ne peut » faillir. »

Elle nous disoit encore sur ce mesme sujet, que puis que Dieu nous auoit obligez par sa sainte parole à le regarder dans ceux qu'il nous auoit donnez pour nous tenir sa place; il s'estoit aussi comme obligé luy-mesme à s'y rendre present, qu'ainsi celles qui l'y regarderoient tousjours, l'y trouueroient aussi toûjours infailliblement. Que si les ames estoient dans cette disposition de ne voir que Dieu dans leurs Superieurs,

& de prendre tout ce qui venoit de leur part, comme venant immediatement de ſa diuine Majeſté, elles ne trouueroient jamais rien de difficile ny de penible dans ce qui leur ſeroit commandé, mais qu'elles l'accompliroient tousjours auec joye.

L'eſtime & l'amour qu'elle auoit pour l'obeïſſance, faiſoit qu'elle n'y pouuoit ſouffrir, ny dans elle-meſme, ny dans celles dont elle auoit la charge, la moindre replique. Elle exhortoit ſouuent ſes filles à captiuer leur jugement, diſant que cette vertu conſiſtoit principalement en cela, & qu'vne Religieuſe ne deuoit point rechercher d'autre raiſon dans ce qui luy eſtoit ordonné par ſes Superieurs & Superieures, que celle de l'obligation qu'elle auoit par ſa condition d'y obeïr ſimplement, comme s'il ſortoit de la bouche de Dieu meſme.

Vn jour en conuersation, parlant de l'entier abandon de toutes choses, que deuoient faire les ames religieuses, elle dit, que quiter les choses du monde n'estoit pas beaucoup, que quiter le soin de son corps pour le laisser au Superieur, c'estoit vn peu plus; mais que la perfection estoit de renoncer à son propre esprit pour l'amour de Dieu.

Enfin elle nous disoit que le Fils de Dieu ayant si fort releué l'obeïssance, que de la pratiquer jusques à la mort, & à la mort de la Croix, lors qu'il nous faisoit le tres-grand honneur que de nous appeller à le suiure, il nous obligeoit indispensablement en mesme temps de luy immoler nos esprits & nos discernemens par l'estat d'vne humble obeïssance.

La forte persuasion qu'elle auoit

de la grande importance de cette vertu pour eſtre bonne Religieuſe, & particulierement pour eſtre bonne Carmelite, eſtoit cauſe que dans l'examen qu'elle faiſoit de celles qui ſe preſentoient pour eſtre receuës, ce qu'elle regardoit le plus en elles, eſtoit la diſpoſition qu'elles auoient à l'obeïſſance : & elle diſoit, que pourueu qu'elles l'euſſent au point qu'il faut, elles ſeroient parfaites Carmelites.

CHAPITRE XXIII.

De ſa charité.

COMME le premier objet de la charité eſt Dieu meſme, il ſembleroit que nous deurions dire beaucoup en ce lieu de l'amour que noſtre venerable Mere auoit pour luy: mais nous croyons que tout ce que

nous auons rapporté jusques icy de la vie & des vertus de cette sainte ame, des grands trauaux, prieres & penitences que son zele luy a fait embrasser pour procurer l'accroissement de la gloire de Dieu en elle-mesme & dans les autres, fait voir assez clairement que son cœur estoit fortement embrazé de ce diuin amour.

Nous ajousterons seulement icy, que ce mesme zele la deuoroit, pour ce que Dieu a de plus cher en la terre, qui est le salut des ames, il se peut dire auec verité, que pour celuy d'vne seule elle eust tres-volontiers donné mille vies, si elle les eust euës, & que leur perte la penetroit d'vne si viue douleur, que nous auons quelquefois apprehendé qu'elle en mourust; de sorte que comme il s'en falloit beaucoup que nostre amour &

noſtre lumiere égalaſt ce qu'elle en auoit ; cette extreme affliction nous ſurprenoit nous-meſmes, & nous affligeoit beaucoup, dans la crainte que nous auions de la perdre.

Dans ſes dernieres années, où l'opiniaſtreté de la guerre faiſoit perir tant d'ames ; elle eſtoit ſans ceſſe les mains eſleuées au Ciel pour demander à Dieu miſericorde pour tous ceux qui pourroient eſtre ſurpris, & tirez de cette vie, ſans auoir de la part des hommes, ny les aydes, ny les aſſiſtances neceſſaires pour ſe conuertir à Dieu, & luy demander pardon de leurs pechez.

Elle accompagnoit ſes prieres de beaucoup de penitences, qu'elle offroit continuellement à Dieu pour ce ſujet. Elle vouloit que ſes filles fuſſent dans la meſme charité vers ces pauures ames, & elle ne paſſoit point

de jour ſans leur recommander ce pieux deuoir, auec grande affection.

De ce grand zele qui bruſloit en ſon cœur pour le ſalut des ames, & pour leur ſanctification, venoit l'amour qu'elle portoit (à l'imitation de noſtre Mere ſainte Tereſe) aux ouuriers euangeliques qui ſeruoient à ce deſſein parmy les fideles, & parmy les infideles.

Elle auoit auſſi vne tres-extraordinaire charité vers les ames de Purgatoire, pour leſquelles elle ſentoit vne tres-particuliere deuotion de prier. Elle diſoit tous les mois douze offices des Morts, ſans comprendre pluſieurs autres prieres, & ſans les Indulgences qu'elle gagnoit à leur intention. Elle nous exhortoit ſouuent à prier pour elles, nous diſant qu'elles eſtoient comme des Reines captiues, qui ne ſe peuuent

pas ayder elles-mesmes. Elle a receu aussi de ces bonnes ames-là de grandes assistances.

Son amour vers les pauures estoit singulier, & dés son enfance, comme nous auons desja remarqué; Dieu luy auoit donné vn cœur tres-tendre pour eux, ce qu'elle a conserué jusques à la mort. Elle compatissoit à leurs maux & à leurs necessitez auec des sentimens extraordinaires, & ne pouuant pas tousjours les assister des commoditez temporelles, comme elle l'eust desiré, à cause de la pauureté des Monasteres où elle se trouuoit; elle suppléoit à ce defaut par vn soin tres-grand de les recommander à Dieu, & de supplier sa diuine Majesté qu'il leur donnast patience dans leurs maux. Elle prioit auec le mesme soin pour toutes les personnes qu'elle voyoit en quelque affli-

ction : Elle la ressentoit comme les siennes propres, & mesme dauantage, parce qu'elle ne recherchoit pour elle que la Croix & les trauaux, & procuroit aux autres tout le bien & le repos qu'elle pouuoit, pourueu qu'elle eust sujet de croire qu'il seroit vtile à leur salut.

Elle auoit vne tres-grande attention à ne point condamner les actions de son prochain, au contraire, elle les interpretoit tousjours en bonne part; & elle estoit si portée à excuser ceux qu'on blasmoit en sa presence, qu'encore que le mal parût auec quelque euidence, elle trouuoit tousjours moyen de le diminuer. Que si la faute estoit si visible qu'elle n'eust pas moyen de la couurir entierement, & que neantmoins elle ne pûst éuiter d'en dire quelque chose, on ne tiroit d'elle que des

paroles de compassion, disant, que peut-estre il y auoit eu de la surprise; d'autrefois, que c'estoit des foiblesses ausquelles nous pouuions tous tomber, ou enfin quelqu'autre mot semblable, pour diminuer ce qu'elle ne pouuoit nier tout à fait.

Elle ne pouuoit non plus supporter que celles qui estoient sous sa conduite fussent faciles à juger & condamner le prochain, disant que ce defaut estoit tres-considerable, bien que les choses sur lesquelles on le commettoit parussent petites.

Elle nous parloit tousjours de la charité vers le prochain, auec des paroles si puissantes, qu'il estoit aisé de connoistre l'amour de IESVS-CHRIST, dont son cœur estoit embrazé.

Elle nous rapportoit ordinairement les paroles de saint Paul de l'E-

pistre aux Corinthiens, par lesquelles il exprime les belles qualitez de la charité, & nous repetoit sans cesse celles de saint Iean, disant, *Mes filles aymez-vous les vnes les autres, & vous accomplirez la loy de Dieu.* Souuent elle rapportoit des veuës & des connoissances merueilleuses que Dieu luy donnoit dans ses oraisons sur cette vertu.

Mais le grand sujet sur lequel elle faisoit dauantage paroistre son pur amour, & sa sincere charité enuers elles, estoit le zele de leur perfection, qu'elle a eu si ardent, qu'elle a trauaillé sans relasche jusques à la fin de sa vie, par ses instructions, par ses exemples, & par ses prieres, à les rendre telles qu'elles peussent estre reconnuës deuant Dieu & deuant les hommes, pour vrayes filles de nostre Mere sainte Terese, & plus encore

de la tres-ſainte Vierge, à qui, comme elle diſoit ſouuent, cette charitable Mere auoit de nouueau donné & aſſujetti tres-particulierement noſtre ſaint Ordre en ſa reforme.

Il ſeroit bien difficile de faire voir les ſentimens de tendreſſe que Dieu luy auoit donnez pour celles qui eſtoient ſous ſa conduite, elle les portoit toutes dans ſon cœur, leurs peines eſtoient les ſiennes, & leur joye ſa conſolation. Elle les ſeruoit & aſſiſtoit dans tous leurs beſoins ſpirituels & corporels, auec vn amour vrayement maternel, & elle ne pouuoit auoir de repos quand elle en ſçauoit quelqu'vne en neceſſité de ſon ſecours, qu'elle n'euſt trouué moyen de le luy donner. Elle veilloit continuellement ſur elles, & n'obmettoit rien de ce qui eſtoit en ſa puiſſance pour les ayder.

Sa bonté à ſupporter les jeunes ames qui n'auoient pas encore grande habitude à la vertu, eſtoit admirable ; car quoy que naturellement elle euſt vne fermeté tres-grande à ne point ſouffrir ce qu'elle voyoit n'eſtre pas bien ; elle ſçauoit neantmoins ſe ménager auec tant d'adreſſe, qu'on l'euſt priſe pour vne autre, lors qu'elle traitoit auec ces ſortes de perſonnes, & Dieu luy donnoit tant de benediction à cette conduite, qu'en peu de temps elle les faiſoit arriuer à vne vertu ſi ſolide, qu'elle ſurpaſſoit de beaucoup ce que l'on auroit eu ſujet d'attendre d'elles.

Lors que ſes filles eſtoient malades, elle les aſſiſtoit auec vne charité, & auec des ſoins ſi merueilleux, qu'il ſe peut dire qu'elle eſtoit leur Mere, leur Infirmiere, & leur tout,

apres Dieu. Elle demeuroit aupres d'elles auec vne ſi grande aſſiduité, qu'elle n'en partoit ny jour ny nuit, quand la qualité de leurs maux le requeroit; & lors que les Sœurs vouloient vſer de quelque petite inuention pour éuiter qu'elle ne priſt vn ſi grand trauail, elle les en reprenoit fort ſerieuſement, ne voulant pas qu'on luy oſtaſt ce moyen de leur rendre ces ſortes de ſeruices. Sa bonté en ce point, a eſté ſouuent juſques dans l'excés; de ſorte que nous l'auons veuë par ſes grandes fatigues reduite preſque à l'extremité, ſans que cette experience l'empeſchaſt de faire le ſemblable vne autre fois.

Bien qu'elle euſt vne ſi grande charité & benignité vers les malades, elle leur apprenoit neantmoins à porter leurs maux auec grande douceur & patience, & meſme de ſe réjoüir d'auoir

d'auoir en cela quelque chose à donner à nostre Seigneur IESVS-CHRIST : Elle leur enseignoit aussi à ne se point seruir de termes exaggerans, lors qu'elles rapportoient leurs maux, & à ne s'en pas plaindre s'ils n'estoient fort grands.

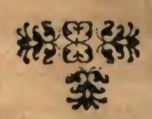
Dans vne occasion où elle s'entretenoit, à son ordinaire, des choses de Dieu, auec vne malade, & auec celle qui la seruoit; elle en fut si remplie, que la malade ressentit en son ame les effets de la grace que sa Majesté respandoit dans celle de nostre bonne Mere, & mesme elle en receut vn soulagement en son corps, qui parut visiblement.

Lors qu'elle voyoit ses filles dans des maladies perilleuses, & en danger de mort, elle redoubloit ses soins à les assister, & son zele y paroissoit si fort qu'elle ne les abandonnoit

point du tout, eſſayant de les faire profiter du peu de temps qui leur reſtoit à trauailler pour l'eternité. Elle leur faiſoit faire diuers actes de foy, d'eſperance, d'amour de Dieu, de contrition & d'abandon à ſes diuines volontez : Et comme nous la ſuppliïons de ſe donner quelque relaſche, elle nous diſoit, laiſſez-les vſer comme il faut d'vn temps ſi precieux, comme eſt celuy qui leur reſte, qui leur acquerra pour vn moment de peine vne ſi grande gloire. Il y auoit tant de plaiſir, & de conſolation à la voir dans ce ſaint exercice, que nous diſions ſouuent entre nous : Dieu ne nous fera-t'il point la miſericorde de mourir pendant que nous poſſedons noſtre bonne Mere, pour eſtre ſi bien aſſiſtée en ce dangereux inſtant ?

Sa charité ne ſe bornoit pas à ſe-

courir ſes filles à ce paſſage ſi important de la mort, elle continuoit encore, apres qu'elles eſtoient ſorties de cette vie: car outre ce qui eſt porté par les Conſtitutions & le Manuel de l'Ordre, elle faiſoit faire quantité de prieres pour elles. Elle enuoyoit les recommander à celles de toutes les Religions de la Ville auſſitoſt qu'elles auoient rendu l'ame à Dieu, & leur procuroit grand nombre de Meſſes qu'elle demandoit à tous les Preſtres & Religieux de ſa connoiſſance. Elle en demandoit meſme en Eſpagne, & particulierement à ſes deux freres, dont l'vn eſtoit Ieſuite, & l'autre Carme deſchauſſé.



CHAPITRE XXIV.

De ſon Oraiſon.

NOSTRE venerable Mere auoit vn tres-grand don d'Oraiſon, & nous aurions beaucoup de choſes à en dire, ſans l'extréme ſoin que ſon humilité luy a fait prendre de cacher toutes les graces extraordinaires qu'elle receuoit de Dieu par la communication qu'elle auoit auec ſa diuine Majeſté : neantmoins perſonne ne la voyoit en priere ſans juger en meſme temps qu'il ſe paſſoit en elle des effets bien particuliers. Elle y auoit vn exterieur ſi deuot & ſi humble, qu'il touchoit & donnoit de la ferueur à celles qui la voyoient. Ses yeux fondoient ordinairement en larmes, qu'elle verſoit auec tant de douceur, qu'il eſtoit

aisé de connoistre l'esprit qui les animoit, & qui eschauffoit son cœur.

Sa maniere ordinaire d'oraison estoit vn recueillement interieur, dans lequel les puissances de son ame auoient peu d'action, estant toutes esleuées à vne simple attention à Dieu, qui les rendoit capables de ses impressions saintes. Cette maniere d'oraison la mettoit dans vne grande abstraction; mais en sorte neantmoins qu'elle ne l'empeschoit pas d'auoir son esprit present à tous les deuoirs de sa charge, & ne la faisoit point paroistre dans vn retirement qui donnast crainte de l'approcher: il faisoit seulement ressentir quelque chose de son merueilleux esloignement de tout ce qui estoit inutile.

Sa grauité & sa composition ex-

terieure qui tenoient de la Majesté qui prouenoit du grand recueillement que luy donnoit la presence de Dieu, où elle estoit continuellement, mesme au milieu des affaires & de la conuersation, car il n'y auoit en elle ny façon ny estude, (hors la modestie Religieuse) haïssant sur tout l'affectation & singularité, & encore dauantage la legereté, ce qui faisoit que bien que l'on l'aimast tres-fort, on ne l'osoit neantmoins aborder qu'auec respect & reuerence. On la trouuoit tousjours esleuée à Dieu, & pour dissipée que l'on peust estre, sa presence r'appelloit.

Les principaux sujets de son application estoient les mysteres qui regardent l'humanité sainte du fils de Dieu; & à toutes les Festes que l'Eglise nous les propose. L'éleuation de son esprit paroissoit fort extra-

ordinaire, & elle disoit plusieurs paroles qui faisoient clairement voir ses sentimens sur les secrets de nostre redemption, lesquels ont operé en elle vn fonds d'amour & de confiance vers nostre Seigneur IESVS-CHRIST, qui luy ont serui de force & de soustien pendant tout le cours de son pelerinage, & particulierement durant ses dernieres années, qui ont esté d'vne vie veritablement crucifiée, & dans laquelle elle a eu vne grande conformité à l'Homme de douleurs, qui a sceu l'infirmité.

Il pleut à Dieu de luy manifester le dessein qu'il auoit de la faire entrer dans ces voyes de souffrance, quatre ans auant sa mort; & sa majesté la preuint, luy faisant voir vne grande Croix qu'il luy presentoit, laquelle ayant acceptée auec beaucoup de

joye, & embraſſée auec vn deſir tres-ardent d'y eſtre attachée & toute conſommée, Dieu ne tarda pas long-temps à luy en faire porter les effets, la mettant dans vne ſolitude interieure; ſi affreuſe, que celuy ſeul qui l'operoit en ſon ame eſt capable de le faire connoiſtre.

Or comme les communications que Dieu auoit faites en ſon ame depuis ſon entrée en la Religion juſques alors par des impreſſions intimes de ſon amour & de ſa bonté infinie, luy cauſoient vn exterieur fort recueilly & retiré, & qui marquoit ſon application à celuy qui operoit en elle. De meſme approchant de ſa fin, les amertumes & les ſouffrances extremes dont il pleut à Dieu la viſiter, la tenoient dans vn eſtat ſi ſeparé & ſi mort, au regard de toutes choſes, qu'elle ne pouuoit prendre

part à aucune dont elle peuſt receuoir quelque conſolation. Elle diſoit quelquefois toute penetrée de douleur, qu'il luy ſembloit qu'elle n'auoit ny foy, ny eſperance, ny amour: Et comme on luy demandoit dans le meſme temps ſi elle ne croyoit pas tout ce que la Foy nous propoſe, & ſi elle n'eſtoit pas fille de l'Egliſe, elle reſpondoit auec vn cœur veritablement ardent, qu'elle auoit cette grace par les merites du ſang du fils de Dieu, & qu'elle tiendroit à la plus grande miſericorde qu'elle peuſt receuoir de ſon infinie bonté, de mourir non ſeulement pour la confeſſion de la Foy, dont elle s'eſtimoit tres-indigne; mais pour la plus petite ceremonie de l'Egliſe, ce qu'elle diſoit auec des reſpects & des ſentimens ſi vifs, qu'ils eſmouuoient celles qui l'enten-

doient, ſans que pourtant elle en fuſt ſoulagée, Dieu luy cachant le feu qui bruſloit pour luy dans ſon cœur, & qui eſtoit neantmoins le plus fort & le plus violent de tous ſes tourmens.

Eſtant dans cét eſtat, elle ne voyoit Dieu que dans la rigueur de ſa juſtice, dont elle eſtoit ſi touchée, qu'elle ne ſe ſouuenoit pas d'auoir jamais eſprouué nuls effets ſenſibles de ſa bonté & douceur, & elle ne ſe conſideroit elle-meſme que comme indigne de ſa miſericorde, ne trouuant rien en elle qui luy peuſt donner ſujet d'y eſperer quelque part. Dans ce ſentiment, elle diſoit auec abon-
» dance de larmes; Eſt-il poſſible que
» mes infidelitez ayent eſté à tel de-
» gré, que cinquante ans & plus dans la
» vie Religieuſe ne me puiſſent four-
» nir vne ſeule petite action que j'aye

à offrir à Dieu. Enfin bien loin d'e- »
ſtre facile à ſe perſuader que toutes
ces peines fuſſent des eſpreuues que
Dieu permettoit luy arriuer pour ſa
ſanctification; elle ne les regardoit
que comme des chaſtimens que ſa
diuine Majeſté exerçoit ſur elle, à
cauſe de ſes infidelitez, & de l'enor-
mité de ſes pechez, qu'elle ne pou-
uoit jamais, ce luy ſembloit, aſſez
exaggerer. Et lors qu'on luy vouloit
dire quelque choſe pour la conſo-
ler, elle repartoit auec vn ſentiment
qui penetroit les cœurs. O ſi nous »
connoiſſions la pureté de Dieu, & »
celle auec laquelle il faut paroiſtre »
deuant luy, que nous apprehende- »
rions ſes jugemens! Ie me perds »
dans cette penſée, & ma crainte ne »
pourroit eſtre diminuée, ſi ie ne me »
ſouuenois, encore que ce ne ſoit que »
de loin, que les merites du fils de »

» Dieu ſont à moy, & que comme tels
» ie les peux offrir au Pere eternel.

Il faut remarquer qu'elle auoit eu vne deuotion extraordinaire au delaiſſement du fils de Dieu ſur la Croix, & qu'elle auoit deſiré ardemment, & demandé à ſa diuine Majeſté d'y rendre quelque hommage, & d'y participer en quelque petite choſe. Il y a grande apparence que cette faueur luy fut accordée, Dieu ſe cachant à elle pour exciter dans ſon cœur vn nouuel amour vers luy; mais comme elle ne penetroit pas ce conſeil de ſa Majeſté, ou que ſon humilité faiſoit qu'elle s'en jugeoit tout à fait indigne; elle ſentoit vne dureté extréme de ſe voir priuée de celuy ſeul qui eſt la force de l'ame; & dans ce ſentiment, elle diſoit auec des paroles merueilleuſement tou-
» chantes : O mon Dieu! qu'eſt-ce que

la creature est sans vous, & en quel ››
estat peut-elle estre reduite, lors ››
que vous vous retirez d'elle? ››

Chapitre XXV.

De sa prudence pour la conduite des Nouices.

SA conduite, à l'esgard des Nouices, estoit pleine d'vne grande douceur pour les attirer à Dieu, mais neantmoins sans aucune foiblesse; & elle auoit vne patience extraordinaire pour supporter les petits manquemens de la nature qui regnent quelquefois en elles auec trop d'empire; mais c'estoit sans aucune adherence à ses inclinations imparfaites.

Elle recommandoit fort à celles qu'elle employoit à les gouuerner sous elle, de ne les pas traiter auec rigueur & secheresse, mais auec amour & compassion, comme nostre Mere

ſainte Tereſe le marque dans nos Conſtitutions, & elle vouloit qu'elles trauaillaſſent auec cette meſme benignité & patience qu'elle exerçoit vers elles, à leur faire pratiquer les vertus par leur propre ſoin & fidelité, en attendant qu'il pleuſt à Dieu de mettre dans leurs cœurs quelque ſentiment de luy, & de leur faire gouſter la ſuauité de ſon joug, & l'auantage qu'il y a de luy eſtre parfaitement ſoûmis.

Elle vouloit auſſi que l'on leur donnaſt la liberté de dire leurs ſentimens, ſans les tenir enfermez en leur interieur; diſant, qu'il importoit de les ſçauoir afin de connoiſtre leur fonds, pour apres l'auoir connu, ſe ſeruir de ce que Dieu y mettoit par luy-meſme pour les conduire dans ſes voyes.

Elle recommandoit beaucoup à

celles qui estoient chargées des Nouices, de ne rien obmettre à vn ouurage si important, & leur disoit souuent, que de la pureté où les ames se trouuoient dans leurs commencemens, dépendoit tout le progrez du reste de leur vie.

Elle disoit que les esprits mous & lasches, n'estoient nullement propres pour cét Ordre, où il falloit que les sujets eussent assez de vigueur & assez d'ardeur pour agir d'eux-mesmes dans les voyes de la vertu, & pour soustenir le bien entrepris, & se porter à la poursuite de la perfection de leur estat. Ce n'est pas que s'il s'en rencontroit quelqu'vne, qui apres auoir eu le temps necessaire pour conceuoir l'idée de nostre sorte de vie, & pour estre suffisamment instruite des obseruances Religieuses, se laissast aller à la negligence,

noſtre venerable Mere n'euſt grande fermeté pour la releuer, mais elle ſouhaitoit fort des eſprits genereux, qui profitaſſent de la conduite, ſans que l'on fuſt tousjours apres elles.

Entre les qualitez qu'elle deſiroit le plus dans les filles qu'elle receuoit pour eſtre Religieuſes, elle s'attachoit tres-particulierement à l'obeïſſance & à la ſimplicité. Pour l'obeïſſance, c'eſtoit la ſeule vertu qu'elle leur propoſoit à la premiere veuë, leur diſant, que moyennant qu'elles y excellaſſent, elles ſeroient parfaites Carmelites Qu'il n'y auoit rien à quoy noſtre Mere ſainte Tereſe ſe fuſt tant appliquée au commencement de ſa reforme, qu'à eſtablir ſolidement les ames dans l'obeïſſance, & que toutes nos Meres, qu'elle auoit receuës dans l'Ordre,

&

& qui auoient eu le tres-grand bonheur d'estre esleuées de sa beniste main, & de viure long-temps en sa compagnie, disoient, qu'il n'y auoit aucune chose à quoy elle trauaillast tant qu'à esleuer les ames dans vne fidelle & indispensable pratique de cette vertu.

Elle auoit quelque sorte de rigueur pour celles qui ne se portoient pas auec assez de ferueur à l'obeïssance, disant, qu'elle croyoit que si la perfection de nostre Ordre venoit quelque jour à manquer, ce seroit par ce defaut. C'est pourquoy elle demandoit des Nouices vne forte resolution pour se soumettre à l'obeïssance, leur disant, que la vie qu'elles entreprenoient estoit toute differente de celle du siecle; Qu'elles deuoient estre dans la docilité d'vn enfant, pour estre formées dans ce

nouuel estat, & que plus elles seroient dans cette disposition, au regard de la conduite que l'on tiendroit sur elles, plus elles auanceroient dans la perfection de cette maniere de vie, où Dieu les appelloit.

Si celles qui se presentoient pour estre Religieuses, estoient personnes qui eussent pratiqué la deuotion dans le monde, elle apprehendoit dauantage de les receuoir, disant, qu'ordinairement, au lieu d'vne solide pieté, qui doit jetter dans les cœurs la semence des vertus & la mortification des passions, on ne voyoit souuent en ces personnes que des esprits suffisans, attachez à leurs sens, & qui croyoient en sçauoir plus que ceux qui estoient establis de Dieu pour les conduire dans l'estat Religieux. C'est pourquoy elle

faisoit tres-grande difficulté de les prendre, & lors qu'elle en admettoit quelques-vnes, elle vouloit que l'on leur fist fort entendre qu'elles ne deuoient faire vsage de leurs connoissances que pour en estre plus humbles & plus assujetties, qu'à moins que cela leur lumiere n'estoit qu'vn tres-grand empeschement à la perfection Religieuse, & ne portoit que trouble & inquietude dans nos maisons, parce disoit-elle, qu'il y auoit tres-peu de ces esprits, qui ne fussent regardans & scindiquans; & que comme ils s'occupoient à juger & à condamner les actions des autres, ils s'appliquent bien peu à eux-mesmes pour se perfectionner dans leur estat, & ainsi qu'il s'en rencontroit tres-rarement qui fissent progrez dans la vertu.

Nous nous seruirons de cette oc-

casion, pour dire qu'elle condamnoit fort vn certain zele particulier, & qu'elle nommoit indiscret, qui donne ouuerture sur les actions des autres, & elle disoit, que ceux qui s'y laissent emporter ne profitent jamais beaucoup, ny pour eux-mesmes ny pour autruy. Que la simplicité d'esprit de nostre saint Ordre nous obligeoit de fermer les yeux à ce qui ne nous concernoit pas, pour nous appliquer serieusement à nostre propre perfection; & que si chacune s'appliquoit fidellement à auancer la sienne particuliere, c'estoit le moyen de conseruer celle de tout l'ordre, à laquelle nous deuions toutes trauailler en nous-mesmes, comme si chacune de nous estoit chargée de la maintenir par sa propre fidelité à faire viure & regner Dieu en elle. Que c'estoit de cette

sorte que sa Majesté nous demandoit d'y contribuer, & non par cét autre zele, qui fait que l'on s'applique à ce que les autres font où ne font pas, lequel n'estant point ordonné de Dieu, mais procedant pour l'ordinaire d'vn fonds secret d'orgueil & d'amour propre, ne peut produire des effets de benediction. Ce n'est pas que s'il arriuoit qu'il se glissast quelque chose contre l'obseruance qui peust tourner en habitude, elle trouuast mauuais que l'on l'en auertist, car elle le receuoit volontiers, & donnoit toute liberté pour cela; mais elle vouloit que ce fust auec humilité, & qu'apres l'auoir dit on s'en tinst l'esprit vuide & en paix, comme ayant fait ce qui estoit de son deuoir, & n'ayant plus qu'à se retirer auec Dieu & veiller sur soy-mesme.

Reuenant à la vertu d'obeïſſance, que noſtre venerable Mere deſiroit des Nouices, nous dirons que pour ce ſujet elle cherchoit des eſprits dociles, & dont le jugement fuſt bon, diſant que c'eſtoient les plus capables de ſe ſoumettre, & que celles qui ne l'ont pas ne peuuent pratiquer la vertu qu'elles ne comprennent pas elles-meſmes.

Elle demandoit auſſi des Nouices vne grande ſincerité & ouuerture de cœur, qu'elle prenoit pour vne marque de leur vocation, & diſoit, que pour peu qu'il y euſt de duplicité, on n'en deuoit rien attendre ny eſperer; de ſorte que ſi vne Nouice eſtoit trouuée dans vn menſonge premedité, c'eſtoit aſſez pour luy oſter l'habit, & elle a fait connoiſtre que cette conduite eſtoit ſi importante à ſes filles, qu'elle a paſſé dans

leur esprit pour vne conclusion irreuocable touchant les Nouices, si bien qu'apres les auoir trouuées dans ce defaut on ne recherche plus rien. Sa fermeté en ce point venoit, disoit-elle, de ce qu'elle ne croyoit pas que Dieu se communiquast à vn cœur qui n'estoit point droit & sincere, & aussi sur la Regle qu'elle sçauoit que nostre Mere sainte Terese auoit tenuë en pareilles rencontres.

Sur tout elle recherchoit dans celles qui se presentoient pour estre receuës vne grande vocation, & disoit, que l'on deuoit tout esperer d'vne ame veritablement appellée.

Elle prenoit grand soin de former les ames à la retraite interieure, & disoit, que celles qui ne s'y portoient pas auroient beaucoup de peine à estre dans l'Ordre vtilement pour elles & pour les autres; que celles-là

ſeules y viuroient contentes qui chercheroient Dieu en verité, & qui ſçauroient ſe contenter de luy ſeul. Pour cét effet elle les portoit beaucoup à l'exercice de l'Oraiſon, où elle diſoit qu'elles apprenoient à connoiſtre ſa diuine Majeſté, & en le connoiſſant, à l'aymer, à ſe connoiſtre elles-meſmes, & à ſe mépriſer, en quoy elle faiſoit conſiſter toute la ſainteté.

Elle n'en prenoit pas moins à eſleuer les Nouices dans la pratique de la mortification, & ne vouloit pas qu'elles fiſſent eſtat des gouts & ſentimens interieurs, ſi en meſme temps ils ne mettoient l'ame dans le retranchement de ſes inclinations, & de ſes paſſions dereglées, & elle animoit leurs cœurs de telle ſorte à cette pratique, qu'il ne paroiſſoit en elles que de l'ardeur pour embraſſer

les occaſions qui s'en offroient.

Elle leur diſoit ſouuent, que l'oraiſon ſans la mortification, n'eſtoit qu'vn abus, que la grace n'eſtoit jamais oiſeuſe, & que comme c'eſtoit vne de ſes proprietez de nous vnir à Dieu, il falloit par vne conſequence neceſſaire, qu'elle nous ſeparaſt auſſi de nous-meſmes. Que le don de l'Oraiſon, qui eſtoit propre à l'Ordre, deuoit tousjours produire en nos cœurs comme vne auidité de la mortification, & que c'eſtoit elle qui nourriſſoit & entretenoit l'eſprit de Dieu en nous.

Elle vouloit qu'on les eſleuaſt dans vne égalité d'eſprit, qui leur fiſt porter paiſiblement les diuerſes diſpotions interieures où elles ſe trouuoient, & l'inegalité de leur humeur; en ſorte qu'elles ne paruſſent pas à l'exterieur, voulant que tout

ſe paſſaſt entre Dieu & elles. Elle diſoit ſur ce ſujet, que dans cét Ordre nous deuions eſtre ſi interieures, que Dieu ſeul fuſt le teſmoin de tout ce qui ſe paſſoit en nous, & que nous n'en deuions rien communiquer à perſonne qu'à ceux qu'il nous auoit donnez pour nous tenir ſa place, & nous conduire de ſa part.

S'il y en auoit quelqu'vne qui paruſt ſe laiſſer aller, pour peu que ce fuſt à l'abatement, par les difficultez qu'elle rencontroit au chemin de la vertu : noſtre venerable Mere s'appliquoit ſoigneuſement elle-meſme à la releuer, diſant, qu'il eſtoit bien juſte qu'vne Religieuſe fiſt pour Dieu l'effort ſur ſes inclinations & ſur ſes ſentimens, que les reſpects humains, & les petits intereſts de la terre, faiſoient faire aux ſeculiers. Et elle demandoit cela meſme de ſes

filles, mesme dans les temps ausquels Dieu leur donnoit des sentimens extraordinaires de luy, ou des applications vn peu fortes sur les mysteres de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, ou sur quelques veritez de la foy, reprenant puissamment celles qui se laissoient aller à ces choses sensibles, & qui pour ce sujet n'estoient pas assez attentiues à ce qu'elles auoient à faire aux ceremonies du Chœur, ou qui disoient l'office d'vne voix lente, qu'elle vouloit estre tousjours animée, disant, qu'vn esprit qui regarde Dieu, est tousjours present à ce qu'il doit faire pour luy, & que rien ne l'en diuertit que l'amour propre, qui cherche à se contenter & à se nourrir dans des gouts & des sentimens particuliers, quoy qu'ils fussent peut-estre de Dieu. Elle instruisoit donc ses filles à les porter dans vne

diſpoſition humble & fort dégagée, en ſorte qu'elles n'en fiſſent paroiſtre au dehors qui marquaſt vne ardeur empreſſée, ny auſſi vn eſprit trop retiré & enfoncé dans quelque occupation interieure, & elle leur diſoit,
» Soyez à l'oraiſon comme à l'oraiſon,
» & à la conuerſation, comme à la con-
» uerſation. Enfin, elle diſoit, que tout ce qui ſe fait remarquer deuoit eſtre banni d'entre nous, & que nous deuions tousjours paroiſtre dans l'exercice fidelle de la mortification, d'vn cœur humble ſoûmis & charitable.

Elle vouloit qu'elles fuſſent fort reſpectueuſes les vnes enuers les autres, & que l'on banniſt toutes ſortes de groſſieretez & de paroles bruſques, diſant que noſtre Mere ſainte Tereſe, ny nos premieres Meres qui auoient eu la benediction d'eſtre eſleuées par elle n'en ſouffroient point

du tout; Qu'vne des marques de l'eſprit de Dieu dans vne ame, eſtoit vne diſpoſition humble & eſleuée à luy, qui en eſloignoit toute rudeſſe & inciuilité. Si elle en voyoit quelqu'vne ſujette à ces deffauts, elle les reprenoit fort ſerieuſement, & leur faiſoit faire des penitences pour en obtenir l'amandement, & pour les rendre plus vigilantes à s'en corriger.

Elle inſtruiſoit ſes Nouices à croire que tout eſt grand dans la Religion, n'y ayant, diſoit-elle, action, pour petite & commune qu'elle leur paruſt, qui eſtant faite par obeïſſance ne meritaſt la vie eternelle : & qu'ainſi on les deuoit faire toutes auec la plus grande perfection qu'il ſe pouuoit, non ſeulement quant à l'vſage interieur, mais auſſi en elles-meſmes, en ce qui paroiſſoit au dehors.

Elle ne vouloit pas que la Maistresse des Nouices leur parlast au temps du grand silence, & disoit que dés leurs commencemens il falloit imprimer en leur esprit tant d'estime & de respect pour cette obseruance si importante en nostre Ordre, qu'elles la regardassent comme inuiolable. Au mesme temps que les filles entroient, pour jeunes qu'elles fussent, elle les faisoit mettre dans le train ordinaire, & ne leur donnoit autre dispense, lors qu'elles n'auoient pas l'aage porté par nos Constitutions, que du jeusne & du dormir, les faisant aller quelquefois coucher à l'heure des Matines, ou les dispensant de l'Oraison du matin, au temps que l'on se leue à cinq heures. Elle disoit qu'il les falloit mettre d'abord dans les obseruances de la Religion, parce qu'ordinairement le

ply qu'elles prennent au commencement, eſt celuy qu'elles gardent toute leur vie.

Elle n'eſtoit nullement portée à receuoir les filles qu'elles n'euſſent pour le moins quinze ans, & encore faiſoit-elle grande difficulté de les admettre à cét aage.

CHAPITRE XXVI.

Comme noſtre venerable Mere ſortit de la charge de Prieure, & le commencement de ſa derniere maladie.

NOSTRE Seigneur, qui auoit deſſein de faire voir en noſtre venerable Mere, le modele d'vne ame parfaite en tous eſtats, voulut qu'apres auoir eſté beaucoup d'années Superieure, elle paſſaſt les dernieres de ſa vie dans celuy de ſimple Religieuſe, auquel les graces & les vertus que l'on auoit veu reluire en

elle jusques alors, receurent vn nouueau lustre:

Le desir qu'elle auoit dés long-temps de sortir de cette charge, & de mourir dans vn entier assujettissement à l'obeïssance, augmenta si fort, qu elle fit de nouuelles instances à nos Superieurs pour estre deschargée de son employ, & enfin ils luy accorderent sa demande enuiron trois ans auant sa mort. Elle en receut vne joye qui ne se peut conceuoir, que par vn cœur aussi amoureux de l'humilité & de l'obeïssance que le sien, & elle commença de rentrer auec vne fidelité merueilleuse, dans toutes les pratiques des commençantes, jusques aux plus petites. Elle ne prenoit depuis ce temps aucune chose que par obeïssance, & elle trouuoit dans cette dépendance vne si grande consolation, qu'elle

ne

ne pouuoit assez rendre grace à Dieu de l'auoir mise en cét estat. Si on pensoit luy alleguer son ancienneté dans l'Ordre, ce qu'elle y auoit fait, & que ce n'estoit pas l'intention de nos Superieurs qu'elle y vescust de la sorte, elle respondoit, Nos Supe- „ rieurs veulent que ie me rende par- „ faite ; & ainsi il falloit ceder à son „ humilité.

Se voyant plus libre, & donnant plus de temps à s'examiner elle-mesme, elle se resolut de faire vne confession generale de toute sa vie, y comprenant mesme le temps qu'elle auoit passé au monde. Elle en auoit fait vne tres-exacte quatre mois auant son entrée en Religion, & depuis qu'elle y estoit elle se confessoit deux fois la semaine, selon nostre coustume, & elle s'en aquitoit tousjours auec des soins d'examiner jus-

ques à ſes plus legeres fautes, & des ſentimens de contrition ſi vifs, que ſes Confeſſeurs meſmes en eſtoient touchez. Neantmoins ſon humilité & la delicateſſe de ſa conſcience n'eſtant pas pleinement ſatisfaites, elle voulut encore faire cette Confeſſion generale; & comme elle croyoit ne voir dans toutes ſes années qu'vne ſuite de crime & d'offenſes tres-grieues contre la majeſté de Dieu; elle fit cette action auec tant de confuſion & de douleur, que ſi on ne l'euſt bien connuë, on euſt jugé que c'eſtoit vne des plus grandes pechereſſes qui fuſt ſur la terre. Mais celuy qui la confeſſa, & qui eſtoit vn grand ſeruiteur de Dieu, & tres-capable, eſtoit ſi eſloigné en ce point des ſentimens de noſtre bonne Mere, qu'il nous en a touſjours parlé comme d'vne ame de tres-eminente pureté;

& depuis ſa mort il nous a dit, que dans cette Confeſſion generale dont nous parlons, bien loin d'y auoir trouué aucun peché mortel, qu'il n'y auoit pas meſme remarqué aucune matiere qui en approchaſt.

Cette Confeſſion la laiſſa dans des ferueurs plus grandes que jamais, & ayant en ſuite paſſé plus de deux années en des diſpoſitions de penitence & d'humiliation incroyables. Dieu voulant recompenſer vne ſi ſainte vie par vne heureuſe mort, il permit qu'elle tombaſt en vn inſtant dans des accidens d'apoplexie & de conuulſions, dont le premier ſembloit la deuoir emporter tout d'vn coup, ſi Dieu n'euſt eu deſſein de conſommer ſon eſprit & ſon corps par de nouuelles ſouffrances. Cette premiere attaque arriua le 29. Ianuier de l'année 1644. le matin à ſon

réueil, les Infirmieres qui estoient assez prés d'elle, l'entendirent vn peu se plaindre, & s'approchant d'elle, elles la trouuerent sans parole, sans mouuement, ny sans aucun vsage des sens. Les Medecins, qui furent promptement appellez, & qui la virent dans cét estat, jugerent tous d'vn commun auis qu'elle n'en pouuoit reuenir, & dirent que c'estoit vne personne morte, veu la nature de son mal & son grand âge. Ils se resolurent neantmoins d'vser de remedes violents, dont l'on a accoustumé de se seruir en semblables maladies; ce qu'ils firent sans l'espargner, deschirant son pauure corps par vantouses scarifiées, cantarides, & ligatures, qui la disloquerent presque toute : ces remedes reüssirent & r'appellerent ses sens, mais en telle sorte que les Medecins ne faisoient

point d'eſtat de cét amandement en apparence. Elle receut par leurs auis tous ſes Sacremens, en ſuite dequoy elle reuint peu à peu, quant à l'vſage de ſes membres, mais en vn moment, pour la liberté de ſon eſprit vers Dieu, qu'elle employa à luy demander pardon de ſes pechez auec vne humilité profonde, diſant ſouuent le *Miſerere*, & repetant particulierement le verſet *Cor contritum & humiliatum*, puis s'adreſſant à noſtre Seigneur en Croix, duquel la figure eſtoit au pied de ſon lit, elle luy diſoit, Seigneur il eſt vray que ie » ne merite pas que vous me faſſiez » miſericorde, parce que i'ay tous- » jours abuſé de vos graces, mais ſou- » uenez-vous, mon Dieu, que ie ſuis » voſtre creature, que vous eſtes mon » Pere, que ie ſuis le prix de voſtre » ſang precieux. Regardez-moy dans »

» vos merites, que par vostre bonté
» vous m'auez donnez : c'est d'eux que
» j'espere tout, & ie me confie que
» vous me ferez part en vos grandes
» misericordes, hors lesquelles ie ne
» dois rien pretendre, ayant tout per-
» du & prodigué ce que j'auois receu
» de vous.

Elle s'entretenoit ordinairement de la sorte auec Dieu, & reïteroit quasi à tous momens les actes de contrition, demandant mesme de temps en temps que l'on luy aydast à en faire, & souuent lors qu'elle ne parloit pas, la voyant dans quelque attention d'esprit extraordinaire, & luy demandant ce qu'elle faisoit, elle nous respondoit, monstrant nostre
» Seigneur en Croix, Ie regarde celuy-
» là comme mon Pere & mon tout, &
» ie luy dis, qu'il est vray que j'ay tout
» perdu, mais aussi qu'il m'a tout

acquis & merité par ſa mort tres- »
ſainte : Que ie ſuis fille de l'Egliſe, »
qu'il aye égard à ſon honneur & à ſa »
gloire en vn ſujet qui luy appartient. »
Apres cela elle faiſoit des actes de reſignation & de conformité à la volonté de Dieu, diſant vn nombre preſque infini de fois, la nuit & le jour, *Fiat voluntas tua*, & encore, Ie »
ne veux, mon Dieu, ny la vie ny la »
mort, ny la ſanté ny la maladie, mais »
que voſtre volonté ſe faſſe ſur cette »
pauure creature, ſi c'eſt voſtre vo- »
lonté que ie viue pour ſouffrir, ou »
bien que ie meure, & que ie ſois tou- »
te conſommée ſur la Croix & par la »
Croix ; ie vous en remercie, mon »
Dieu, comme de la plus grande de »
vos miſericordes. »

Voila ce qu'elle faiſoit preſque continuellement, & quand l'excez de l'abatement auquel ſon mal la

reduiſoit, ne luy permettoit pas l'vſage ſi libre de ſon eſprit ; elle appelloit quelqu'vne de ſes filles, & luy
» diſoit : Aydez-moy, faites-moy fai-
» re quelque choſe pour Dieu, quel-
» que acte de contrition, & d'vne foy
» viue, Dieu ne me fera-t'il pas la gra-
» ce d'en produire quelqu'vn de veri-
» table auant que de mourir.

Sa maladie commença à diminuer, ne luy reſtant plus que la fievre, qui la trauailla aſſez long-temps, & il ne ſe peut dire quels exemples de vertu elle nous donna à toutes, depuis ce premier accident juſques au dernier jour de ſa vie. Elle ne bougea quaſi plus du lit ou d'vne chaire, tant ſon corps fut abatu par la grandeur du mal qu'elle auoit ſouffert, & par les remedes violens dont il auoit fallu ſe ſeruir pour l'en retirer. Dans cét eſtat, ſa douceur eſtoit merueil-

leuse, elle se laissoit gouuerner par les Infirmieres comme auroit fait vn enfant, & quoy qu'elle eust grande repugnance à prendre les remedes & la nourriture que l'on luy presentoit, aussi-tost qu'on la prioit de le faire, & que l'on luy disoit que nostre Mere Prieure desiroit qu'elle les prist; en mesme temps elle disoit, auec vne humilité & soûmission qui portoit confusion dans les autres: C'est l'obeïssance qui parle, il ne » faut plus auoir de raison, ie veux » obeïr jusques à la mort, ie l'ay pro- » mis à Dieu, & ie le garderay auec sa » grace. »

Elle auoit vne si grande reconnoissance des plus petits seruices que l'on luy rendoit, qu'à son gré elle ne le pouuoit tesmoigner auec des paroles assez humbles. Souuent, lors qu'elle voyoit les Sœurs aupres d'elle

» pour l'aſſiſter, elle diſoit, Beny ſoit
» Dieu, qui m'a miſe dans ſa ſainte
» maiſon: Hé! qui ſuis-je, qu'il faille
» tant de ſeruantes de Dieu occupées
» à me ſeruir? Si j'eſtois dans le mon-
» de, peut-eſtre que ie pourrirois ſur
» vn fumier, & que i'y mourrois de
» faim, & Dieu m'a miſe auec des per-
» ſonnes qui ont tant de charité pour
» moy, qui ſuis inutile à tout, & qui
» n'ay jamais fait que l'offenſer. Enfin ſi on n'euſt point ſceu ce qu'elle eſtoit par ſa naiſſance, & dans noſtre Ordre, & les grandes obligations que l'on luy auoit; on euſt creu à l'entendre parler, que c'eſtoit quelque pauure perſonne qu'on auoit retirée de la bouë, & qui n'auoit jamais eſté qu'à charge & à incommodité à tout le monde. Quoy que par ſon inclination elle aymaſt extrémement la netteté, eſtant vne des plus propres

personnes qui se puisse imaginer: pourtant la grace surmontant la nature, elle tesmoignoit qu'elle auoit de la peine lors que l'on luy changeoit trop souuent de linge, & elle auoit regret à tout le reste que l'on faisoit pour elle. Et comme elle voyoit qu'au lieu de se rendre à ce qu'elle eust souhaité, qui eust esté de la laisser, sans prendre aucun soin d'elle, on essayoit par tous moyens de luy donner quelque soulagement, elle disoit, Bon Dieu, que ie »
brusleray en Purgatoire, pour auoir »
tant eu mes aises en cette vie. »

Le quatriesme jour de Mars suiuant, elle tomba dans vn second accident d'apoplexie, plus violent que le premier, les conuulsions estant plus grandes, & ayant continué depuis cinq heures du soir jusques à minuit: apres plusieurs remedes elle

reuint, reſpondant à ce qu'on luy diſoit. Les Medecins n'eurent pas neantmoins grande eſperance que cela fuſt de durée, ne croyant point qu'elle peuſt eſchaper d'vn mal ſi dangereux, & ils nous dirent que ſi elle en reuenoit, elle ſeroit paralytique de la moitié du corps, ce qui n'arriua pas toutefois, car elle ſortit de ce ſecond accident, & meſme d'vn troiſieſme, qui fut encore plus rude que les deux premiers, ayant eu de plus, dix ou douze jours de fievre continuë, auec vne ſi grande fluxion ſur le poulmon, qu'il ſembloit qu'elle la d'euſt ſuffoquer à tout moment. Elle ſurmonta ce dernier accident comme les deux autres; de ſorte qu'elle alloit entendre la Meſſe, & communier au Chœur, appuyée ſur deux Sœurs. Elle paſſa les mois de Iuin, Iuillet & Aouſt, de cette

sorte, souffrant neantmoins des douleurs extrémes en toutes les parties de son corps. Elle les supportoit sans se plaindre, & nous disoit souuent, que puis que Dieu l'auoit reduite en estat de ne pouuoir rien faire pour luy, elle trouuoit sa consolation à souffrir. Que les maux qu'elle ressentoit en tous ses membres estoient vn notable soulagement à son esprit, qui n'auoit de satisfaction en la vie qu'en cela seulement ; & elle le disoit dans vne joye qui marquoit bien la verité de ses paroles, ajoustant de temps en temps, que la vie seroit bien mal-heureuse qui seroit sans Croix. Nostre Seigneur IESVS-CHRIST exauça les desirs de cette ame feruente, & vrayement fidelle jusques à la fin, à sa diuine Majesté; & l'esprouua en tant de sortes, que bien que sa vie nous fust beaucoup

plus chere que la noſtre propre, comme nous la voyons en eſtat d'vne perſonne qui agoniſe à tous momens, nous n'oſions preſque demander à Dieu qu'il la laiſſaſt plus long-temps en la terre. Lors que Dieu luy donnoit quelque moment de relaſche, ſon exercice ordinaire eſtoit la priere; on la trouuoit fort ſouuent diſant le *Pater noſter*, l'*Aue Maria*, le *Credo*, le Pſeaume, *In te Domine ſperaui*, le *Miſerere*, *In manus tuas Domine*, & d'autres Verſets & Oraiſons auſquels elle auoit deuotion particuliere, & elle demeuroit la nuit autant eſveillée qu'elle pouuoit, ſe tenant exprés dans le lit en vne poſture contrainte & incommode, tant afin d'auoir plus de temps pour le donner à la priere, que pour éuiter que ſon corps ne fuſt à ſon aiſe, à quoy elle apportoit vne mer-

ueilleuſe fidelité. Elle ſe faiſoit lire ſouuent la Paſſion, y ayant vne deuotion ſinguliere, & elle a obſerué toute ſa vie de la lire tous les Vendredis.

Elle receuoit vne conſolation incomparable d'entendre la parole de Dieu, & elle nous diſoit ſouuent, pluſieurs années auant ſa fin, que c'eſtoit vne des plus ſenſibles joyes que Dieu luy euſt laiſſée en cette vie: toute autre choſe hors de Dieu luy donnant de l'ennuy, ſe trouuant eſtrangere à tout, & ſeparée de tout ce qui eſt icy-bas; de ſorte qu'il luy ſembloit qu'elle viuoit comme morte ſur la terre.

Elle ne vouloit pas que l'on luy rapportaſt des nouuelles du ſiecle, ny de quoy que ce fuſt, diſant que n'ayant plus rien à faire qu'à ſe preparer à la mort, on ne luy deuoit

parler que de Dieu, tout autre desir estant depuis long-temps esteint en elle, & ne luy en restant que celuy de faire la volonté de Dieu, & qu'elle fust accomplie en toutes ses creatures.

Elle estoit fort sensible aux offenses qui estoient contre sa diuine Majesté, & aux afflictions generales que souffroient les peuples dans les dernieres guerres. Il falloit éuiter d'en parler deuant elle à cause de la peine qu'elle en ressentoit, qui souuent nuisoit à sa santé. Elle auoit vn soin extraordinaire de demander à Dieu la paix, & de la faire demander par toutes ses filles. Elle estoit aussi fort affectionnée à prier pour le Roy & la Reine, pour laquelle elle auoit des sentimens extraordinaires, obligeant souuent la Communauté à faire de grandes deuotions pour la conser-

conſeruation de ſa Majeſté, & pour demander à Dieu qu'il la preſeruaſt des perils dont les conditions ſi hautes ſont enuironnées. Elle nous dit dans vn de ces grands accidens, dont nous auons parlé, croyant eſtre au dernier moment de ſa vie, Que ſi Dieu luy faiſoit miſericorde, elle auroit grand ſoin de prier dans le Ciel pour la Reine.

Elle recommandoit auſſi beaucoup à Dieu nos Reuerends Peres Superieurs., & diſoit que l'eſprit & la perfection de noſtre Ordre, qui leur eſtoit commis en France, dépendoit d'eux en grande partie, & que cela nous obligeoit de demander continuellement à Dieu la conduite de ſon Eſprit pour eux. Elle nous exhortoit tousjours à bien obeïr, & à garder nos ſaintes Regles & Conſtitutions, diſant, que c'eſtoit le

moyen de conſeruer noſtre Ordre dans ſa perfection. Et vn jour que nous nous voyïons tout proche de la perdre, la priant de nous dire quelque petit mot pour noſtre inſtruction & conſolation, nous n'en peuſmes jamais tirer autre choſe, ſinon, qu'elle nous recommanda de garder ce que nous auions promis à noſtre Seigneur, repetant ſouuent;
„ Gardez ce que vous auez promis à
„ Dieu. C'eſtoit ce qu'elle auoit le plus dans l'eſprit, & elle nous diſoit ordinairement, qu'en cela conſiſtoit noſtre perfection, & que de cela ſeulement nous rendrions vn grand conte à Dieu, puis qu'en effet les commandemens & les conſeils de noſtre Seigneur ſe trouuent heureuſement enfermez dans ces ſaintes promeſſes.

CHAPITRE XXVII.

Continuation de sa derniere maladie, & de son heureuse mort.

DANS le mois de Septembre, elle eut vn accident qui parut fort peu considerable, au prix de ceux qui auoient precedé, n'ayant eu que trois petites conuulsions, lesquelles neantmoins luy osterent entierement le moyen de marcher, de sorte que pour la faire communier au Chœur, il falloit la porter dans vne chaire. Elle se remit pourtant vn peu mieux; son esprit, nonobstant la debilité de son corps, estoit plus fort que jamais, & tout à fait dans sa viuacité naturelle, ce qui nous surprenoit beaucoup apres tant de recheutes, & nous fit apprehender qu'elle approchast de sa fin.

Elle auoit vne grande conformité à la volonté de Dieu qui luy donnoit vne merueilleuse paix dans l'ame, & cét effet paroissoit mesme sur son visage. Nonobstant ce petit soulagement son corps demeura fort abbatu, & tres-douloureux en toutes ses parties; de sorte que luy demandant quelquefois ce qui luy faisoit mal,
„ elle respondoit, Mais qu'est-ce qui
„ ne m'en fait pas? tout pâtit en moy,
„ & c'est ma consolation. Plus le corps s'abbatoit, plus l'esprit deuenoit vi-
„ goureux. Elle disoit: Ie souffre au
„ corps & en l'esprit comme si j'ago-
„ nisois, & ces paroles luy estoient fort
„ ordinaires, mon Dieu! ne me delais-
„ sez pas, vostre volonté soit faite,
„ j'accepte cét estat souffrant, pour-
„ ueu que ie ne vous offense point, &
„ que vous, mon Dieu, ne me delaissiez
„ pas aussi.

Le Mardy auant sa mort onziesme Octobre, auquel jour nous solemnisions la feste de l'Ange Gardien, on la porta encore au Chœur pour communier, comme l'on auoit fait le jour de deuant, & elle s'estoit confessée la veille. Et sur ce sujet, nous nous sentons obligées de dire, qu'à chaque Confession & Communion qu'elle faisoit, elle prenoit autant de soin de s'y preparer, qu'elle eust pû faire si c'eust esté la premiere de toute sa vie, & qu'elle eust esté bien asseurée que ce deust estre la derniere. Lors qu'elle se deuoit confesser le matin, elle commençoit dés la veille à renouueller ses actes ordinaires de contrition & de douleur de ses pechez, auec des sentimens si vifs, qu'ils penetroient le cœur de celles qui l'entendoient; & enfin elle estoit si extréme en ce point,

que ſouuent nous ne luy voulions pas dire le ſoir qu'elle ſe deuſt confeſſer le matin, parce que nous eſtions aſſeurées qu'elle ne prendroit aucun repos la nuit, le ſouuenir de ſes fautes excitant en elle vne ſi grande douleur, qu'elle en perdoit tout a fait le ſommeil. La meſme choſe arriuoit lors qu'elle deuoit communier, apprehendant la mauuaiſe diſpoſition qu'elle diſoit eſtre en elle pour cette ſainte action, & faiſant tousjours vne recherche fort exacte de ſes fautes pour ſe confeſſer, ou bien pour en dire ſa coulpe, qu'il falloit eſcouter deuant la Communion, quelque reſiſtance que l'on y peuſt faire, elle garda cette exactitude jusques à cette derniere Communion qu'elle fit, comme nous auons dit, le Mardy auant ſa mort.

Ce meſme jour onzieſme Octo-

bre, elle receut vne joye extréme de l'arriuée du Reuerend Pere Visiteur; disant, qu'il luy aideroit à bien mourir. Le lendemain, qui fut le Mercredy, elle desira de receuoir sa benediction & de luy pouuoir parler, mais l'on ne jugea pas qu'elle fust en estat d'estre portée à la grille, ce qui obligea ce bon Pere d'entrer pour la venir voir dans l'Infirmerie. Au mesme temps qu'il y entra, elle fit effort sur sa foiblesse pour se sousleuer, & elle luy dit qu'il y auoit longtemps qu'elle desiroit, & qu'elle auoit demandé à Dieu qu'il l'assistast à la mort: Qu'elle voyoit que sa Majesté luy auoit accordé cette grace, puis qu'il venoit en vn temps où elle estoit si proche de ce dernier passage, & qu'elle le supplioit de ne la pas abandonner en vn besoin si important. Apres cela elle luy demanda sa

benediction auec beaucoup d'humilité, & luy tesmoigna vne grande reconnoissance vers nos Reuerends Peres Superieurs, du soin qu'ils auoient eu d'elle en toute rencontre, luy disant, qu'elle s'estimoit bien-heureuse de viure & de mourir sous la conduite de si vertueux Peres, & qu'elle auroit vn grand soin d'eux deuant Dieu, si sa diuine Majesté luy faisoit la tres-grande grace de le voir. Apres elle luy rendit conte de sa disposition interieure, & luy dit l'apprehension qu'elle auoit de paroistre deuant Dieu si dépourueuë de tout bien ; mais que neantmoins elle se confioit si fort aux merites de son Fils, qu'elle esperoit que par eux elle obtiendroit sa misericorde.

Elle passa la nuit du Mercredy auec assez de repos, & le lendemain

au matin elle paroiſſoit paſſablement bien : Elle y veid meſme vne Religieuſe d'vn de nos Monaſteres qui paſſoit en cette maiſon pour aller à vn autre, où l'obeïſſance l'enuoyoit. Elle la receut auec bien de la joye, luy diſant, qu'elle euſt deſiré d'auoir occaſion de voir toutes ſes filles de France, pour leur pouuoir faire paroiſtre comme elle les portoit dans ſon cœur. Elle paſſa tout ce jour fort en paix. Sur le ſoir on la leua pour raccommoder ſon lit, & pendant ce temps, la Communauté fut à l'Infirmerie pour receuoir ſa benediction, & luy demander qu'elle leur diſt quelque choſe pour ſe preparer à la feſte de noſtre Mere ſainte Tereſe, dont la veille eſtoit le lendemain; elle nous receut & noſtre demande auſſi, auec vne bonté toute maternelle; & nous dit, que

le moyen d'honorer les Saints, eſtoit de les imiter; Que nous deuions conſiderer la gloire dont ils joüiſſent comme vne ſuite de leur fidelité; Que cette gloire ne s'acqueroit qu'en ſouffrant & en agiſſant pour Dieu, & que le repos de l'eternité n'eſtoit deu qu'aux ames qui trauaillent fidellement pour luy: Et leur ayant donné ſa benediction, elle les fit retirer, ayant ce ſoir là vn ſoin extraordinaire que toutes s'allaſſent repoſer, diſant qu'elle ſe trouuoit aſſez bien, & que ſon eſprit joüiſſoit d'vne grande paix. Elle pria que l'on allaſt demander pour elle la benediction au Reuerend Pere Viſiteur, & luy dire de ſa part, qu'elle auroit grande conſolation de le reuoir encore vne fois auant ſa mort. Pendant Matines, & apres qu'elles furent finies, nous l'allaſmes voir, & la trouuant fort éueil-

lée, cela nous mit en peine, craignant quelque choſe d'extraordinaire: on ne connut pourtant rien à ſon poulx, & elle nous aſſura qu'elle ne ſentoit pas d'incommodité conſiderable; mais elle nous dit que ſeulement elle ne pouuoit dormir. Elle faiſoit continuellement ſes actes accouſtumez de contrition, de foy, d'eſperance & de ſoûmiſſion à la volonté de Dieu.

Les Infirmieres ſe retirerent d'auprés de ſon lit, & ſur la minuit, elle appella, & dit à l'vne d'elles: Mes en- "
nemis ſont forts & ie ſuis foible; j'ay "
beſoin d'eſtre aſſiſtée, prions Dieu, "
ma fille; & auſſi-toſt elle fit commen- "
cer les Litanies de la ſainte Vierge, ſes quatre hymnes, celles des Anges & celles de l'Ange Gardien, le *Veni Creator*, & les prieres de l'agonie, qu'elle diſoit elle-meſme auec l'In-

firmiere, qu'elle obligea apres cela de s'aller reposer, ce qu'elle fit pour luy obeïr. Deux heures apres les Infirmieres s'approcherent prés d'elle, & elle leur dit qu'elles n'en fussent pas en soin; mais qu'elles s'allassent reposer encore. Sur les cinq heures du matin il luy prit vne petite toux, auec vne grande descente de catharre: aussi-tost on s'approcha d'elle, & on la trouua dans de tres-violentes conuulsions, & tout à fait hors de l'vsage des sens, ce qui dura depuis les cinq heures du matin jusques à midy; & bien que les Medecins luy fissent tous les remedes possibles, elle n'en receut aucun soulagement. A midy les conuulsions estant vn peu arrestées, le Reuerend Pere Visiteur, que l'on auoit fait entrer au mesme temps que l'on l'auoit veuë en cét estat, luy donna l'extreme-Onction,

& plusieurs fois l'absolution. Il luy confera aussi l'Indulgence de l'Ordre, & luy & le Confesseur l'assisterent jusques à la fin, demeurant tousjours prés de son lit auec la Communauté, recitant les prieres des agonisans, & celles ausquelles elle auoit plus de deuotion, comme le Symbole de saint Athanase, le *Miserere*, le Pseaume *Deus, Deus meus respice in me*, & la Passion de nostre Seigneur IESVS-CHRIST.

Depuis que les conuulsions l'eurent quittée, elle demeura dans vne grande paix, mais neantmoins sans que la parole ny la connoissance luy reuinssent. Et sur les huit heures du soir, qui estoit trois heures auant sa mort elle entra en l'agonie. Enuiron vn *Miserere*, auant que d'expirer, elle fit vn grand cry qui penetra le cœur des assistans, & comme chacun s'en

estonnoit, le Reuerend Pere Visiteur dit à celuy qui l'assistoit ces paroles, *Cum clamore valido :* Sur les onze heures de la nuit du Vendredy au Samedy 14. Octobre 1644. elle rendit l'ame à Dieu si doucement, qu'à peine pût-on s'en apperceuoir. Son visage demeura dans vne beauté & dans vne douceur qui surprenoit tous ceux qui la voyoient ; de sorte que nous approchions de son corps auec vn respect & vne consolation extraordinaire, qui releuoit nos cœurs de l'excez d'amertume où nostre perte les auoit plongez, ne pouuant dire
„ entre nous autre chose, sinon, Heu-
„ reux trauaux, bien-heureuses souf-
„ frances, qui ont aquis vne eternité
„ de repos à nostre chere Mere. Et nous croyons que ç'a esté par vne faueur singuliere que nostre Mere sainte Terese a voulu la retirer de

cette vie miserable, le jour que l'on celebroit sa Feste.

Son corps fut exposé à la grille, apres que l'on eut serré le saint Sacrement, & on le serra de bonne heure à cause de la quantité du peuple qui demandoit à le voir. Il y en eut vne si grande affluence, que nostre Chapelle ne desemplit point tout le temps qu'il fut en nostre Chœur sans estre mis en terre, & tous taschoient de faire toucher leurs Chapelets & Reliquaires à son corps. L'on remit la sepulture au lendemain à quatre heures du soir, sans qu'on s'apperceust d'aucune mauuaise odeur.

Elle fut donc enterrée dans nostre Chapitre ; d'vn costé, auec vne sensible douleur de nous toutes d'estre priuées de la Compagnie d'vne personne qui nous estoit si chere ; &

de l'autre auec plusieurs actions de graces à Dieu de ses abondantes misericordes sur elle, & des desirs ardens de profiter des saints exemples & des enseignemens qu'elle nous auoit donnez.

Le jour qu'elle mourut, il y eut vn saint Religieux qui estoit tombé malade à quatre lieuës de la Ville, qui a dit l'auoir veuë monter au Ciel ayant deux palmes en ses mains.

Ce mesme jour son Confesseur ayant donné son Chapelet à vne personne de condition, qui auoit vne maladie incurable, elle en guerit à l'instant.

Peu apres on nous écriuit de nostre Conuent de Lion, que la Mere Prieure auoit veu dans le Chœur vne belle estoile qui s'éclipsa, ce qui luy fit di-
» re, Quelque personne considerable
» en l'Ordre est morte aujourd'huy.

Comme

Comme cette ſainte ame s'eſtoit ſi fort attachée durant ſa vie à ſe mépriſer elle-meſme, & s'humilier en toutes choſes, noſtre Seigneur inſpira beaucoup de perſonnes apres ſa mort de donner des marques publiques de la haute opinion qu'ils auoient de ſa vertu & de ſa ſainteté, les vns en demandant quelque choſe qui euſt eſté à elle, les autres en ſe recommendant à ſes prieres. Entre ces perſonnes il y en eut quelques-vnes de tres-conſiderables par leur qualité & par leur pieté, meſme Monſeigneur noſtre Eueſque, qui l'auoit cherement aymée pendant qu'elle eſtoit ſur la terre, & qui auoit tousjours fait beaucoup d'eſtime des graces que Dieu auoit miſes en ſon ame, comme nous auons dit ailleurs, demeura dans les meſmes ſentimens apres qu'elle fut allée joüir

au Ciel de ſa diuine preſence. Il voulut auoir vn dizain & deux medailles de ſon Chapelet, qu'il garde encore, & qu'il a tousjours voulu porter du depuis auec luy comme vne relique. Dans les viſites dont il a daigné nous honorer apres le treſpas de noſtre bonne Mere, il nous a tousjours parlé d'elle comme d'vne Sainte, & il nous a dit ſouuent qu'il ſe recommandoit à ſes prieres, la croyant bien puiſſante aupres de Dieu.

Pluſieurs perſonnes qui ont eu recours à elle depuis ſa mort pour diuerſes ſortes de beſoins, en ont receu de l'aſſiſtance, les vnes en ayant eſté aidées dans leurs neceſſitez interieures, & les autres ayant eſté deliurées de leurs infirmitez corporelles par ſon interceſſion.

Nous aurions pû dire beaucoup d'autres choſes des eminentes vertus

de cette bien-heureuse ame, & d'vne infinité de pratiques que nous luy auons veu exercer, mais nous les laissons pour éuiter la longueur, comme aussi plusieurs euenemens tout à fait miraculeux, parce que ce n'est pas nostre intention d'en rien publier, excepté les deux ou trois petits mots que nous venons de rapporter de ce qui arriua dans le temps de sa mort. Mais ce qui nous semble vn assez grand miracle est, que cette sainte Religieuse aye perseueré dans la pratique continuelle & tres-exacte de la penitence, de la mortification, & de toutes les autres vertus, desquelles nous auons parlé dans ce petit recueil de sa vie, jusques à l'âge de prés de quatre-vingts ans, & cela dans vne si grande ferueur, qu'entre toutes les Religieuses les plus jeunes, les plus fortes & les plus

zelées pour la gloire de Dieu & pour leur propre perfection, il n'eust pas esté possible d'en trouuer vne qui s'y peust comparer, ny en qui on veist rien de pareil, à ce que l'on voyoit en elle en ce grand âge.

CHAPITRE XXVIII.

De la vocation particuliere de nostre venerable Mere pour venir fonder nostre Ordre en France, & de la perseuerance qu'elle a euë pour y demeurer jusques à la fin de sa vie.

APRES cét abregé fidele que nous auons escrit de la vie & des vertus de nostre venerable Mere, nous ajousterons ce petit Chapitre, à dessein seulement de faire remarquer son affection pour la France, qui naissoit d'vne conduite particuliere de Dieu, qui l'auoit choisie, non seulement pour nostre Ordre,

mais aussi pour le venir fonder en ce Royaume, & pour y trauailler, comme elle a fait, durant quarante années, auec tant de benediction & de succés, qu'il n'a pas esté peu augmenté par elle, & quant au nombre, & quant à la perfection. On a pû voir diuerses choses sur ce sujet dans le cours de ce recit, mais nous croyons neantmoins que ce que nous en dirons icy separément, afin qu'il puisse estre dauantage consideré, ne sera pas ennuyeux à nos tres-cheres & tres-honorées Meres & Sœurs, de nostre Ordre en ce Royaume, qui sont celles pour lesquelles nous auons principalement fait ce petit recueil.

Nous les supplions donc tres-humblement de se ressouuenir de ce qui a esté rapporté au Chapitre 8. de la premiere vocation de nostre ve-

nerable Mere pour venir en France, où il paroiſt, comme contre ſes propres inclinations, & au prejudice du grand dénuëment qu'elle auoit de ſa volonté, qui faiſoit qu'elle s'abandonnoit entierement entre les mains de Dieu & de ſes Superieurs, pour diſpoſer d'elle comme il leur plairoit, ſans choiſir ou deſirer par elle-meſme aucune choſe, comme dis-je, nonobſtant cette grande indifference, elle fut preſſée, & comme contrainte par noſtre Seigneur, de faire diuerſes inſtances de bouche & par eſcrit à ſes Superieurs pour la laiſſer venir en France y eſtablir l'Ordre, leur faiſant voir que c'eſtoit la volonté de Dieu.

Vous aurez auſſi remarqué comme ſa diuine Majeſté inſpira au Reuerend Pere General des Carmes d'Eſpagne, de luy accorder l'effet de

ſon deſir, quoy que les François ne l'euſſent pas demandée, & que d'ailleurs elle fuſt en charge dans le Monaſtere de Salamanque, & ſi aymée & eſtimée de toutes les Religieuſes, qu'elles ne pouuoient la laiſſer partir qu'auec tres-grande peine; & cependant que ce bon Pere, qui auoit fait des difficultez comme inſurmontables, à conſentir à la venuë des autres Religieuſes que l'on luy demandoit auec tant d'inſtances, donna celle-cy ſur la ſimple propoſition qu'elle luy en auoit faite.

C'eſt encore vne choſe tres-digne d'eſtre pezée, que le Pere Prouincial fut comme forcé à conſentir, contre ſon propre ſentiment à la laiſſer venir en France, & que ſon General, lors qu'elle partit, s'adreſſa à elle, entre toutes ſes ſaintes Compagnes, pour luy recommander l'obſeruan-

ce eſtroite de la Regle; des Conſtitutions, & de toutes les autres ſaintes couſtumes de l'Ordre, la regardant comme vne des principales de cette fondation. Il nous ſemble que toutes ces choſes ſont autant de marques qui font voir que Dieu auoit particulierement choiſi noſtre venerable Mere pour le ſeruir en ce Royaume, comme depuis l'effet le fit voir bien plus clairement.

Or cette ſainte ame ayant reconnu le deſſein de ſa diuine Majeſté ſur elle pour ce ſujet, s'y rendit auec tant de fidelité & de fermeté, que quelques pourſuites & ſollicitations qui luy ayent eſté faites pour aller ailleurs, on ne luy a jamais pû perſuader.

Nous auons veu au Chapitre 9. comme lors que nos Meres Anne de Ieſus, & Beatrix de la Conception, la

voulurent mener auec elles en Flandres, & qu'elle estoit en quelque doute de ce qu'elle deuoit faire, Dieu luy fit connoistre que sa volonté estoit qu'elle demeurast en ce Royaume, & luy promit de ne l'y point abandonner. En suite dequoy elle respondit courageusement à ceux qui la pressoient d'en sortir, que nostre Seigneur & la sainte Vierge luy auoient donné la France pour son partage, & qu'ainsi elle ne la quiteroit point.

Depuis ce temps elle fut encore sollicitée & pressée fortement de retourner en Espagne, par des personnes de grande consideration, qui auoient vne singuliere estime & affection pour elle, particulierement ses deux freres desiroient beaucoup de la reuoir en leur pays, l'vn estoit Carme deschaussé, qui estoit fort consi-

deré dans l'Ordre, & y auoit esté diuerses fois Prouincial, & l'autre estoit de la Compagnie de IESVS, & auoit grand credit aupres du Vice-Roy de Nauarre, qui n'eust pas manqué de l'enuoyer chercher, si elle eust dit le moindre mot pour tesmoigner qu'elle l'eust eu agreable; & plusieurs Conuents de nostre Ordre en Espagne, où elle estoit aussi en grande estime, luy faisoient la mesme offre; mais la chair & le sang ne peurent rien sur cette veritable Disciple de IESVS-CHRIST, l'estime de son pays, qui est naturellement tres-grande dans tous ceux de sa nation, ne fit aucune impression sur son esprit; l'amour de ses proches ne la toucha point; les sollicitations & l'ancienne amitié de ses bonnes Sœurs ne l'esmeurent point; & cette sainte ame demeura tousjours in-

ébranlable, voulant rendre cette fidelité à Dieu de ne point ſortir par elle-meſme, ny par des conſiderations humaines, d'vn lieu où elle ſçauoit auoir eſté miſe par vn ordre tout viſible de ſa diuine Majeſté: ainſi elle reſpondit à ceux qui luy parloient & qui luy eſcriuoient ſur ce ſujet; qu'en ce qui regardoit ſa perſonne, elle leur eſtoit fort obligée de leur bonne volonté, mais qu'elle n'en pouuoit faire aucun vſage, croyant certainement que c'eſtoit celle de Dieu qu'elle demeuraſt en France,& qu'elle trouuoit ſi fort l'eſprit de ſa diuine Majeſté dans nos Monaſteres, & dans les Superieurs qu'il luy auoit pleu nous y donner, qu'elle ne pouuoit rien ſouhaiter dauantage.

Et à ce propos nous ne ſçaurions aſſez bien repreſenter les profonds

ſentimens de reſpect, d'amour, & de ſoûmiſſion que nous luy auons veus pour eux, ny toutes les marques de ces meſmes diſpoſitions qu'elle a fait paroiſtre, tant enuers eux qu'enuers les Viſiteurs, commis par l'autorité de noſtre ſaint Pere, pour faire la viſite de nos Monaſteres en France, lors qu'ils venoient la faire en celuy-cy. Elle les receuoit comme venans de la part de Dieu, & elle ne ſe contentoit pas de leur rendre vn fidele compte de tout ce qui regardoit ſon Conuent; mais elle faiſoit encore la meſme choſe touchant ſes diſpoſitions interieures. Elle obeïſſoit à tout ce qu'ils ordonnoient, auſſi ponctuellement & auſſi exactement qu'euſt pû faire la derniere Religieuſe de tout l'Ordre; & elle trauailloit auec vn ſoin incroyable à imprimer en nous toutes, qui auions

le bon-heur de viure ſous ſa conduite, les meſmes ſentimens que l'on voyoit en elle pour ces bons Peres, qui prenoient des ſoins ſi charitables pour nos maiſons. Nous remarquons particulierement cecy, pour faire voir qu'encore que noſtre venerable Mere euſt fait Profeſſion en Eſpagne ſous d'autres Superieurs, & qu'elle euſt paſſé pluſieurs années ſous leur conduite, elle n'auoit conſerué aucune impreſſion dans ſon eſprit qui l'empeſchaſt de rendre à ceux de France tout ce qu'ils euſſent pû receuoir des Religieuſes les plus humbles & les plus ſoûmiſes, qui leur euſſent fait vœu d'obeïſſance, & qui n'euſſent jamais eſté aſſujetties à d'autres.

Sur tout elle honoroit & cheriſſoit noſtre tres-honoré Pere Monſieur le Cardinal de Berulle comme vn Saint,

& comme ſon propre Pere, & nous luy auons ſouuent ouy dire, que l'vne de ſes plus grandes mortifications, eſtoit de ſe trouuer priuée de ſa preſence, & de ne pouuoir communiquer auec luy de viue voix. Ce grand homme de ſon coſté eſtimoit beaucoup noſtre venerable Mere, & diſoit que c'eſtoit vne des plus grandes ames qu'il euſt conneuë: Et lors qu'il fut obligé de conſentir que les autres Meres Eſpagnoles ſortiſſent de France pour aller fonder en Flandres, où l'Infante les demandoit, il receut vne grande conſolation que noſtre venerable Mere demeuraſt en ce Royaume.

Quand le Reuerend Pere Gibieuf, auſſi vn des Superieurs de noſtre Ordre, que Dieu a maintenant retiré à luy, vint en ce Monaſtere en l'année 1638. elle en teſmoigna vne extréme

joye. Elle ne pouuoit aſſez admirer la conduite, l'humilité, la douceur, & tout enſemble la force, auec leſquelles il portoit les ames à la pratique des veritez Euangeliques & des vertus Chreſtiennes & Religieuſes. Elle nous diſoit qu'on ſentoit bien que vrayement il agiſſoit dans l'eſprit du fils de Dieu, & nous repetoit ſouuent : O mes filles, que nous ſom- »
mes heureuſes d'auoir de ſi bons & ſi »
ſaints Superieurs, & ſi capables de re- »
gir cét Ordre, qui leur eſt commis. »
Et le Reuerend Pere Gibieuf demeura de ſa part ſi ſatisfait de tout ce qu'il connut en noſtre venerable Mere, qu'il dit à la Communauté qu'il s'apperceuoit ſenſiblement de la grace qui eſtoit en ſon ame.

Dans le commencement de la fondation de ce Monaſtere, il ſuruint de grandes & faſcheuſes affaires à

noſtre Ordre, & qui alloient à en eſbranler tous les fondemens en France. Ces rencontres affligerent extremement cette ſeruante de Dieu. Elle faiſoit beaucoup de prieres & de penitences pour obtenir le ſecours de noſtre Seigneur ſur ce ſujet ; & comme ſa diuine Majeſté auoit tousjours fait paroiſtre juſques alors vn ſoin & vne protection particuliere ſur tout ce qui la concernoit ; il la traita de la meſme ſorte en cette occaſion, & luy fit connoiſtre par vne lumiere extraordinaire ſa diuine volonté. Eſtant donc vn jour au Chœur à l'Oraiſon auec toute la Communauté, & recommandant à Dieu auec grande ferueur les beſoins de l'Ordre, elle fut tellement tranſportée qu'elle s'eſcria par deux fois tout haut, parlant de ceux qui nous
» trauerſoient. Dieu n'eſt pas là dedans;

dans ; Dieu n'est pas là dedans ; ce „
que l'on pense ne se fera pas ; l'on „
n'en prend pas les moyens : Dieu y „
est offensé. „

Ce mesme amour, & le respect qu'elle auoit pour nos Reuerends Peres Superieurs, luy faisoit desirer & demander auec instance à nostre Seigneur, qu'elle peust estre assistée à la mort par l'vn d'eux, ou de quelqu'vn qui fust enuoyé de leur part. Sa priere fut exaucée, & comme elle estoit en sa derniere maladie, & toute proche de mourir, vn des Visiteurs de nostre Ordre, en qui elle auoit particuliere confiance dés long-temps, arriua en ce Monastere pour y faire la visite, ainsi que nous l'auons déja remarqué. Nostre venerable Mere nous fit paroistre à toutes, qu'elle en ressentoit vne incroyable conso-

lation, & apres auoir receu de luy la benediction & l'absolution, elle luy tesmoigna en des termes pleins de tendresse & de respect, la grande reconnoissance où elle estoit vers eux, du soin qu'ils auoient eu d'elle en toutes rencontres, & en suite elle ajousta ces mots remar-
„ quables & importans. Que ie m'e-
„ stime heureuse de mourir sous la
„ conduite de nos bons Peres Supe-
„ rieurs. Si nostre Seigneur me fait
„ misericorde, ie ne les oublieray ja-
„ mais deuant sa diuine Majesté. Ce furent presque les dernieres paroles qu'elle profera, en vn temps où son ame se separant de son corps, commençoit à s'approcher de plus prés de la verité eternelle, & à voir sa lumiere plus clairement. Pour cette raison nous les deuons conseruer cherement, comme vn depost

ſacré dans nos cœurs: Nous en deuons faire vſage, & benir Dieu tous les jours, conformement au ſentiment qu'il auoit mis en l'eſprit de cette grande Religieuſe, de la ſage & pieuſe conduite à laquelle la diuine Prouidence nous a ſoûmiſes dans ce Royaume qu'elle a tant aymé.

FIN.

RECVEIL DE QVELQVES PAROLES DE NOSTRE VENERABLE MERE ISABELLE DES ANGES.

RECVEIL DE QVELQVES paroles que nostre venerable Mere Isabelle des Anges, a dites en diuerses occasions à ses filles, pour la pratique de la vertu.

VN jour de saint Barthelemy Apostre, elle leur dit : Pour l'amour de Dieu, mes filles, que chacune de vous pense au lieu d'où Dieu l'a tirée, & en celuy où il l'a mise, & aux choses pour lesquelles il nous y a appellées. Nos obligations sont tres-grandes, & puis que nous auons trouué, comme l'on dit, la table mise, & que nous n'auons pas à chercher ce qu'il nous faut pour estre parfaites, soyons fidelles à garder nostre Regle & nos Constitutions, car ce n'est pas sans grande raison que nous trouuerons tout là,

La Regle exhorte à mediter jour & nuit

en la loy de Dieu.

auec tant de douceur & de ſuauité, que ie ne ſçay comment on peut dire qu'il y a de l'auſterité dans noſtre Religion. Tout y eſt ſi doux pour les ames qui ont vn peu d'amour de Dieu, qu'encore qu'il y ait beaucoup de penitence & de mortification, ie confeſſe neantmoins que tous les plaiſirs du monde, & tous les contentemens qu'il promet à ceux qui le ſuiuent, ne ſont rien en comparaiſon; & ſi nous ſouffrons quelques petits trauaux & quelques humiliations afin de nous rendre plus conformes à IESVS-CHRIST noſtre Eſpoux, c'eſt pour ce ſujet que nous ſommes venuës en Religion, & ſi nous n'y ſommes point venuës pour cela, ie ne ſçay pourquoy nous y ſommes venuës.

Si nous ſçauions auec combien de peine noſtre Mere ſainte Tereſe,

& ses premieres filles, ont fondé ce qu'elles nous ont laissé, nous aurions vn tres-grand soin de le conseruer, & d'imiter les exemples qu'elles nous ont données. Et si nous n'auons pas le courage de chercher le mépris & la souffrance, comme faisoient ces Anciennes, au moins embrassons les petites occasions qui se presentent parmy nous. C'est pour cette fin que Dieu nous a icy assemblées de diuers pays. Chacune de nous a ses humeurs & inclinations differentes (& peut-estre qu'elles le sont toutes les vnes des autres) & pour faire que nous ne soyons toutes qu'vne mesme chose, ayons la charité pour accomplir en premier lieu les desirs de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, & puis ceux de nostre Mere sainte Terese, & pour donner quelque gloire accidentelle à cette grande sainte, taschons d'e-

C'est le iour de S. Barthelemy que saincte Terese commença la reforme.

ſtre telles qu'elle nous imaginoit en ce jour. Ie vous ſupplie particulierement, mes filles, pour l'amour de Dieu, & ie vous demande par ſon precieux ſang, que chacune de vous aye les autres en grande eſtime, & leur porte vn tel reſpect & tant d'amour, qu'elles ne faſſent aucune choſe qu'elle connoiſſe leur pouuoir donner la moindre petite peine. Car il faut que nous ayons vne telle conformité & correſpondance entre nous, que nous n'ayons qu'vne volonté ; cela ſembleroit preſque impoſſible eſtant en cette terre, toute remplie de miſere, & ayant chacune noſtre propre naturel : mais la charité eſt le ſeul lien qui nous peut vnir, & nous deuons croire comme vn article de foy, que tout ce qui n'eſt pas fait ou ſouffert auec charité, ne vaut pour la vie eternelle. C'eſt ce que

Dieu m'a fait connoiſtre aujourd'huy apres la Communion, & auſſi que les fruits de la gloire ſe doiuent cueillir en la Croix, embraſſant la ſouffrance & le mépris : car c'eſt là le chemin que tous les Saints ont ſuiui, à l'imitation de noſtre Seigneur IESVS-CHRIST, qui a luy-meſme fait des choſes ſi grandes pour nous. Ie ne ſçay comment nous pourrions nous plaindre d'eſtre mépriſées & delaiſſées, ny meſme le penſer, puis que ce n'eſt que noſtre nature & noſtre amour propre, qui fait & qui apprehende la peine & l'humiliation; mais il faut que nous mettions d'vn coſté le corps, & l'ame de l'autre, & que nous penſions que pour contenter le premier, qui eſt l'eſclaue, nous ne faiſions pas eſtat de l'ame, qui eſt la Reine, car ſouuent nous refuſons les occaſions que Dieu a deſtinées

pour noſtre ſalut, parce qu'elles ne ſont pas conformes à nos inclinations: & c'eſt vn point qui nous doit cauſer vne grande confuſion deuant ſa diuine Majeſté, mais pourtant il ne faut pas perdre courage; au contraire il ſe faut fortifier dans nos foibleſſes, & ie croy que ce qui nous peut donner plus de force, c'eſt de penſer beaucoup à l'eternité, comme faiſoient nos anciennes Meres, qui l'auoient ſans ceſſe dans leur memoire, & qu'il n'y a rien qui aide tant à profiter des occaſions, comme de regarder la premiere cauſe, qui eſt Dieu, lequel permet quelquefois que les creatures s'aueuglent pour le plus grand bien de pluſieurs ames, & pour acheuer leur couronne. Ainſi, mes filles, ne nous arreſtons point à elles quand elles nous offrent quelque occaſion de pratiquer la vertu,

mais regardons Dieu, & luy demandons la grace d'eſtre fidelles en tout ce qui nous pourra arriuer, car de noſtre fidelité dépend noſtre auancement.

Mes filles, ie vous diray quelque choſe, comme ie pourray, de ce que noſtre Seigneur m'a fait entendre ſur ces paroles, *Hoc eſt præceptum meum, vt diligatis inuicem ſicut dilexi vos. C'eſt mon commandement que vous vous aymiez les vns les autres, comme ie vous ay aymez.* O mon Dieu! qui pourroit penſer ou expliquer combien Dieu nous a aymez, puis que pour l'amour de nous il a tant ſouffert de mépris & de peines, juſques à reſpandre tout ſon ſang, & à donner ſa vie en la Croix. Toute la vertu & la perfection eſt compriſe en ce commandement de la charité, & tous les deſordres & les maux qui

arriuent dans le monde, viennent de ce que les hommes ne s'ayment pas les vns les autres, & de ce que chacun veut faire ſa propre volonté, & auoir ſon contentement particulier: car ne penſez pas que pour aymer le prochain il ne faille rien ſouffrir, ce ſeroit ſe tromper, il faut le ſeruir & le contenter pour l'amour de Dieu en tout ce que nous pouuons, & de plus il le faut ſouffrir, lors que ſes humeurs, ſes actions, & ſes inclinations ſont contraires aux noſtres, c'eſt en cela que paroiſt la force de la charité. Nous ne deuons pas regarder ce qui paroiſt au dehors pour aymer le prochain, car encore qu'il ſoit mal conditionné, il a vne ame en laquelle Dieu habite, & peut-eſtre meſme que celuy qui nous ſemble le plus imparfait & negligent, eſt vertueux deuant Dieu; ainſi il eſt

tres-dangereux de juger des actions d'autruy, & l'on s'y trompe tres-souuent, pensant que la vertu est vice, & que ce qui est imperfection est vertu. Pour éuiter cette tromperie, il faut honorer Dieu en nostre prochain, & nous joüirons de la paix des enfans de Dieu. Si ie demandois à toutes mes filles si elles veulent faire la volonté de Dieu, chacune respondroit qu'elle aymeroit mieux mourir que de manquer à l'accomplir, & ie vous dis de sa part que c'est sa volonté que nous nous aymions les vnes les autres, comme il nous a aymées. Sa Majesté me l'a fait encore connoistre tout de nouueau, & ie vous prie pour l'amour de son precieux Sang que vous ne l'oubliïez point.

Lors que l'ame se sent si delaissée qu'il luy semble que toutes choses

luy manquent, ne luy reſtant rien qu'vne grande crainte d'offenſer Dieu, & de le perdre pour jamais, cette experience luy faiſant connoiſtre clairement qu'il n'y a que le bras de Dieu ſeul qui ſoit aſſez fort pour la ſouſtenir, elle en eſt dautant plus obligée de faire vn entier abandon d'elle-meſme en ſes diuines mains, & d'auoir recours aux merites de noſtre Seigneur IESVS-CHRIST, ſe confiant en ſa grande bonté & miſericorde, qui ſurpaſſe nos miſeres, & nous eſleue du peché à la grace.

Noſtre venerable Mere nous dit dans vne autre occaſion : Mes filles, ne faites pas grand cas de tout ce qui paſſe, & prend fin auec la vie, car la terre n'eſt qu'vn paſſage du temps à l'eternité; mais en ce paſſage il y a deux pas, l'vn par où les ames entrent dans vne gloire & joüiſſance de Dieu

eternelle,

eternelle, & l'autre qui conduit à vne peine & à vne priuation de toutes ſortes de biens, qui durera eternellement. Il faut beaucoup prier, & demander à Dieu vne foy viue pour bien connoiſtre ces veritez, comme elles ſe peuuent connoiſtre en cette vie, & pour y penſer ſouuent, afin que nous en tirions du profit, & que nous embraſſions la Croix. Car puis que nous ſommes eſpouſes de Iesvs-Christ crucifié, il faut que nous l'imitions, & que nous prenions la deuiſe de noſtre Mere ſainte Tereſe, *ou pâtir ou mourir.* Pour moy, ie ne veux point d'autre gloire qu'en la Croix, & s'il plaiſt à Dieu me donner la Croix toute nuë auec vn peu de ſon amour, ie ſeray contente.

Quand toutes les creatures m'abandonneroient, & que ie me verrois plus miſerable que les reprou-

uez (si cela se pouuoit) j'aurois recours à Dieu, & luy offrirois son Fils qu'il m'a donné, & tous ses merites, car nostre Seigneur IESVS-CHRIST estant Dieu & Homme, il n'a point besoin de ses merites, & puis qu'il les a acquis en souffrant pour moy, ie puis dire au Pere Eternel qu'ils sont miens, & les offrir à sa Majesté pour tous mes besoins.

Il me semble que tout ce que les creatures me peuuent dire & offrir, n'est rien, & qu'il ne me touche que comme en passant le bord de la robe, car tout ce qu'elles nous peuuent donner d'elles-mesmes ne vaut pas la peine d'y penser.

De toutes les choses de cette vie, la seule vertu doit estre aymée & recherchée, parce qu'elle est agreable à Dieu.

Vn autre jour elle dit à ses filles:

I'ay plusieurs fois demandé à Dieu le premier Esprit de nostre sainte Religion ; & comme ie priois sa Majesté de le renouueller dans tout l'Ordre; j'ay entendu ce matin, apres la Communion, que ce premier Esprit qu'auoient nos premieres Meres, estoit vn entier dégagement de toutes choses, pour n'auoir la veuë que de Dieu seul en tout : Ce qui leur donnoit vne sainte liberté, & les rendoit si fortes & courageuses qu'elles ne craignoient rien, fondées sur cette verité, que toutes les creatures ne nous peuuent pas donner ny oster vne vertu, car soit qu'elles nous esleuent jusques au Ciel, ou qu'elles nous méprisent & abaissent jusques dans le profond de la terre, nous ne sommes rien que ce que nous sommes deuant Dieu, & ainsi nous deuons auoir peu d'estime de tout ce

que les creatures peuuent penser, ou dire de nous, puis que c'est Dieu seul qui nous doit juger, lequel voit tout ce que nous faisons, & ce que nous souffrons pour luy. Quant on diroit que nous sommes des Saintes, cela ne nous seruira que de condamnation, si nous ne sommes telles que nous deuons estre dans ce petit Paradis, qui est veritablement tel pour celles qui ne cherchent qu'à contenter Dieu. Mes filles, nos premieres Meres l'auoient si present, que leurs pensées, leurs paroles & leurs actions tendoient tousjours à luy. Elles auoient vn si grand amour les vnes pour les autres, que si quelqu'vne auoit de la peine, celle qui le sçauoit le ressentoit en son cœur, & l'assistoit par prieres, si elle ne pouuoit autrement. Si quelqu'vne voyoit vne autre auoir besoin de quelque chose,

elle luy faisoit la charité auec tant de douceur, & luy monstroit vn si bon visage, que la façon contentoit autant que l'action mesme. Combien pensez-vous que cela est necessaire parmi nous? C'est ce qui augmente & qui conserue la charité, car il ne faut pas seulement éuiter ce qui nous la peut oster, mais il faut fuïr & abhorrer ce qui la pourroit refroidir, & nous oster la confiance des vnes enuers les autres, comme au contraire, il faut rechercher soigneusement ce qui la peut faire croistre. C'estoit aussi ce qui se pratiquoit auec grande ferueur par nos Anciennes, du temps de nostre Mere sainte Terese, & de se porter vn si grand respect les vnes aux autres, qu'elles se regardoient comme l'image de Dieu, & le Temple de la sainte Trinité, ce qui faisoit qu'elles s'esti-

moient toutes; & si l'on remarquoit en quelques-vnes quelque petit defaut, on le couuroit & on l'excusoit tant qu'il estoit possible, ou bien on pratiquoit la vertu contraire, & en cette maniere l'on s'auertissoit les vnes les autres, plus par exemples que par paroles, car les paroles rudes & qui sentent la reprimende, ne font que destruire les Religions, encore que ce soit sous couleur de zele.

Mes filles, nous auons le mesme Dieu qu'auoient nos premieres Meres, & nous sommes dans la mesme Religion où il leur a fait tant de graces, c'est pourquoy ce ne sera que par nostre faute, si nous ne sommes dans des dispositions aussi saintes que celles où elles estoient, mais que pensez-vous qu'elles faisoient pour se disposer à les receuoir? Elles

auoient vne grande eſtime des plus petites obſeruances de la Religion, & eſtoient tres-fideles en la pratique des vertus, particulierement en la mortification des paſſions des ſentimens, & des inclinations qui empeſchent l'ame de s'vnir auec Dieu, & de le prier en paix & en ſilence. Car ſi l'on ſçauoit, mes filles, le grand bruit qui ſe fait dans vne ame mal mortifiée, nous verrions que c'eſt choſe eſtrange. Il ne ſe peut dire le pouuoir qu'elle donne à l'eſprit malin de la troubler & inquieter par ſes propres appetits, lors qu'elle les ſuit ſans les mortifier. Taſchons de perdre noſtre contentement pour contenter Dieu, & de perdre vn peu de terre pour gagner beaucoup de ciel; ne penſez pas que ce qui eſt de ſi grand prix doiue couſter peu. Cette vie paſſe en vn moment, hé! quel ſera

le regret que nous aurons à l'heure de la mort, d'auoir perdu le temps qui nous estoit donné de Dieu pour meriter l'eternité, en faisant vn fidele vsage de sa grace, & pratiquant la vertu dans les occasions. La multitude & le nombre ne donne pas la valeur à nos œuures, mais la perfection qui les accompagne, afin qu'elles luy puissent estre agreables. Il les faut faire en l'vnion de celles de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, car sans luy nous ne sommes, nous n'auons, & nous ne pouuons rien, toute nostre suffisance venant de luy. Sa Majesté par le merite de son Sang precieux, nous rende, s'il luy plaist, telles qu'il nous desire, afin qu'il ne soit pas en vain respandu pour nous, comme il est pour tant d'ames, qui ne font pas profit de ce tresor infini, & qui se rendent indignes de parti-

ciper aux graces & à la gloire qui est preparée dans le Ciel à ceux qui ayment Dieu.

Grandes sont, mes filles, les obligations que nous auons à Dieu nostre Seigneur: De nous-mesmes nous ne pouuons jamais les reconnoistre, ny assez seruir sa majesté pour la plus petite des graces qu'il nous a faites, mais rendons-nous en dignes par l'accomplissement de ce que nous luy auons promis, il nous donnera apres la grace de luy rendre quelque seruice qui luy soit agreable.

Ie vous ay dit souuent, mes filles, qu'il n'est pas besoin de multiplier nos exercices, mais que l'importance est de perfectionner tous les jours nos exercices, & si nous le pouuons à tous momens, nous le deurions faire pour donner contentement à celuy qui a tant fait pour nous, tout

nous doit venir de ſa Majeſté, & auſſi nous le luy deuons demander par la pratique des vertus, de la ſainte obeïſſance ſans replique, par la promptitude à toutes les choſes de la communauté, par le ſilence interieur & exterieur, fondé ſur la preſence de Dieu : ne s'excuſer encore que l'on ſe trouue ſans faute. Nous deuons demander à Dieu ces quatre vertus auec inſtance en l'oraiſon, afin que nous puiſſions rendre honneur à ſa majeſté en les pratiquant auec vne fin parfaite, c'eſt elle qui donne valeur à toutes nos actions. Encore qu'elles ſoient petites, mes filles, que l'amour ne ſoit pas petit, ny le deſir de ſeruir celuy qui a tant fait & fera encore pour nous, ſi nous luy ſommes fidelles: Tout ce qui ſe gagnera ſera pour les neceſſitez de l'Egliſe, pour la paix entre les Princes

Chrestiens, pour la conuersion des Heretiques,& pour ceux qui sont en peché mortel.

En nostre Nouiciat on nous enseignoit auec vn soin tres-exact la modestie & composition exterieure à marcher, à parler, sans faire aucun mouuement du visage ny des mains, & qu'au Chœur on y fust auec tant de retenuë, que l'on ny fist pas le moindre bruit qui pût estre remarqué du dehors & de la Communauté, ce qu'il faut obseruer tres-ponctuellement.

En fermant les portes & les fenestres, il le faut faire auec tant de modestie, que cela ne ressente en aucune sorte les façons legeres des personnes du monde. Quoy que la chose semble legere, il la faut faire pourtant auec esprit interieur, & presence de Dieu; afin que tout ce qui pa-

roiſt le plus petit, eſtant fait pour l'amour de Dieu & de l'obeïſſance, qui eſt vne meſme choſe, ait pour recompenſe le meſme Dieu, car ſes promeſſes ſont aſſurées.

Quelques paroles que noſtre venerable Mere nous dit en ſuite d'vne viſite que noſtre Reuerend Pere Gibieuf nous auoit faite paſſant en ce Monaſtere.

NOSTRE Seigneur nous a viſitées par luy-meſme & par celuy qui nous tient ſa place, mes filles, faiſons profit des auertiſſemens qu'il nous a donnez, & des aides que nous auons receus en cette viſite, & (comme ie diſois ſouuent à vne de mes filles à l'heure de ſa mort,) ma fille le temps eſt court, haſtons-nous, & ne perdons pas ce point que nous auons pour gagner ce qui doit durer vne eternité. Ie voudrois, mes filles, que

ces paroles fussent bien auant grauées en nostre cœur, afin de n'estre point emportées par nostre nature & par nostre amour propre, qui nous fait souuent perdre plusieurs grands degrez de grace & de gloire : car la grace est la mesure de la gloire. N'oublions pas l'exemple que nous deuons tirer de deux de nos Sœurs qui sont mortes , l'vne en quatre jours, l'autre en deux , & qui pensoient estre encore bien essloignées de ce passage. Nous ne sommes pas plus assurées qu'elles du temps de nostre mort, car les plus saints & les plus illuminez ne peuuent sçauoir quand sera ce dernier moment; il n'y a que Dieu seul. Ne pensons pas qu'il soit fort loin, les cinquante & les cent années de vie ne sont qu'vn point deuant Dieu , & de ce point dépend vne eternité. Tous les Saints

qui sont au Ciel, se sont faits Saints en la terre, & si vous me demandez le chemin pour paruenir à ce degré; ie dis que c'est la fidelité & la correspondance aux obligations que nous auons à Dieu. Que chacune le considere à part soy, car pour moy, ie confesse que Dieu ne m'a pas tirée de moins que de l'enfer: Qu'il m'a mise dans vne Religion où ie me peux sauuer auec auantage, si ce n'est par ma faute, & ie dis souuent à Dieu, Seigneur deliurez-moy de moy-mesme, car nostre Religion est vn Ciel en la terre pour celles qui ne desirent que contenter Dieu, comme dit nostre sainte Mere. Ie croy que toutes celles qui sont icy ont ce desir, comme aussi de tendre à la sainteté, car c'est pour cela que Dieu nous a appellées, peut-estre lors que nous l'offensions le plus, & que nous le

meritions moins que plusieurs autres qu'il a laissées dans les occasions de l'offenser, & dans le hazard de se perdre. Nous auons tant d'aides pour pratiquer les vertus, que si nous n'en faisons profit ce sera vne terrible chose. Et ce que Dieu nous demande plus particulierement, c'est que nous gardions nos Regles & Constitutions auec perfection, & que nous ne regardions plus les creatures, car qu'importe, mes Sœurs, qu'elles nous méprisent, puis que nous ne sommes en verité, que ce que nous sommes deuant Dieu. Ne nous amusons pas à amasser des charbons, puis que nous pouuons amasser des pierres precieuses, pensons à quel estat & à quelles choses il nous a appellées: ce n'est pas tout de dire, ie suis Carmelite, Dieu me fera misericorde; non mes filles, Dieu veut des œuures, &

ſur tout la charité: Le ſaint Eſprit ne deſcendit ſur Apoſtres, ſinon lors qu'ils furent vnis enſemble par la charité. Il en arriuera de meſme aux Carmelites. Si nous ne ſommes bien vnies les vnes auec les autres par la charité, nous ne receurons point l'eſprit de Dieu en abondance, & ſi nous n'auons pas les aides qu'ont les autres, demandons les à Dieu, & trauaillons pour les meriter & pour les obtenir.

RECVEIL
DE
QVELQVES AVIS
DE NOSTRE
VENERABLE MERE
ISABELLE DES ANGES.



RECVEIL DE QVELQVES *Auis que nostre venerable Mere Isabelle des Anges a mis par escrit pour ses Religieuses, en differentes occasions.*

VOvs m'auez entendu dire diuerses fois, mes filles, que nous n'accomplirons pas ce que nous deuons, comme Carmelites, en faisant des actions communes, ou d'vne mediocre vertu. La Religion où Dieu nous a mises par sa seule bonté, & par sa misericorde, veut que nous soyons du tout parfaites. Elle est si sainte, que si ce n'est par nostre negligence nous pouuons toutes, auec la grace & la faueur de Dieu, deuenir saintes, & rendre dés à present honneur & gloire à sa diuine Majesté sur la terre, comme les Saints le font dans le Ciel.

C'eſt la fin auec laquelle nous deuons faire toutes choſes, oubliant noſtre propre intereſt, & ne faiſant point de cas de ce que l'on ſouffre, ou de ce que l'on peut ſouffrir en cette vie, qui eſt ſi courte. O eternité de repos, tu ne dois jamais ſortir de la memoire des Carmelites, à l'imitation de noſtre Mere ſainte Tereſe! Ie connois vne perſonne qui a receu vn grand profit d'entendre ſouuent interieurement ces deux paroles. *Briefueté de trauail, & eternité de repos*; ainſi elle ne deſire pas d'en auoir en cette vie, puis qu'elle dure ſi peu, & cela luy aide à ſe haſter, & à ne perdre pas l'occaſion d'aucun trauail pour difficile qu'il ſoit.

Mais retournons à noſtre propos de la perfection à laquelle nous ſommes obligées. Ie trouue des choſes qui nous peuuent beaucoup aider,

desquelles nous deuons auoir grand soin. La premiere est, de garder exactement nos Regles & nos Constitutions, & que chacune d'entre nous soit persuadée qu'elle seule les doit conseruer en leur perfection, croyant auec vne tres-profonde humilité, que si elle faut en quelque chose, elle est la cause & le commencement aux autres de faillir, & partant il ne faut negliger aucune chose (pour petite qu'elle paroisse) parce qu'il n'y a rien de petit en la sainte Religion.

Vne autre chose fort necessaire à celles qui sont sous la sainte obedience, est de ne juger jamais des actions de leurs Sœurs, ce qui se doit obseruer auec beaucoup plus grand soin enuers les Superieures, Dieu nous garde de ce mal, mes Sœurs, qui est beaucoup plus grand, qu'il

ne ſe peut dire ny penſer. Il ſe faut bien auſſi empeſcher de dire, l'on fait moins enuers moy qu'enuers les autres; Que ſi cette tentation nous venoit, car nous y ſommes ſujettes auſſi bien que les autres, tandis que nous ſommes reueſtuës de cette miſerable chair, que l'on ne le die qu'à la Superieure, car ſi la choſe eſt vraye on y remediera, ſi elle ne l'eſt pas, on luy donnera moyen de vaincre la tentation: Au lieu que ſi on la diſoit à d'autres, cette tentation ſe fortifieroit, & ſe pourroit communiquer à celles à qui on l'auroit dite, & ce feu croiſtroit & s'entretiendroit apparemment de part & d'autre, d'autant que c'eſt l'effet de la tentation de nous faire croire les choſes toutes differentes de ce qu'elles ſont en verité.

L'eſtime que nous deuons auoir

les vnes des autres, aide beaucoup à cecy & augmente la Charité, qui est la Reine des Vertus. Ie demande à toutes mes filles, par le precieux Sang de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, qu'elles ayent celle-cy tres-profondement grauée dans leurs cœurs, qu'elles fassent toutes leurs actions, & disent toutes leurs paroles dans la charité, car qui a la Charité a Dieu, & vne ame a autant de sa majesté qu'elle a de charité. Cette vertu est celle qui dispose les ames pour les grandes choses que Dieu veut faire en elles, d'autant que qui a cette vertu en sa perfection a toutes les autres, & c'est d'elle que nostre Seigneur a dit, que l'on nous connoistra pour ses Disciples, si nous nous aimons les vnes les autres, & toutes en general. Ie ne diray pas dauantage de cette vertu, puis que

toutes ſçauent combien elle eſt neceſſaire aux perſonnes qui traitent d'Oraiſon: Que ſi l'Oraiſon eſt vraye, encore qu'elle ne ſoit pas fort grande, la charité ſera le premier fruit qu'elle produira en l'ame, comme dit fort bien noſtre Mere ſainte Tereſe.

En la ſainte obeïſſance, mes filles bien-aimées, ayez vn grand ſoin de regarder Dieu en celles qui vous commandent, quelle que ſoit celle qui vous tient ſa place. Et comme ſi Dieu vous commandoit luy-meſme les choſes, croyez que vous les pouuez faire, puis que ſes paroles produiſent effet & fruit dans les ames qui les gardent. Et ceux-là ſont, dit noſtre Seigneur, ſa mere & ſes freres. Nous deuons auoir vne grande foy en ces ſaintes paroles, qui nous rendront les choſes difficiles, faciles.

Quand ſaint Pierre eut la foy, il marchoit ſur les eaux comme ſur la terre ferme, mais quand elle luy manqua, il enfonça, & fut repris de noſtre Seigneur, comme vn homme de petite foy. C'eſt à cette vertu que ſa Majeſté attribuoit pluſieurs grands miracles qu'il faiſoit pour la conuerſion des ames, & pour la gueriſon des corps de ceux qui auoient recours à luy. Mes filles, ſans la parfaite obeïſſance, nous ne ſerons Religieuſes que d'habit, dequoy Dieu nous vueille garder par ſa miſericorde.

Que l'on ait grand ſoin de la garde de la ſainte pauureté, parce que ſouuent on commence d'en relaſcher la perfection, en de petites choſes, & peu à peu on vient à ſe relaſcher aux grandes. Et ce point ne dépend pas entierement de la Supe-

rieure, mais il faut que chacune en ſon particulier ſe ſouuienne qu'elle a promis à Dieu de la garder, lequel demandera vn conte tres eſtroit de l'obſeruance de ce vœu. Il faut auſſi penſer que le vray pauure ne trouue jamais qu'il ait ſujet de ſe plaindre, encore que toutes choſes luy manquent & meſme les neceſſaires, tant interieurement, qu'exterieurement, les beſoins ſe peuuent bien propoſer à la Superieure, mais il faut que ce ſoit auec humilité, & ſoumiſſion, prenant comme de Dieu ce qu'elle en diſpoſera. Cecy acquiert vne grande paix en l'ame, & le don de l'indifference & reſignation en tout ce qui arriuera, ſoit ſelon noſtre volonté ou non.

Que celle qui ſera Superieure viſite fort ordinairement les Offices, parce qu'il y pourra auoir beaucoup

de fautes contraires à la pauureté, quelquefois pour ne le sçauoir pas, autres fois par coustume, d'autant que ce ne sont pas tousjours les mesmes personnes qui les ont, & chacune insensiblement pourroit faire selon ce qui luy sembleroit estre mieux, & ainsi on pourroit en peu d'années estre cause de relasche en la façon des habits, coëffure, & autres choses qui seruent à l'vsage des Religieuses.

Pour ce qui touche le manger, encore qu'il doiue estre accommodé auec charité, & propreté, que ce ne soit jamais selon les appetits & assaisonnemens du monde, & qu'il n'y aye rien de superflu.

Qu'on aye vn grand soin de garder enuers les malades, ce que nostre sainte Mere Terese nous encharge, ce que ie demande pour l'amour de

Dieu, tant aux Superieures, qu'aux Infirmieres; & ie demande aussi pour l'amour de luy aux malades qu'elles edifient toutes les autres par la patience, l'humilité, la soûmission & l'obeïssance qu'elles rendront à l'Infirmiere, & elles sçauront par experience les grands biens que l'on retire d'estre malades, & d'estre pensées en cette façon. C'est ainsi que nous deuons faire selon nostre obligation. Encore qu'il y aye des tierces pour accompagner les Medecins & Chirurgiens, & les autres personnes qui entrent dans le Conuent, il sera bien que la Superieure procure d'y estre, particulierement à l'Infirmerie, & cecy est d'importance; car il se pourroit faire qu'il y en auroit quelqu'vne nouuellement entrée qui pourroit faire, ou dire quelque chose contraire à la perfection &

mortification que nous professons.

En l'Infirmerie, quand le Medecin vient il n'y doit pas auoir beaucoup de Relieuses ensemble, d'autant que tout le moins que l'on peut estre veuës de ceux de dehors, c'est le meilleur, & le plus conforme à ce que nous sommes obligées de garder. Il est bon que l'Infirmiere soit auec les tierces, afin qu'elle puisse dire au Medecin ce qu'il demande sur le sujet de la malade, & la malade ne luy pourra respondre que quand la Superieure luy commandera, & si la Superieure n'est pas presente, ce sera l'Infirmiere plus ancienne.

Que l'Infirmiere donne ordre de tenir prest ce qu'il faut, pour les seignées, ventouses, ou autres remedes qui se doiuent faire, afin que quand le Medecin, ou le Chirurgien seront presens l'on leur donne

en silence ou en peu de paroles, ce qui sera necessaire.

Que la tierce ne demeure jamais seule auec ceux de dehors, parce qu'il est d'importance pour plusieurs choses, & que cecy se garde auec grand soin en ouurant la porte, & en accompagnant ceux qui entrent en la Maison ; car faire autrement seroit manquer à la perfection.

Que l'on prenne beaucoup garde que toutes les choses de Religion se fassent en leur temps, & que toutes les Sœurs essayent d'y satisfaire auec grande ponctualité, particulierement à l'Oraison, & au Seruice diuin, car c'est de là que l'on tire force pour faire toutes les autres choses auec perfection. Cette fidelité à l'Oraison est, ce que j'encharge à toutes pour l'amour de Dieu, que l'on ne la laisse que pour bien juste oc-

casion, & que l'exactitude à l'Oraison, soit le fruict de la mesme Oraison, & particulierement à celles qui ont les Offices, afin qu'elles sçachent si bien mesnager le temps, qu'il ne leur manque point pour cét exercice, autrement elles pourroient faire de grandes fautes dans leurs emplois, parce que laissant vne fois l'Oraison pour cause necessaire, l'on pourroit la laisser pour d'autres où il n'y auroit pas pareille necessité, & enfin l'on viendroit à en faire coustume, & ainsi à n'estre jamais ponctuelle, qui est vn defaut notable, & contraire à la perfection de la sainte obeïssance. Vous voyez par plusieurs exemples combien cette grande vertu est agreable à Dieu, entr'autres par celuy qui escriuant & marquant vn o, le laissa à moitié fait pour aller promptement

où la ſainte obeïſſance luy commandoit, & quand il reuint il le trouua acheué d'or. C'eſt ce qui eſt deuant Dieu de grand merite, puis que nous abandonnons noſtre volonté pour faire la ſienne, en laquelle conſiſte noſtre ſanctification. Ie prie donc mes filles, qu'elles s'appliquent extremement à cecy, parce que quand noſtre ennemy ne peut gagner ſur nous de nous faire faillir notablement touchant cette vertu, & touchant les autres, il fait tout ce qu'il peut pour nous faire au moins manquer à leur plus grande perfection, à laquelle, mes filles, nous deuons tousjours aſpirer. O heureuſe! & mille fois heureuſe l'ame qui ne perd point de moment ny d'occaſion de renoncer à ſoy-meſme pour faire la volonté de Dieu, en laquelle nous deuons mettre tout noſtre

ſoin,

soin, & non pas à considerer si nous auons quelque consolation en l'Oraison, car ie feray tousjours plus d'estime d'vne personne fidelle en la pratique des vertus, que d'vne autre qui aura de grandes consolations & reuelations : Nous nous pouuons sauuer sans les auoir, mais non pas sans les vertus, & sans imiter nostre Seigneur IESVS-CHRIST. Que cecy, mes filles, soit nostre principale estude, c'est où nous trouuerons tout ce que nous pouuons desirer, & en cecy consiste la vie eternelle, comme Dieu l'a montré à vne personne que ie sçay : Il luy donna pour lors la lumiere & l'intelligence de ces paroles : *Celle-cy est la vie eternelle, qu'ils te connoissent seul vray Dieu, & celuy que tu as enuoyé* IESVS-CHRIST. De sorte que toutes les fois qu'elle les entend, il se renouuelle en elle vn

desir ardent d'embrasser la Croix & d'imiter le fils de Dieu. Demandez-le à sa Majesté, mes filles, & que ce ne soit pas seulement en desir, mais que nous ayons les œuures.

Pour les Offices qui se donnent dans la Communauté, ayez soin, mes filles, de les bien faire, & non par coustume, ny auec negligence; croyez auec vne viue foy, que c'est la volonté de Dieu que vous les fassiez, soit au Chœur ou autre part. On tire de cela grand profit interieur & exterieur, & on accomplit l'obeïssance auec contentement & allegresse, encore que les choses soient penibles, parce que voyant que c'est la volonté de Dieu plus que la nostre, cela nous rend tout facile: & lors que l'on fait ces petites choses auec vne si haute fin, qui est pour plaire à Dieu seul, sa Majesté dispose l'ame pour

entreprendre des choſes grandes pour ſon ſeruice : car il a dit luy-meſme, *Que celuy qui ſera fidelle en peu, il l'eſtablira ſur beaucoup*. Ce nous eſt trop de grace, que ſa Majeſté ſe vueille ſeruir de nous en quoy que ce ſoit, eſtant de ſi miſerables creatures comme nous ſommes.

Il arriue auſſi de grands biens de faire ces offices en ſilence ; c'eſt ce que ie recommande à toutes mes filles pour l'amour de Dieu, que durant le jour, hors les deux heures de conuerſation, il ne paroiſſe pas qu'il y ait perſonne dans le Conuent, car bien que celles qui ont les Offices ſoient contraintes de parler quelquefois, cela ſe doit faire en ſi peu de paroles, & ſi bas, que celles qui paſſent aupres des Offices ne l'entendent point ; l'on garde ainſi ce que dit noſtre ſainte Regle, de trauailler

en ſilence, & d'eſtre en Oraiſon jour & nuit, parce que le ſilence eſt vne des choſes qui diſpoſe dauantage celles qui le gardent pour traiter auec Dieu. L'experience fait connoiſtre ce que ie dis, comme les diſtractions & les inquietudes, qui arriuent pour ne l'auoir pas gardé, font auſſi voir le contraire.

Autres Auis.

I. AV commencement de tous nos exercices, nous deuons toujours demander à noſtre Seigneur qu'il allume en nous les Vertus Theologales, la Foy, l'Eſperance & la Charité : Nous nous deuons exercer ordinairement à faire des actes de ces Vertus.

II. Que l'ame, le plus qu'il luy ſera poſſible, s'oublie de ſon propre in-

tereſt, auec vne entiere reſignation à la volonté de Dieu, ne deſirant autre choſe ny autre diſpoſition, ſinon celle que ſa Majeſté deſire.

III. Il faut pratiquer les vertus & les exercices de Religion auec vne grande liberté d'eſprit, ne s'inquietant pas quand on fait des fautes; il ſuffit de s'en humilier; car noſtre Seigneur ſe plaiſt beaucoup que nous connoiſſions ce qui vient de ſa main, & ce que nous pouuons de noſtre part, qui entant que de nous, ne pouuons faire aucune choſe bonne.

IV. Le vray eſprit cherche plûtoſt en Dieu ce qui eſt amer & dégouſtant, que ce qui eſt doux & ſauoureux. Il s'incline plus à ſouffrir, qu'à la conſolation & ſatisfaction; plus à eſtre priué de tout bien pour Dieu, qu'à le poſſeder; & plus aux douleurs & afflictions, qu'aux choſes douces

& agreables ; ſçachant que c'eſt ainſi que l'on ſuit IESVS-CHRIST, & que l'on renonce à ſoy-meſme ; faire le contraire, c'eſt peut-eſtre ſe chercher ſoy-meſme en Dieu, ce qui eſt tres-oppoſé à l'amour, parce que ſe chercher ſoy-meſme en Dieu, c'eſt chercher les faueurs & les careſſes de Dieu ; mais chercher Dieu en luy, c'eſt non ſeulement vouloir eſtre priué de ces choſes pour Dieu ; mais auſſi nous porter à deſirer & choiſir pour IESVS-CHRIST le plus mortifiant, ſoit qu'il vienne de la part de Dieu, ou de la part des creatures. C'eſt cela qui eſt amour de Dieu.

V. L'amour de Dieu n'eſt pas d'auoir des larmes ny des gouſts, & des tendreſſes de deuotion ; mais il conſiſte à le ſeruir auec juſtice, force de courage & humilité, comme dit noſtre Mere ſainte Tereſe ; car le reſte

est plus receuoir que donner à Dieu. La paix est en la patience, parce que les trauaux sont le soustien de l'ame en cette vie, si nous sortons des vns nous entrons dans les autres, & ainsi, qui veut auoir la paix en l'ame, qu'il tasche de se resjoüir dans les contradictions & dans les peines, pour l'amour & auec amour de Dieu.

VI. Mille ans en la presence de Dieu, sont comme vn jour qui est déja passé, & ainsi, mes filles, ne laissons pas passer vn moment sans que nous gagnions le Ciel, & que nous perdions la terre, cela s'entend estant fideles à Dieu, en ce que nous auons promis à sa diuine Majesté, en toutes les occasions qui s'en presenteront, car c'est vn moyen que Dieu nous donne. Nous deuons desirer, & demander à nostre Seigneur qu'il nous fasse connoistre & ressentir

quelque partie du regret qui ſe ſent à l'heure de la mort d'auoir perdu le temps & les occaſions d'acquerir les vertus : Ce ſeront elles, qui nous profiteront à cette heure-là, car toute l'eſtime des creatures ne nous pourra ſeruir de rien deuant les yeux de Dieu.

VII. Nous deuons ſouuent penſer d'où Dieu nous a tirées, où il nous a miſes, & pour quelles choſes, il nous a appellées: Ce ſouuenir nous doit attirer dans la pratique des veritables vertus & dans la reconnoiſſance de la grande miſericorde que Dieu nous a faite, & faire que nous n'ayons pas receu noſtre vocation en vain. Le bien d'vne ame eſt proprement d'aymer Dieu ſouuerainement, de ſouffrir pour luy. Il conſiſte en la mortification des affe-ctions, en la plus grande nudité &

separation de nous-mesmes, & de toutes les choses qui nous peuuent retenir & nous empescher de chercher ce bien; car il n'y en a point d'autre, sinon de seruir Dieu en verité. Ne perdons pas le temps, car il est tres-precieux, d'vn moment dépend l'eternité, & ainsi il est juste que nous pensions combien la vie est courte, & à l'eternité que nous esperons, par les merites de nostre Seigneur IESVS-CHRIST. Que rien ne nous trouble; Que rien ne nous espouuante, tout passe, Dieu seul ne change point. La patience obtient tout, celuy qui possede Dieu ne manque de rien; car luy seul nous suffit.

I. QVand j'auray peine de quelque chose, c'est la volonté de Dieu que ie m'humilie, & que ie ne dise aucune parole conforme au sentiment

qu'elle me pourroit ſuggerer. Ie rendray ſeruice en cela à ſa diuine Majeſté, & feray vn grand profit à mon ame.

II. Ie dois penſer qu'il n'y a que Dieu & moy dans la Maiſon, & que l'on me demandera vn conte tres-eſtroit de mes œuures & actions, ainſi ie les dois faire auec la fin & l'intention la plus parfaite que ie pourray, cherchant l'honneur de Dieu, & le meſpris de moy-meſme.

III. Quand il me ſemblera que ie ſuis ſeule, & que toutes les creatures me manquent, ie dois regarder noſtre Seigneur IESVS-CHRIST en la Croix, & penſer combien ſa diuine Majeſté eſtoit plus ſeule, lors qu'il dit à ſon Pere : Mon Pere pourquoy m'auez vous delaiſſé, & ie dois vnir ma ſolitude & mes douleurs auec les ſiennes, qui leur donneront de la

valeur & les rendront meritoires.

C'est vne chose digne de grande compassion que nous preferions bien souuent l'ordure, & les charbons à l'or & aux pierres pretieuses, lors que pour satisfaire à nostre nature & à nostre amour propre, nous obmettons de pratiquer la vertu aux occasions. Ne negligeons jamais, mes filles, de le faire, encore que les choses nous semblent tres-petites, puisque Dieu ne recompense pas tant les actions comme les intentions. Ce que sa Majesté regarde le plus, c'est l'esprit & le cœur, qu'il demande de nous auec grande pureté & fidelité en toutes choses. Plusieurs personnes se trauaillent beaucoup & cela ne leur sert de rien deuant Dieu, d'autant qu'ils n'ont pas l'amour & la pureté d'intention, qui sont, pour parler ainsi, l'ame & la vie

de toutes les vertus ; & qui n'a pas cela, n'a rien.

Trois choſes m'ont ſouuent aidée & encouragée pour ſeruir Dieu. La premiere eſt, de penſer que Dieu m'a tirée du monde, & peut-eſtre de l'enfer que j'auois pluſieurs fois merité. La ſeconde eſt, de penſer à la ſainteté du lieu où il m'a miſe, où tant d'ames ſe ſont faites fort ſaintes, en gardant parfaitement noſtre Regle & noſtre maniere de viure. La troiſieſme, c'eſt de conſiderer les grandes choſes pour leſquelles Dieu nous a choiſies de toute eternité, & de ce qu'il m'a appellée dans le temps que j'eſtois ſi indigne de la grace de ma vocation. C'eſt auſſi vn bon moyen pour arriuer à la perfection, de regarder dans ſes examens ce que nous auons, qui eſt deſagreable à Dieu, taſchant tant que nous pourrons de

l'oster, appliquant à cela les graces que Dieu nous fait en l'oraison, & aussi à vaincre nos passions & à mortifier nos mauuaises inclinations. Tant plus nous serons parfaites, tant plus nous aiderons au salut des ames, car nous deuons prescher auec les Predicateurs, enseigner auec les Docteurs, & confesser auec les Confesseurs, estant telles que nos prieres puissent aider à tous, & que ceux qui nous connoistront louënt Dieu & benissent ses misericordes, lesquelles nous deurions continuellement chanter, en rendant graces à sa diuine Majesté, autant de fois que nous respirons si nous le pouuions ainsi. Nostre Seigneur me fit voir vn jour en l'Oraison, que tout ce que la creature peut faire d'elle seule, n'est rien, pour la disposer à comparoistre deuant luy en juge-

ment. Cependant il eſt certain que ce que Dieu jugera d'vne ame au moment qu'elle ſera ſeparée du corps, ſera jugé pour l'eternité. Apres cét Arreſt il n'y a plus d'appel, & cela nous doit faire viure en crainte & implorer ſouuent la miſericorde de Dieu.

DEFFIS QVE NOSTRE venerable Mere Isabelle des Anges faisoit à ses filles touchant les vertus, afin de s'exciter les vnes les autres à les pratiquer auec plus de ferueur.

PREMIER DEFFY.

MOY pecheresse, & indigne du nom de Religieuse, pleine de defiance de moy-mesme en tout, & me confiant aux merites de nostre Seigneur IESVS-CHRIST, & en l'intercession de la tres-sainte Vierge, en celle de tous les Anges, & des Saints & Saintes de nostre sacrée Religion, & de tous les autres Saints & Saintes de la Cour celeste. Ie deffie mes bien-aimées filles à trois vertus interieures, & à trois exterieures. La premiere, à l'humilité : la seconde, à ne point s'excuser : la troisiesme, à la

ponctualité en toutes les choſes qui ſont d'obſeruance. Les trois interieures ſeront, la fidelité à ſoûmettre noſtre propre jugement, ſans qu'on nous rende de raiſons qui puiſſent ſatisfaire noſtre nature. La ſeconde, vne fin parfaite en toutes nos actions, auec vne attention ferme de la preſence de Dieu, oubliant nos propres intereſts, & deſirant que toutes les creatures connoiſſent & aiment Dieu, qu'elles luy rendent honneur & gloire, & qu'elles s'acheminent à la fin pour laquelle ſa Majeſté les a creées. Et la troiſieſme, le ſilence interieur.

SECOND DEFFY.

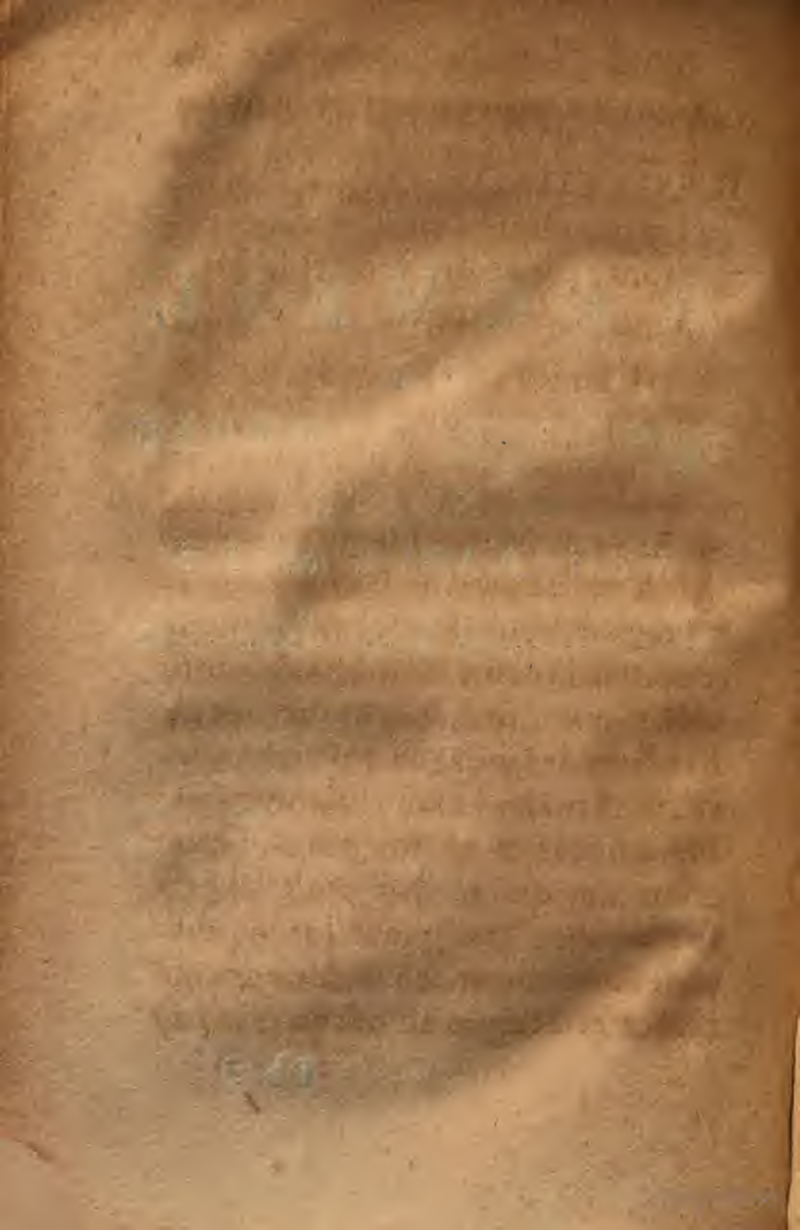
IE deſire, mes filles, que cét Aduent, auec l'aide de Dieu, nous pratiquions cinq vertus, en l'vnion de celles que noſtre Seigneur nous enſeigne

enseigne venant au monde. La premiere, l'humilité de cœur, embrassant tout ce qui est contraire à nostre orgueil, interieurement & exterieurement. La 2. l'amour du mépris, auec desir de n'estre connuës que de Dieu. La 3. vn grand silence interieur & exterieur, accompagné d'vne continuelle presence de Dieu, auec attention à ses inspirations. La 4. vne fidelité toute entiere à y correspondre. La 5. vne parfaite fin en toutes nos œuures, qui ne valent deuant Dieu, pour grandes qu'elles paroissent, que selon la fin auec laquelle elles sont faites.

Tout ce que nous venons de vous proposer, nous deuons l'attendre de Dieu, prenant la sainte Vierge pour nostre Aduocate, & pour intercesseurs nostre glorieux Pere S. Ioseph, & nostre glorieuse Mere sainte Tere-

ſe, faiſant de noſtre part tout ce que nous pourrons, pour accomplir ce que nous auons promis à Dieu, & pour la fin pour laquelle il nous a aſſemblées en ſes petits Paradis; car en verité ils le ſont à celles qui ne deſirent eſtre connuës que de Dieu ſeul, & qui viuent auec pureté & ſimplicité en ſa preſence: c'eſt le vray eſprit de Religion. Gardons-nous bien de vouloir contenter le monde par des entretiens qui reſſentent tant ſoit peu la vanité. Nos paroles doiuent eſtre d'Hermites & de Solitaires, ainſi nous l'enſeigne noſtre Seraphique Mere ſainte Tereſe. Mes filles, Dieu nous faſſe la grace d'imiter ſes vertus, & de conſeruer ce qu'elle nous a laiſſé aux deſpens de tant de trauaux & de ſa propre vie, qu'elle a acheuée en vne de ſes fondations, nous laiſſant, comme on dit, la table miſe.

RECVEIL
DE
QVELQVES LETTRES
DE NOSTRE
VENERABLE MERE
ISABELLE DES ANGES.



RECVEIL DE QVELQVES Lettres eſcrites en diuerſes occaſions, par noſtre venerable Mere Iſabelle des Anges.

LETTRE PREMIERE.

A noſtre tres-Reuerend Pere de Berulle, l'vn de nos Superieurs, auant qu'il fuſt Cardinal.

IESVS & Marie ſoient tousjours en voſtre ame. Ie n'ay pas le courage de vous eſcrire dans la crainte & dans la peine où ie ſuis des nouuelles que nous auons receuës de Madame de Gourgue noſtre Fondatrice, & ma tres-chere fille que j'ayme comme moy-meſme & beaucoup plus que moy-meſme (ſi cela ſe peut dire) puiſque ie ſuis en diſpoſition de donner ma vie pour conſeruer la ſienne; En cét eſtat ie l'ay

offerte à noſtre Seigneur, mais comme je ſçay que ma fille a ſi bien employé celle que Dieu luy a donnée, elle aura les meilleures diſpoſitions qu'on puiſſe ſouhaitter pour ce temps que ie crois eſtre desja fort proche, ſi ce n'eſt qu'il ſoit desja arriué, ſuiuant le reſſentiment interieur que j'en ay eu il y a desja quatre jours, neantmoins c'eſt auec eſperance que ie me peux tromper, & cette eſperance donne vn peu d'allegement à ma peine, qui eſt beaucoup plus grande qu'elle ne ſe peut exprimer par eſcrit. Dieu ſoit beny à jamais, puis qu'il veut que ie porte la priuation de toutes les creatures, & particulierement de celle-cy de qui ie receuois quelque conſolation en la terre, ie ne laiſſeray de faire Office de Mere enuers ma fille en la vie & en la mort, encore que ce que ie pourray

faire pour elle ſoit bien peu de choſe, pour eſtre ſi peu vertueuſe, ma bonne volonté ſuppléera à mes deffauts, & encore mieux les merites de noſtre Seigneur, que ie ſupplie de luy donner ce qui luy eſt neceſſaire, afin que ſa ſainte volonté ſoit accomplie. Tout autant que nous ſommes dans cette Maiſon, faiſons de bon cœur ce à quoy nous ſommes obligées. Ie ſupplie noſtre Seigneur qu'il vous conſerue & vous communique les graces que toutes celles qui ſont en ce Conuent vous ſouhaittent.

Voſtre fille & ſeruante,
Iſabelle des Anges.

LETTRE II.

A Monseigneur de Berulle depuis qu'il fut Cardinal.

IEsvs & Marie ſoient tousjours en l'ame de voſtre Seigneurie, noſtre Pere, & ſa diuine Majeſté faſſe croiſtre en icelle ſes dons diuins & ſes graces comme nous l'en ſupplions. Le long-temps qu'il y a que ie n'ay ſatisfait aux obligations que j'ay à voſtre Seigneurie, que nous reconnoiſſons pour noſtre Pere, me donne d'autant plus de peine, & me cauſe plus de difficulté de vous eſcrire la preſente; mais ie n'en ay point & n'en ay jamais eu, & ie n'en auray jamais de rendre à voſtre Seigneurie & à la ſainte obeïſſance ce que ie dois, comme fille d'obeïſſance, ainſi que le Reuerend Pere du Cheſne

vous le pourra dire, à la lettre duquel ie me remets. Cependant par celle-cy ie diray à vostre Seigneurie la consolation que cette petite Communauté a receuë, & moy auec elle, lors qu'il nous est venu visiter, le voyant si plein d'affection & si plein de zele de nous voir satisfaire exactement à nos obligations, qui est tout ce que nous desirons toutes le plus en ce monde, & en quoy nous mettons nostre plus grande joye, puisque nous ne deuons point chercher de consolation en d'autres choses; & particulierement nous autres qui auons dit Adieu à toutes celles de la terre pour ne joüir que de celle-cy seule. I'espere en Dieu que par le moyen de vostre Seigneurie sa diuine Majesté fera la grace à toutes celles qui sont de cette Communauté, qu'elles accompliront ce qu'elles luy

ont promis comme auſſi à ceux qui le repreſentent en la terre. Ie ſçay bien que cependant que nous ſerons en ce monde, nous ſerons ſujettes à beaucoup de fautes & imperfections, mais le ſoin que l'on y apporte pour s'en corriger les rend excuſables aux yeux de Dieu & meſme aux yeux de ſes creatures. Pour ce qui concerne l'eſtat du Conuent le Reuerend Pere du Cheſne vous en pourra rendre conte. Pour ce qui me regarde en mon particulier ie m'abandonne à la ſainte obeïſſance, & ie ſçay que voſtre Seigneurie & tous ceux qui ont l'autorité ſur moy me regarderont, examineront mon affaire comme Peres, & qu'ils prendront garde qu'il y a beaucoup de choſes en moy qui ſont propres à celles de la nation, comme ie l'ay propoſé au Reuerend Pere du Cheſne : Mais quant à ce

qui concerne ma volonté, & le deſir que j'ay, ie ne puis pas dire que ie ſois d'autre nation que mes Sœurs, puis que nous tendons toutes à vne meſme fin, que ie ſouhaitte n'eſtre autre que la gloire de Dieu & l'accompliſſement de mes obligations. Ie ſupplie noſtre Seigneur qu'il vous garde & vous donne vn grand accroiſſement de biens dans le Ciel. Nous le prions toutes pour ce meſme ſujet dans ce Conuent de la Mere de Dieu & de ſaint Ioſeph.

Ce 9. Decembre 1628.

La fille indigne & ſeruante de voſtre Seigneurie, noſtre Pere, Iſabelle des Anges.

LETTRE III.

Les Lettres ſuiuantes ont eſté eſcrites par noſtre venerable Mere Iſabelle, à quelques-vnes de ſes filles, peu de temps auant ſa mort.

MEs cheres filles, que j'aime comme mon ame, & deſquelles ie deſire l'auancement ſpirituel, comme le mien propre, auec la perfection de cette Maiſon, laquelle par la grace de Dieu, & pour ſa gloire, ſera comme le lieu de ſes delices, & la conſolation de nos Reuerends Peres Superieurs, dont ils ſe pourront ſeruir pour trauailler en d'autres Conuents. Ie vous prie, pour l'amour de Dieu, & de ſon precieux Sang, mes tres-cheres & bien-aimées filles, que vous ayez tousjours en memoire vos obligations, & ne faites jamais peu d'eſtime, ny ne tenez jamais pour

chose legere, tout ce qui est en la Regle & aux Constitutions, tant petite soit-elle en apparence & de peu de consequence. Les Religions ne se relaschent pas tout d'vn coup; mais ce mal commence par se negliger, ou ne pas faire estat de quelque chose qui d'abord paroisse petite. Nostre Mere sainte Terese recommandoit trois choses tres-particulierement à ses filles, que ie demande aux miennes : La premiere, est l'amour & la charité les vnes enuers les autres, & vne vnion d'esprit & de volonté, chacune estimant sa Sœur comme vn temple de la sainte Trinité. La seconde, vn tres-grand dégagement de toutes les choses creées, faisant nos œuures & nos actions auec vne haute & parfaite fin. La troisiesme, vne vraye & entiere humilité, en laquelle l'on voit enclose la pratique

de toutes les vertus. Quant à l'obeïs-sance, ie vous prie, mes filles bien-aimées, de vous auancer toutes auec grand soin & perfection pour l'acquerir, & lors mesme que le corps est occupé en quelque chose d'obeïssance, que l'esprit soit prompt à l'embrasser, parce que Dieu nous le commande, & que nostre desir soit d'en faire dauantage pour sa Majesté, qui sçait (ce que ie vous ay dit souuent) qu'il importe bien moins de multiplier nos exercices que de les perfectionner. Pour cela il n'est pas besoin de beaucoup de forces corporelles, mais auec la grace de Dieu nous le pourrons faire, encore que les forces nous manquent. Sur tout, en ce qui est de la Communauté, mes cheres filles, ie vous prie de n'y point faillir, si ce n'est pour des causes fort legitimes, mais particu-

lierement à l'Oraison, qui est là où l'ame prend force & reçoit lumiere. Que celles qui ont les Offices, les fassent auec perfection ; Dieu demande cela de toutes celles à qui il a donné de l'employ en sa maison, quel qu'il soit. I'encharge & recommande beaucoup celuy de l'Infirmerie à celle qui l'aura, qu'elle le fasse auec grand soin & netteté, & quand il y aura vn vray besoin, il faut essayer que la pauureté n'empesche point d'y pouruoir, parce que Dieu nous donnera ce qui nous sera necessaire pour ce sujet. En tout le reste, il est bon que nous ayons toutes souuenance que nous sommes pauures, & que nous auons promis à Dieu de l'estre, & que les pauures n'ont ny droit ny raison de se plaindre, encore qu'il leur manque quelque chose pour leurs besoins. Cette considera-

tion vous rendra toutes les difficultez faciles, quelles qu'elles se puissent rencontrer, & en verité, tout ce qu'il y a à souffrir en la sainte Religion n'est rien. Ne vous souuenez pas, mes filles, de beaucoup de deffauts & d'imperfections que vous auez veus en moy, comme en vne tres-mauuaise Religieuse; mais demandez misericorde à nostre Seigneur, pour moy, & qu'il consume tout dans son diuin amour, & qu'il nous fasse toutes vne mesme chose auec luy.

Lettre IV.

LE saint Esprit soit en l'ame de mes filles bien-aimées, & sa Majesté leur donne auec accroissement ses dons diuins, comme ie le desire dans l'esprit d'vne Mere qui aime ses filles, non pour elle, mais afin qu'elles soient à Dieu. Pour cette fin sa

Majesté nous a appellées, mes filles, & nous a mises en nostre sainte Religion, où il nous tient retirées de tous les objets qui nous pouuoient estre cause de quelque mal, & nous empescher le bien pour lequel il nous a appellées, laissant tant d'autres dans les occasions en danger de se perdre. Mes filles, connoissons cette misericorde, à laquelle tant d'autres sont jointes, que leur souuenir nous doit occuper toute nostre vie, & nous faire dire souuent ce que nostre sainte Mere auoit pour deuise, *Misericordias Domini in æternum cantabo.* O mes filles, que grandes sont les obligations des ames que Dieu a appellées à nostre sainte Religion! & (comme ie le dis quelquefois à celles qui sont en ma compagnie) combien serons-nous esloignées d'accomplir ce que nous de-

uons, en faiſant ce que l'on fait en quelques autres Religions. Dieu demande de nous vne autre perfection qu'il ne demande pas à d'autres. A l'heure de la mort nous le verrons bien clairement, comme ie l'ay veu en vne de nos Sœurs, à laquelle Dieu auoit fait connoiſtre le grand bien qu'il y auoit de mourir en cette ſainte Regle, combien de fois diſoit-elle:
„ O eſtat non connu juſques à cette
„ heure! Elle n'auoit eſté que deux ans en Religion, vn de Nouiciat, & vn de Profeſſion; elle n'auoit que vingt-deux ans; elle auoit laiſſé dans le monde tout ce qu'il eſtime, richeſſes & grandeurs; & en ce point elle connut clairement ce qu'il importe d'auoir tout quité pour Dieu. Mes filles, n'attendons pas à cette heure-là à le connoiſtre, & puis que nous nous y deuons voir, & peut-eſtre

quand nous y penſerons le moins, elle eſt certaine & douteuſe tout enſemble, & ainſi nous ſçauons bien aſſeurément qu'elle ſera, & nous ne ſçauons pas quand ny comment elle ſera.

Pour ce que vous me mandez que j'aye en memoire voſtre Conuent, croyez mes filles, que ie le fais tous les jours deuant ſa Majeſté, car ie l'affectionne en elle, & deſire qu'il ſoit du nombre de ceux que noſtre Seigneur fit entendre à noſtre Mere ſainte Tereſe, lors qu'il luy dit qu'il prendroit ſes delices dans les ames de celles qui habiteroient les Maiſons qu'elle fondoit. Enfin, mes filles, le meſme Dieu qui eſtoit lors eſt à cette heure. Les neceſſitez du monde ſont beaucoup plus grandes, parce que tous les jours les offenſes qui ſe commettent contre ſa diuine

Majeſté ſe multiplient, & il y a bien peu de perſonnes qui luy ouurent la porte, & qui le vueillent receuoir, pour eſtre ſi occupées des choſes de cette vie, qu'il ne leur reſte pas de temps pour chercher les moyens neceſſaires pour joüir des biens qui doiuent durer toute l'eternité. Dieu nous la donne bonne, mes filles, ſuiuant noſtre vocation, gardant parfaitement ce que nous auons promis: & ainſi nous pourrons accomplir la fin pour laquelle noſtre Seraphique Mere nous fonda. Prions-là qu'elle nous obtienne de noſtre Seigneur que nous ſoyons les vrayes imitatrices de ſes vertus.

Lettre V.

A vne Religieuses.

IEsvs, Maria soit en vostre ame, ma chere fille, vous me l'estes en verité, puis que j'ay pour vous vn cœur de Mere, & vous le serez tousjours à la vie & à la mort. Demandez, ma fille, qu'il m'en donne vne bonne, car il ne faut pas faire grand cas de tout le reste; il faut souffrir en cette vie, puis que c'est le moyen que Dieu nous donne pour gagner le Ciel. Ce que nous deuons ressentir le plus, ma fille, c'est de ne pas correspondre auec fidelité à nostre bon Iesvs, comme fait ma pauure ame, qui est tousjours bien coupable en ce point. Demandez à nostre Seigneur qu'il ne permette pas que j'acheue cette vie auec tant de

lascheté & de paresse, car ie ne vis qu'vne vie du corps, & sans esprit. Dieu nous fasse la grace de bien commencer, quoy que tard, à reconnoistre les grandes obligations que luy a vne Carmelite de l'auoir retirée des miseres du monde, & combien il y a peu de personnes qui suiuent le chemin qui conduit au lieu où sont nos esperances. Dieu nous y fasse toutes paruenir.

LETTRE VI.

IESVS MARIA, soit en l'ame de ma fille bien-aymée, auec l'augmentation des dons du Ciel que ie luy desire dés icy. Ma fille, que j'ayme comme mon ame, nous deuons esperer les vrays biens, mais qui les voudra gouster dans l'eternité les doit gagner icy, & ne les pas chercher en vn autre arbre, qu'en celuy

de la Croix. Ma fille ie connois cette verité, c'eſt ce que nous deuons croire, & ſuiure, & le vray chemin que nous enſeigne noſtre bon Maiſtre & Seigneur, mais le grand poids de fer que nous traiſnons, m'arreſte lors que ie deurois aller plus viſte (puis que ie ſuis à la fin de la journée comme ie penſe) par luy , ie ſuis ſans ferueur d'eſprit, n'ayant plus que le corps, (comme ma chere fille ſe le peut imaginer, de ſa pauure Mere, & en vn eſtat que ie ne luy ſçaurois dire ny mettre par eſcrit.) Demandez pour moy à noſtre Seigneur qu'en ce qui me reſte de vie j'accompliſſe parfaitement ſa ſainte volonté, puis qu'en elle, & d'elle dépend noſtre ſanctification.

Lettre VII.

Responſe à vne Prieure.

SVR ce que vous me demandez touchant la conduite, & ſi pour exercer vne ame à la mortification, l'on la peut reprendre en communauté des fautes qui ne ſont pas connuës, ou l'obliger à les dire, ce n'eſt pas mon ſentiment, & ie ne ſuis point d'auis que l'on ſe ſerue de cette pratique. Ie ne m'en ſuis jamais ſeruie, ny n'ay jamais oüy dire que noſtre Mere ſainte Tereſe l'ait pratiquée : I'y vois non ſeulement les inconueniens que vous me marquez, mais pluſieurs autres. Il y a aſſez d'autres moyens pour mortifier les ames, qui ne nuiront à perſonne, & qui n'ouuriront point les eſprits ſur les autres : mais pour vous dire en vn

mot ; ce qu'vne Carmelite ne fera pas par amour, on ne luy fera pas faire par force, au moins vtilement. Il vaut tousjours mieux se seruir de la douceur que de la seuerité, si ce n'est aux occasions où l'on est forcé de le faire ; nostre sainte Mere nous a ordonné les penitences dont l'on se doit seruir, & il est tousjours plus seur de les prendre, comme elle les a escrites, que d'autre façon. La Prieure en doit vser auec discretion & charité de Mere ; mais aux esprits qui ne se rendent pas, & qui peuuent faire tort aux autres, il en faut vser autrement, & ie ne puis auoir d'autre sentiment que celuy de nostre Mere sainte Terese qui nous l'a laissé par escrit dans ses liures, que les personnes de cette nature doiuent estre menées auec rigueur.

Et lors que l'on est obligé de don-

ner ces penitences, il faut essayer de faire que celles à qui on les impose en tirent du profit, c'est à dire l'humilité, & la soûmission à se rendre à l'obeïssance, & leur faire connoistre que hors de ce chemin il n'y a point de paix en l'ame, ny de repos, quant au corps. Quelques fois elles croyent que l'on leur fait grand tort, & qu'elles souffrent comme des Saintes, & les pauurettes ne voyent pas, que leur humeur les domine, & qu'elles ne vont pas par le chemin asseuré par où doiuent aller les ames qui sont consacrées au seruice de Dieu, & plus en nostre Ordre qu'en tout autre, ne marchant pas auec verité & sincerité enuers les Superieures, qui nous tiennent la place de Dieu, c'est grandement manquer à nostre vocation, & destruire entierement l'esprit de nostre sacrée Religion. Il

y a plusieurs choses qui sont bonnes en d'autres Religions qui seroient cause de grands maux en la nostre, & qui en relascheroient peu à peu la perfection. Il faut dés le commencement retrancher ce qui peut tourner en habitude, qui se rend sans remede à la fin & destruit la Religion. L'on ne sçauroit estre trop sur ses gardes; le tout se doit pourtant conduire auec amour & prudence, & si dés le commencement l'on ne void pas le fruit de ses trauaux, n'y le profit de la penitence; que l'on attende, on le verra auec le temps, comme ie l'ay veu en quelque rencontre. O que Dieu ayme les ames, & qu'il en connoist bien le prix! I'espere qu'il ne les laissera pas perir en de si saintes Communautez comme sont celles des Carmelites, suiuant ce que nostre Seigneur dit vn jour à nostre Mere

ſainte Tereſe, qu'il prenoit en icelles ſes delices. Soyons luy fideles, & il ne nous manquera pas. Sa Majeſté nous donne ſon ſaint amour, car c'eſt celuy qui nous deliurera de nous meſmes, qui ſommes le plus grand ennemy que nous ayons.

Lettre VIII.

A vne autre Prieure.

LE ſaint Eſprit ſoit en l'ame de ma Mere & tres-aimée fille, & ſa Majeſté augmente en elle ſes ſaints dons, comme ie le deſire auec l'amour d'vne Mere qui ſouhaite que ſes filles ſoient non ſeulement parfaites, mais auſſi ſaintes. Ma fille, Dieu par ſa miſericorde infinie nous a conduites en Religion, ſi nous ſommes fideles a accomplir ce que nous luy auons promis, ſa Majeſté

ne manquera pas à ses promesses, comme nous dit nostre sainte Regle, qu'en recompense de nostre obeïssance il nous reserue la vie eternelle. Qui donc, mes filles, ne mettra sa confiance en vn si bon Dieu, qui pour si peu de trauaux, comme sont ceux qui se peuuent endurer en cette vie, donne vne telle recompense? Vous me pourriez dire, ma fille, que la peine se supporteroit facilement, si nous sçauions que ce fust sa volonté, c'est à mon auis ce qui fait tant souffrir les ames qui la desirent faire, & ne veulent la vie que pour cela: mais, ma fille, ce qui fait trouuer le repos & la paix, c'est la sainte obeïssance, embrassant la croix de la Superiorité, seulement pour l'accomplir, à l'imitation de nostre Seigneur & Maistre. Il est juste que nous nous en esloignions de nostre

part, mais si la sainte obeïssance en dispose autrement, il faut accommoder nostre volonté à celle de Dieu, puis qu'il nous l'a declaré par la voye de nos Superieurs. Ne recherchons point, ma fille, de repos en cette vie, puis que nous n'y pouuons estre sans Croix. Nous autres, ma fille, ne deuons point faire l'élection de quelle sorte sera la nostre, mais disons seulement d'vn grand cœur, *Fiat voluntas tua*, & monstrons-en les effets en toutes les occasions.

LETTRE IX.

IESVS MARIA, soient en l'ame de vostre Reuerence, ma Mere & bien-aimée fille, puis que vous voulez que ie vous appelle ainsi, suppliant sa diuine Majesté vous augmenter ses diuins dons, comme ie luy demande tres-instamment, ne

pouuant autrement payer à ma bonne fille la charité qu'elle m'a faite, & qu'elle me fait en ſe ſouuenant de moy en ſes prieres & en celles de ſa Communauté, que j'aime, & toutes mes filles de France. Pour ce qui eſt de l'affection & de la bonne volonté, ie ne cede à pas vne; mais quant à la vertu, ie leur donne l'auantage à toutes; car en ce ſujet, ie ſuis autre deuant noſtre Seigneur que mes bonnes filles ne penſent de moy. A la verité elles en jugent ſelon ce qui deuroit eſtre, mais non pas ſuiuant ce que ie ſuis; car certes, ma fille, noſtre Seigneur a monſtré ſes miſericordes en me ſouffrant parmy ſes ſeruantes, correſpondant ſi mal aux grandes obligations que j'ay à ſa Majeſté. I'eſtime, & crois, qu'il m'a laiſſé en vie par les prieres de ſes ſeruiteurs & ſeruantes, afin qu'en ce qui

me reſte de vie (qui ne peut eſtre guere longue) ie puiſſe reparer quelque choſe des grandes pertes que j'ay faites en tant d'années. Demandez-le, ma fille, à ſa Majeſté, & qu'il me donne vne bonne mort : car c'eſt là où l'on mettra enſemble tous les contes, & où l'on jugera ce qui doit eſtre pour vne eternité. On ne doit pas faire grande eſtime de tout ce qui prend fin ; car, ma fille, ſoit peine, ſoit conſolation, nous ne les deuons chercher qu'en la Croix. De cét arbre ſacré ſe cueillent les fruits qui ſe gardent pour la vie eternelle. Que ce ſoit-là, ma fille, où Dieu nous aſſemble, tout ce que nous ſommes de Carmelites ; c'eſt par le merite de ce bois que ſa Majeſté nous fera la grace de viure, de ſorte en ce banniſſement, que noſtre Mere ſainte Tereſe nous puiſſe reconnoiſtre

pour

pour ſes filles, & pour obſeruatrices de ce qu'elle nous a laiſſé par eſcrit, & qu'elle nous a monſtré par ſes exemples durant ſa vie. Ie me recommande aux prieres de toutes mes filles de voſtre Conuent, & demande à noſtre Seigneur qu'il leur donne mille benedictions. Sa Majeſté nous garde, ma Mere, en ſon diuin coſté.

LETTRE X.

LE ſaint Eſprit ſoit en l'ame de ma bonne Mere & bien-aimée fille, & qu'il augmente tousjours en vous ſes diuins dons, comme ie le ſouhaite. Ie ne puis dire, ma fille, le deſir que j'auois de ſçauoir quelle eſtoit voſtre diſpoſition depuis voſtre grande maladie. Ie me ſuis conſolée auec la lettre de ma Mere, plus que ie ne ſçaurois vous l'exprimer

par celle-cy. Enfin, ma fille, Dieu a voulu vous laisser en vie, afin que vous souffriez & le seruiez de plus en plus. Et bien que ce peu que nous viuons en ce pelerinage, ma fille, nous paroisse plustost long que court, toutesfois comparé à l'eternité, c'est peu de chose, & le moyen d'en faire vsage, nostre Maistre & Seigneur nous l'a enseigné, embrassant la souffrance depuis la creche jusques à ce qu'il soit mort en la Croix. Il fait part de ses trauaux à celles que sa Majesté aime, & il leur fait connoistre la grandeur & le prix de ceux qui sont enfermez dans cette sainte Croix. Ie croy, ma Mere, que vostre Reuerence est du nombre de celles qu'il aime, & que vous sçauez bien priser comme il faut les occasions que sa Majesté vous enuoye pour souffrir quelque chose pour luy, qui

a tant souffert pour nous autres. Ma fille, ie vous remercie mille fois de la Relique, que j'estime pour elle-mesme, & pour venir de la main de ma fille, de qui ie connois la bonne volonté, & l'affection auec laquelle elle m'est enuoyée; & ie le reconnois deuant nostre Seigneur & en sa Majesté. I'aimeray ma fille en la vie & en la mort. Demandez-luy, s'il vous plaist, qu'il me la donne bonne, c'est là où l'on demande conte de tout ce que l'on a receu, & vostre pauure Mere a receu beaucoup, & payé auec ingratitude. Ma fille, priez nostre Seigneur qu'il me fasse misericorde, ie l'espere de sa Majesté, par les oraisons de mes bonnes filles. Elles me payeront en cela l'affection que i'ay pour toutes celles de France. Dieu nous assemble toutes au Ciel, sa Majesté nous garde, ma fille, en

ſon diuin coſté, comme ie l'en ſupplie.

LETTRE XI.

LE ſaint Eſprit ſoit en l'ame de voſtre Reuerence, ma Mere, & augmente en elle ſes dons diuins, car auec cette aide l'on pourra porter pluſieurs choſes à quoy nous ſommes ſujettes tant que nous viuons en ce banniſſement : & ce ſont des moyens, ma Mere, que j'ayme comme mon ame, pour cheminer à noſtre vraye patrie, ſi nous les ſçauons embraſſer comme venant de leur premiere cauſe, qui eſt Dieu, qui meut & permet pluſieurs choſes pour noſtre plus grand bien. Ie croy, ma bonne Mere, que vous le tirerez des occaſions que vous en auez, qui à la verité ſont ſenſibles & penibles;

il faut recourir à celuy qui void tout, & prendre force en la Croix. Il est bon de donner à vos filles les penitences dont vous me parlez, & l'on verra bien-tost si les desirs qu'elles ont d'honorer les souffrances de nostre Seigneur sont veritables, si elles pratiquent la soûmission & l'obeïssance, & si elles s'humilient dans la penitence; car c'est là l'espreuue de la veritable humilité, & non pas des sentimens & paroles qui n'ont pas les œuures. Ie supplie la diuine Majesté vous y donner lumiere & conduite, ma bien-aimée Mere, & suis,

ATTESTATIONS SVR LA VIE DE LA VENERABLE MERE ISABELLE DES ANGES.

AVIS.

DIVERSES personnes, tant Ecclesiastiques que Seculieres, qui auoient particulierement connu nostre venerable Mere Isabelle des Anges, ayant sceu que l'on alloit imprimer sa vie, ont desiré de rendre tesmoignage au public de ce qu'ils auoient remarqué de la grace & des vertus qui reluisoient en cette sainte ame : & nous auons creu que nous ne deuions pas refuser d'inserer en ce lieu ce qu'ils en auoient escrit & signé de leur propre main, puis que ce sont autant de preuues de ce que nous auons dit de la haute estime où elle estoit en ce pays, sur tout parmy ceux qui la connoissoient plus particulierement, & qui auoient eu le bon-heur de conuerser quelquesfois auec elle.

ATTESTATION DE Monſieur Veyrier Chanoine honoraire en l'Egliſe de ſaint Martial de la ville de Limoges.

IE Antoine Veyrier Preſtre & Chanoine honoraire en l'Egliſe ſaint Martial de la ville de Limoges, declare & certifie que quoy que ie n'aye pas eu le bon-heur de conuerſer auec defunte venerable Mere Iſabelle des Anges Carmelite, parce qu'elle ne parloit autrement qu'en Eſpagnol, ie peux pourtant aſſeurer que depuis l'année 1617. qu'elle vint fonder en cette ville de Limoges vn Conuent de ſon Ordre, juſques à ſa mort, elle a touſjours eſté eſtimée & conſiderée par les perſonnes les plus vertueuſes & par la voix publique,

comme vne Religieuſe de haute & eminente vertu & d'vne vie toute ſainte, meſme feu Monſieur Talois Docteur en Theologie, homme de grande probité & doctrine, grand Vicaire & Official de Monſeigneur l'Eueſque de Limoges, & qui eſtoit le Confeſſeur & Directeur ordinaire de ladite Mere & des autres Religieuſes Carmelites dudit Conuent, m'a dit & declaré autres fois que quand il auoit fait la leçon ailleurs, il alloit aux Carmelites apprendre la ſienne dans la Conference auec cette bonne Mere. I'ay encore oüy dire beaucoup de choſes, & particulierement à defunte Madame la Generale Benoiſt, qui marquoient que cette venerable Mere receuoit de Dieu des lumieres particulieres. Enfin comme toute ſa vie a eſté de tres-grande edification, on peut bien aſſeurer que ſa mort a

eſté tres-precieuſe deuant Dieu. C'eſt la croyance publique, & en cela par la preſente Declaration eſcrite de main d'autruy, à cauſe de mon indiſpoſition, & ſignée de moy, ie rends le teſmoignage que ie dois à la verité & l'honneur qui eſt deu au merite & memoire de cette venerable Mere. A Limoges le 14. Aouſt 1657.

VEYRIER.

ATTESTATION DE Monſieur de la Grange, Bachelier en Theologie, Curé de la ville de Pierre-buffiere au Dioceſe de Limoges.

IE ſouſſigné Bachelier en Theologie, Preſtre & Curé de la ville de Pierre-buffiere au Dioceſe de Li-

moges, declare & certifie auoir appris de feu Maiſtre Iean Nicolas, Eccleſiaſtique & Beneficier, d'honneſteté connuë, que Monſieur Talois, Docteur en Theologie, de merite & capacité ſinguliere, viuant Official & Vicaire general de Monſeigneur l'Eueſque dudit Limoges, faiſoit tant d'eſtime de la vertu & religieuſe vie de la venerable Mere Iſabelle des Anges, qu'il diſoit ſouuent qu'apres auoir fait la leçon ailleurs, il venoit prendre la ſienne dans la conuerſation de ladite Mere, comme d'vne perſonne inſtruite & conſommée dans la haute ſcience de la charité, ainſi que parle ſaint Paul. Mais comme cette lumiere auoit brillé aux yeux les plus illuſtres de la Prouince, Monſeigneur de la Fayette Eueſque de Limoges, en faiſoit tant de cas, que Madame la Baronne de Nan-

thiac m'a declaré l'auoir oüy ſe vanter pieuſement d'auoir en cette venerable Mere vn grand threſor dans ſon Dioceſe. En foy dequoy j'ay ſigné la preſente declaration & certificat, pour rendre le juſte teſmoignage que ie dois à la memoire d'vne ſi venerable Religieuſe, qui a eſté l'ornement de noſtre Dioceſe. A Paris le 18. jour d'Aouſt 1657.

LA GRANGE.

ATTESTATION DE Monſieur Reys Preſtre & Confeſſeur ordinaire des Reuerendes Meres Carmelites de Limoges.

IE Eſtienne Reys Preſtre & Confeſſeur ordinaire depuis vingt-ſept à vingt-huit ans, des Reuerendes Meres Carmelites de Limoges, declare auoir veu, parlé & communiqué diuerſes fois auec la Reueren-

de Mere Iſabelle des Anges, & auoir reconnu en elle vne haute & eminente vertu, dont l'eſtime eſtoit vniuerſelle & publique. Elle auoit vne conſcience ſi delicate qu'elle s'accuſoit des plus legeres imperfections auec autant de regret que ſi c'eut eſté des pechez énormes. Elle s'approchoit des ſaints Sacremens auec des diſpoſitions merueilleuſes & auec tant de ſentiment de pieté & deuotion, que ſouuent en les luy adminiſtrant j'en eſtois tres-ſenſiblement touché, & particulierement trois ou quatre fois que j'ay eu le bon-heur de luy adminiſtrer le S. Sacrement pour Viatique, car dans ces occaſions elle faiſoit de ſi beaux & ſi grands actes de componctions & de reſignations à la volonté de Dieu & de deſtachement de toutes choſes, que tous les aſſiſtans en eſtoient rauis & fondoient en lar-

mes. Tous ceux qui s'adreſſoient à elle & ſe recommandoient à ſes prieres en receuoient de grands auantages. Et comme en l'an mil ſix cens quarante trois, ie fus extrémement malade d'vne maladie populaire & fort dangereuſe, j'ay touſjours creu que les prieres qu'elle auoit eu la charité de faire pour moy, auoient obtenu ma gueriſon. En foy dequoy j'ay ſigné la preſente Declaration pour ſeruir de teſmoignage à la verité. A Limoges ce 14. Aouſt 1657.

ESTIENNE REYS, Preſtre.

ATTESTATION DE Monſieur de Traſlaige Conſeiller du Roy en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué & Lieutenant general en la Seneſchauſſée du Limoſin, & Siege Preſidial de Limoges.

NOvs Iean Nicolas, Seigneur de Traſlaige, Conſeiller du Roy

en ſes Conſeils d'Eſtat & Priué, & Lieutenant general en la Seneſchauſſée de Limoſin & Siege Preſidial de la ville de Limoges, certifions & atteſtons à tous qu'il appartiendra auoir rendu diuerſes viſites pendant plusieurs années à la Reuerende Mere Iſabelle des Anges Religieuſe au Monaſtere & Conuent des Carmelites de la meſme ville, à cauſe de la reputation qu'elle s'eſtoit acquiſe par ſa pieté & ſa vertu extraordinaire qui obligeoit les plus eſclairez de deſirer ſa conuerſation pour apprendre des veritez & des enſeignemens neceſſaires au ſalut, & meſmes beaucoup de perſonnes ayant eu recours pendant ſa vie à ſes prieres & interceſſions enuers Dieu, ont dit en auoir receu des graces tres-particulieres, de ſorte qu'eſtant decedée dans vne eſtime generale de ſainteté,

nous deuons publier à l'aduantage de ſa memoire, *pretioſa eius in terris vita, pretioſior mors, pretioſiſſima eiuſdem in Cœlis gloria.* Fait à Limoges le 13. Aouſt 1657.

NICOLAS DE TRASLAIGE.

ATTESTATION DE MONSIEVR de la Mothe de Gain, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & Iuge à Limoges.

IE Iacques de Petiot, Seigneur de la Mothe de Gain, Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, & ſon Iuge à Limoges, declare auoir eu ſouuent le bien de parler à la venerable Mere Iſabelle des Anges, appellée communément par excellence la bonne Mere, & quelque bonne opinion que j'euſſe de ſa vertu, n'eſtre jamais ſorti d'aupres d'elle, que ie ne l'euſſe meilleure, ſes paroles m'en augmentant l'eſtime, & crois deuoir à ſes

prieres la gueriſon d'vne maladie populaire dont ie reſchapay en l'année 1643. contre l'auis des Medecins & les apparences humaines, & bien que ie ne le puiſſe aſſeurer auec certitude; les circonſtances que l'on m'en rapporta, & la maniere dont cette venerable Mere receut mes remerciemens apres ma conualeſcence, ne me laiſſent lieu d'en douter, & me confirment en cette creance. Et parce que cela eſt veritable, ie l'ay eſcrit & ſigné de ma main, ce 13. Aouſt 1657.

Signé, DE PETIOT.

ATTESTATION DE MONSIEVR de Maleden, Treſorier general de France.

IE Matthieu de Maleden, ſeigneur de Meilhac, Treſorier general de France, certifie auoir eu l'honneur de connoiſtre & voir tres-ſouuent

la venerable Mere Iſabelle des Anges ; ie l'ay touſjours euë en grande eſtime de vertu & de ſainteté ; & ay eſté teſmoin oculaire de ce qu'à ſon arriuée en cette ville pour la fondation des Reuerendes Meres Carmelites, Monſieur le General Benoiſt luy ayant preſenté toute ſa famille, elle enferma ſous ſon voile vne de ſes filles, jeune veuve tres-belle, & dont l'eſprit eſtoit fort eſloigné de la Religion, en diſant hautement & en Eſpagnol, celle-cy ſera mienne; apres quoy ie vis vn notable changement en la perſonne de ma belle-ſœur, & peu de temps apres elle ſe fit Carmelite, & fut leur Fondatrice. I'ay veu auſſi arriuer vne gueriſon d'vne jambe à feu Madame la Generale Benoiſt, ma belle-mere, tout à fait miraculeuſe : elle y auoit vn vlcere malin & inueteré, dont elle n'a-

uoit pû guerir par aucun remede, en ayant vſé de toutes ſortes par l'auis de diuers Medecins, & il y auoit déja pluſieurs années qu'elle n'en vſoit pas, ayant perdu l'eſperance d'en guerir; Elle pria cette venerable Mere de donner ſa benediction ſur ſa jambe, ce qu'elle obtint auec beaucoup de peine; en ſuite dequoy elle ſentit vn grand allegement, & de là à peu de jours vne gueriſon entiere, ſans qu'elle s'en ſoit reſſentie du depuis, ayant veſcu pluſieurs années apres ſa gueriſon. Nous l'auions tous en ſi grande veneration que nous fiſmes grand effort & priſmes grande peine pour nous la conſeruer en cette ville, & quand elle ſe ſoûmit à Monſieur le Cardinal de Berulle, elle accepta le Bref ſans aucune condition & ne ſe mit en aucune peine de ce qu'elle deuiendroit,

mais toute la famille de Monſieur le general Benoiſt s'intereſſa ſi fort pour ſa demeure qu'elle obtint qu'on ne l'oſteroit pas d'icy & qu'on n'y changeroit aucune Religieuſe. Fait à Limoges ce 16. May 1656.

DE MALEDEN, Meilhac.

ATTESTATION DE MONSIEVR Meinard de Fauelon Docteur en Medecine.

IE ſouſſigné Martial Meinard de Fauelon Docteur en medecine Medecin agregé de Limoges, rapporte auoir veu, viſité & traitté aſſez long-temps par pluſieurs fois tant en ſanté qu'en maladie venerable Mere Iſabelle des Anges Eſpagnole, en laquelle j'ay tousjours reconnu grande vertu, ſainteté & vne vie tres-exemplaire, n'ayant en ſanté pour l'ordinaire autre entretien que de la neceſſité & obligation du ſalut de

tout le monde : des moyens que le bon Dieu donne à vn chacun pour y paruenir, & qu'vne vie bien-heureuſe & eternelle meritoit bien vn petit trauail temporel & momentané : dans ſes maladies exerçant vne patience digne d'admiration, principalement dans la derniere année de ſon âge dans quatre ou cinq attaques de conuulſions vniuerſelles de tout le corps, ſuiuies de catharre ſuffoquant; deſquelles maladies elle releua trois ou quatre fois contre l'eſperance de tous les Medecins qui eurent le bon-heur de la viſiter, & dans leſquelles apres pluſieurs remedes tres-cruels, pratiquez, comme fortes frictions, ligatures douloureuſes, vantouſes profondement ſcarifiées & veſicatoires; bien loin d'auoir jamais remarqué aucune impatience, qu'au contraire benir & loüer le

bon Dieu, le remercier de tant de faueurs, & tousjours diſpoſée à ſouffrir dauantage. En foy dequoy j'ay eſcrit & ſigné le preſent rapport. A Limoges ce treizieſme d'Aouſt 1657.

MARTIAL MEINARD.

Nous auons creu deuoir joindre aux Atteſtations precedentes, les deux Lettres qui ſuiuent :

LETTRE DV PERE D'ESTRADES Ieſuite, à la Mere Prieure du Conuent des Carmelites de Limoges.

MA tres-chere & honorée fille,

La paix de IESVS-CHRIST ſoit tousjours auec vous. Vous me demandez ce que j'ay obſerué de plus conſiderable en la vie de la bonne Mere Iſabelle des Anges, pendant les quatre ans que j'ay traité auec elle & ouy ſouuent ſes confeſſions. Il y a trente ans que j'euſſe pû rapporter beaucoup de particularitez dont j'ay perdu le ſouuenir : mais ie n'oublieray jamais qu'elle auoit vn grand don d'Oraiſon, beaucoup de facilité pour entrer en ſoy-meſme

au milieu des affaires & de la conuerſation: vne ſinguliere complaiſance à la preſence de Dieu : vn deſir ardant de ſa gloire : grande tendreſſe pour les ouuriers Euangeliques qui ſeruoient à ce deſſein parmy les fideles & infideles. Elle ſe plaignoit ſouuent de l'empeſchement qu'elle apportoit aux graces de Dieu, & diſoit que ſa tiedeur & pareſſe la priuoit de beaucoup de dons qu'elle euſt peu receuoir du diuin Eſpoux. Elle apportoit au Sacrement de Penitence vne foy ſi viue & vne ſi grande ardeur d'eſprit qu'elle eſtoit touchée des plus petites omiſſions, comme ſi elle euſt eſté coupable des plus grands crimes:Et les plus grandes auſteritez & penitences, luy ſembloient petites pour ſatisfaire à la diuine Iuſtice. Mais ce que Monſieur Talois & moy auons ſouuent reconnu en elle eſt la diſcretion des eſprits à vn ſi haut degré, qu'en ce don elle ſembloit s'approcher de ce que ſaint Hieroſme dit de ſaint Hilarion; ſaint Auguſtin de ſa mere ſainte Monique; de ce que nous trouuons en la vie de ſaint Vincent Ferrier, & des inſtructions & regles que ſaint Ignace a laiſſé par eſcrit en ſes exercices ſpirituels. Ie penſe m'en eſtre quelques fois entretenu auec ſes

filles, notamment auec la Mere, laquelle ie penſe eſtre encore en vie. Elle pourra dire la reſiſtance que cette bonne Mere fit pour ne pas receuoir Mademoiſelle N. Feu Monſeigneur de Limoges à la priere de Monſieur le General Benoiſt aſſembla Monſieur Talois, Monſieur Bandel & moy à voſtre grille pour examiner vne vocation qui auoit beaucoup de marques d'eſtre bonne, ſainte & diuine. La bonne Mere s'y oppoſa conſtamment quoy qu'auec beaucoup d'humilité & de modeſtie, & le temps juſtifia que par vne lumiere d'eſprit plus haute que celle du diſcours humain elle auoit deſcouuert l'illuſion cachée ſous de belles apparences. I'ay dicté ce peu de lignes pour ſatisfaire à ce ſaint Ordre. Puis que vous auez ſuccedé à la charge de cette ſeruante de Dieu, ie ſouhaitte que vous ſuccediez à ſon eſprit, & que toutes les Carmelites qui ſeront au progrez du temps à Limoges, forment leur imitation ſur ſon exemple. Ie me recommande à vos ſaintes prieres & de toute voſtre ſainte Communauté, & ſuis,

Ma tres-chere & honorée fille,

Voſtre tres-humble & obeïſſant ſeruiteur en IESVS-CHRIST, I. D'ESTRADES.

LETTRE DE MADAME la Marquiſe de Linars, à la Mere Prieure du Conuent des Carmelites de Limoges.

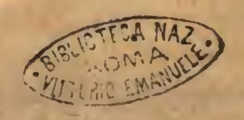
MA Reuerende Mere,

Ayant eſté auertie que vous faiſiez mettre au jour la vie de la venerable Mere Iſabelle des Anges, dont vous eſtiez autrefois le cher truchement, ie croirois manquer à ce que ie dois à ſa memoire, ſi apres auoir eu le bien d'en eſtre connuë, & celuy d'auoir reſſenti diuers effets de ſa rare vertu, ie ne vous teſmoignois la joye que j'ay d'vn deſſein ſi vtile que le voſtre; à l'edification de tous ceux qui liront vne ſi belle vie ; & ſi ie ne vous deſcouurois auſſi quelques particularitez de mon fait touchant cette bonne Mere. C'eſt ce qui fait que ie vous aſſure qu'outre les diuerſes conſolations ſpirituelles que j'en ay tousjours receu dans les viſites que j'ay eu le bien de luy rendre, ie me ſuis trouuée ſouuentesfois ſurpriſe d'vne odeur qu'exhaloit ſa venerable perſonne, mais auec vne ſuauité qui ſurpaſſoit la douceur de tous les parfums dont le monde a l'vſage, & qui ne quitta pas meſme ſon corps, lors que ſon

ame s'en ſepara, puis qu'ayant eu le bien de le voir expoſé à la grille, i'y reſſentis la meſme odeur que i'y auois eſprouué pendant ſa vie. Voila ma Reuerende Mere, vn article que ie ſcay vous eſtre bien connu, & à diuerſes autres perſonnes qui l'ont remarqué auſſi-bien que moy, mais il faut que ie vous declare en mon particulier, que l'ayant diuerſes fois conſultée dans mes affaires temporelles & ſpirituelles, les euenemens m'ont fait connoiſtre qu'elle eſtoit doüée d'vn eſprit de conſeil, & s'il le faut dire, de prophetie; mais ſur tout dans vn long voyage, qui ſelon beaucoup d'apparences, me donnoit grand ſujet de craindre des accidens de faſcheuſe, & importante conſequence, où apres que cette bonne Mere (que ie conſultois pour ce ſujet) m'eut demandé vn peu de temps pour reſoudre mes doutes; elle me dit de marcher hardiment ſous la conduite de la Prouidence du bon Dieu, qu'il n'y auoit rien à craindre: Et le ſuccés eut tant de rapport à ſes bonnes prieres, & tant d'effet, que par la grace de Dieu, noſtre voyage ſe fit heureuſement. Voila ma chere Mere, les ſujets particuliers que j'ay de benir ſa memoire. I'attends auec impatience d'en ap-

prendre de plus grands dans la lecture de voſtre Liure, dont j'eſpere ma part, & que ſuccedant aux inclinations de cette bonne Mere, vous prierez Dieu pour moy, & pour mon fils, qui eſt à l'armée, en me faiſant la faueur de croire que ie ſuis de tout mon cœur,

Ma Reuerende Mere,



A Paris le 5. Septembre 1657.

Voſtre tres-humble & obeïſſante ſeruante,
LA MARQVISE DE LINARS.

FIN.

